

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES  
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

# REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XI—1973 • N° 4

Démètre Cantemir et la culture européenne  
du XVIII<sup>e</sup> siècle

Contributions à l'étude de la romanité  
orientale

Contacts culturels

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

[www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an.  
Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnement) sera adressée à «ROM-PRESFILATELIA», Boîte postale 2001, Telex 011631, Bucarest — Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu, 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires.  
Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5—8 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA  
str. Gutenberg, 3 bis, Bucureşti — România

**REVUE  
DES ÉTUDES  
SUD-EST  
EUROPÉENNES**

TOME XI—1973

N° 4

EDITURA ACADEMIEI  
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

## Comité de rédaction

M. BERZA — membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef* ; ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur en chef adjoint*; FM. CONDURACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU

## SOMMAIRE

*Démètre Cantemir et la culture européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle.  
300 années depuis sa naissance*

MARIA-ANA MUSICESCU, Démètre Cantemir et ses contemporains vus à travers leurs portraits . . . . .	611
PAUL CERNOVODEANU, Démètre Cantemir vu par ses contemporains . . . . .	637
VIOREL COSMA, Le musicien Démètre Cantemir dans la littérature européenne du XVIII <sup>e</sup> siècle . . . . .	657

*Contributions à l'étude de la romanité orientale*

AURELIAN PETRE, Éléments de romanisation dans la nécropole de Béroé, II	677
H. MIHĂESCU, La diffusion de la langue latine dans le Sud-Est de l'Europe, VII	689

*Contacts culturels*

ARSHI PIPA (Minnesota), The Genesis of <i>Milosao</i> . . . . .	711
---	-----

**Chronique**

Échos de l'Institut d'Études sud-est européennes de Bucarest (Juillet 1972 — Juin 1973) (Anca Iancu) . . . . .	741
--	-----

**Comptes rendus**

PAUL CERNOVODEANU, Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII <sup>e</sup> et XVIII <sup>e</sup> siècles ( <i>C. Papacostea-Danielopolu</i> ); <i>Elementa ad fontium editiones. XXVII—XXVIII Res Polonicae ex Archivo Mediceo Florentiae (Andrei Pippidi)</i> ; ȘTEFAN GIOSU, Dimitrie Cantemir. <i>Studiu lingvistic (Zamfira Mihail)</i> ; ARETHAE, <i>Scripta minora (H. Mihăescu)</i> ; ADRIAN FOCHI, Recherches comparées de folklore sud-est européen ( <i>Ion Talos</i> ) . . . . .	745
--	-----

Museet  
Musica

## DÉMÈTRE CANTEMIR ET SES CONTEMPORAINS VUS À TRAVERS LEURS PORTRAITS

SIMPLE MISE EN PAGE DU PROBLÈME \*

MARIA-ANA MUSICESCU

Motto : \* ... quem amaverunt bonae Musae,  
suspeperunt sapientes viri, honestarunt magni  
reges \*<sup>1</sup>.

La scène sur laquelle Démètre Cantemir joue un rôle que ses contemporains aussi bien que les historiens de la culture de nos jours ont projetée au premier plan, comprend l'Europe toute entière. Entre Paris et Saint-Pétersbourg, entre Vienne et Constantinople, ce demi-siècle des trois dernières décennies du XVII<sup>e</sup> et des deux premières du XVIII<sup>e</sup>, qui prépare le passage entre « humanisme » et « lumières », entre baroque et rococo, met en présence deux mondes qui, dans les pays de l'est et du sud-est de l'Europe tendent à s'interpénétrer : celui d'un héritage encore actif de la traditionnelle culture et spiritualité orthodoxes, celui d'une pénétration par degrés, de la culture occidentale, séduisante par sa nouveauté et dans la mesure où elle s'avérait capable de satisfaire à l'éveil de la curiosité et des problèmes que se posait une génération

---

\* Ce travail n'a pas la prétention de résoudre le problème des portraits de Cantemir, qui n'a pas été étudié jusqu'à présent. Il se contente de mettre en lumière quelques-uns des aspects essentiels concernant les portraits en Occident et dans les Pays roumains, indispensables à la compréhension du sujet que nous abordons. Nous sommes particulièrement redevables à notre collègue, M. Andrei Pippidi, qui nous a fourni de très précieuses indications bibliographiques et a mis à notre disposition un grand nombre de livres, dont plusieurs anciens et introuvables, et s'est donné la peine de traduire en français les textes très difficiles des chroniqueurs et de Démètre Cantemir. Nous lui en sommes grandement reconnaissante.

<sup>1</sup> M. Schendo, *Praesens Russiae litterariae Status*, dans *Acta physico-medicae Academiae Leopoldino-Carolinae*, Nürnberg, 1727, Annexes, p. 127.

d'intellectuels saisis par l'humanisme. <sup>2</sup> Dans les Pays roumains, Démètre Cantemir et Constantin Cantacuzino le « stolnic »<sup>3</sup> seront les représentants les plus illustres — le premier, vu l'ampleur et l'écho de son œuvre, dans la perspective de l'Europe toute entière,<sup>4</sup> le second dans celle du sud-est — de cette « éclosion dans notre culture d'un courant humaniste »<sup>5</sup>.

Un peu à l'écart des « voies royales » qui liaient à travers l'Europe les capitales de quatre grands Etats, quatre centres, de moindre éclat apparent, mais dont le rôle de relais culturel est d'importance majeure pour les peuples du sud-est de l'Europe : Padoue et Venise (cette dernière moins directement, il est vrai, à cette époque, mais prestigieuse par son passé), d'une part, la « Grande Ecole » de la Patriarchie œcuménique (centre et ambassade de la chrétienté orthodoxe dans la Capitale même de l'Empire turc) et la Sainte Montagne de l'Athos (qui concentrait dans son art la plus pure tradition byzantine et tous les acquis d'un siècle et demi d'influence vénitienne), de l'autre, projettent sur l'ancien « Commonwealth » byzantin<sup>6</sup> survivant dans la destinée mouvementée des Grecs et des Roumains qui constituait « Byzance après Byzance » un double faisceau de lumière (que les portraits de Démètre Cantemir, d'une part, et ceux de ses contemporains valaques et moldaves, de l'autre, reflètent parfaitement) : celui intense, aimant irrésistiblement attirant de

---

<sup>2</sup> La littérature concernant cet aspect de l'histoire de la culture dans les pays du sud-est de l'Europe est très riche. Nous nous contentons de citer ici quelques études récentes qui comportent une riche bibliographie. Cf. Tsourkas, *Les premières influences occidentales dans l'Orient orthodoxe*, dans « Balcania », VI, 1944 ; V. Căndeia, *Les intellectuels du Sud-Est européen*, dans « Revue des études sud-est européennes (dorénavant : RESEE), tome VIII, n° 2 et 4, Bucarest 1970 ; Les tomes X, n° 2 et 3 1972 de RESEE avec quelques articles concernant directement ce problème ; *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Colloque CIPS 1967, Bucarest, 1969.

<sup>3</sup> La meilleure étude sur Démètre Cantemir, parmi les ouvrages récents est celle due à P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, București, 1958, avec une très riche bibliographie et tout récemment, Petru Vaida, *Dimitrie Cantemir și umanismul*, București, 1972. L'étude la plus complète sur l'œuvre de Cantemir et sa place dans la littérature roumaine demeure celle de N. Iorga, dans *Istoria literaturii române în secolul al XVIII-lea (1688—1821)*, București, éd. 1969, vol. I, p. 221—331. Pour Constantin Cantacuzino, v. V. Căndeia, *Le « stolnic » Constantin Cantacuzino. L'Homme politique et l'humaniste*, dans « Revue roumaine d'histoire », tome V, n° 4, 1966 ; C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român Constantin Cantacuzino stolnicul*, București, 1967 ; C. Dima-Drăgan et Livia Bacăru, *Constantin Cantacuzino stolnicul*, București, 1971 ; V. Căndeia, *Stolnicul între contemporani*, București, 1971.

<sup>4</sup> N. Iorga, *op. cit.*, et V. Căndeia, *op. cit.*

<sup>5</sup> M. Berza, *Culture roumaine et culture européenne aux XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Université de Bucarest, Cours d'été et Colloques scientifiques, Sinaia, 1967.

<sup>6</sup> Dimitri Obolensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe 500—1453*, London, 1971.



la culture philosophique et scientifique du monde occidental ; celui pâli, déjà tremblotant (malgré la dure autorité exercée par certains des représentants de la Patriarchie de Constantinople), de la traditionnelle culture slavo-byzantine. Se croisant, avec une efficacité inégale, sur le territoire des Principautés Roumaines, le premier s'insinuait, en descendant vers le Sud, au cœur même de l'Empire ottoman, dans cette Istanbul où, orientalisé, le faste des basileis survivait à la Cour des Sultans et éclatera, en montant vers le Nord, dans la nouvelle Capitale des tsars ; le second projette sa lumière diffuse de la Méditerranée grecque jusqu'à la Volga. C'est à travers cette lumière diffuse qu'on peut lire et qu'on doit comprendre le prestige du souvenir des voïvodes roumains représentés sur les murs sombres des églises et des monastères. Les portraits de ces princes n'ont pas seulement un rôle cérémonial ; ils sont autant de chapitres de l'histoire du pays, ils en constituent une fidèle chronique figurative pour tout le peuple. C'est ce qui les sépare — du moins selon l'entendement de nos jours — des portraits de l'Occident.<sup>7</sup>

En France, aux Pays-Bas, en Allemagne, en Italie, les « donateurs » sont debout ou agenouillés devant la Vierge ou leur saint patron ; ces portraits ne signifient, dans la perspective des temps historiques, qu'un épisode individuel ou de famille. Même si leur iconographie demeure des siècles durant sensiblement la même, on ne peut les additionner, ils ne forment pas une série, car ils ont été créés uniquement pour témoigner d'une piété toute personnelle. Il n'en va pas autrement des portraits des rois, des princes, des grands de la terre. Si ce n'est plus dans l'attitude d'humilité qu'ils sont représentés, mais bien dans la manière solennelle qui témoigne de la puissance comme de la fierté de ces personnages qui se veulent illustres et le sont, c'est par des attributs extérieurs — attitude, costume, ambiance (par le style artistique, évidemment aussi) — que ces portraits représentent une époque historique, culturelle, artistique. Souvent des chefs-d'œuvres, ces portraits suggèrent, même dans l'ensemble surchargé des musées d'aujourd'hui, les demeures princières qu'ils avaient décorées. Et à l'instar des donateurs se présentant mains jointes en prière devant la divinité, les rois, les princes, les nobles, l'élite intellectuelle, se montrent, dans les atours somptueux de leur toute-puissance, devant leurs contemporains. Ambiance bourgeoise dans les portraits des « donateurs », ambiance aristocratique dans les portraits princiers, l'art du portrait occidental met en valeur, à de rares exceptions près, deux aspects de la structure sociale : celui, plus ou moins anonyme, de la bourgeoisie, celui « représentatif », officiel, de la haute noblesse. Ce

---

<sup>7</sup> Pour l'ensemble des portraits de l'Occident v. l'excellente synthèse de Galienne et Pierre Francastel, *Le portrait*, Paris, 1969.



qui les unit c'est le fait qu'ils appartiennent tous au présent, à leur présent. Contempler aujourd'hui ces portraits qui se succèdent infiniment nombreux dans tous les musées et châteaux de l'Occident, c'est surprendre d'innombrables présents, qui se suffisent à eux-mêmes, sans que se fasse sentir le besoin — ni même dans le but de légitimer leur « splendeur » — de recourir au passé ou à l'avenir. Les portraits de l'Occident font partie du monde infiniment fragmenté de l'individualité.

Images et significations sont tout autres dans les pays du sud-est de l'Europe. A l'exception des îles grecques, où l'influence vénitienne dans le costume était depuis longtemps déjà très sensible, dans les églises et monastères grecques, bulgares et serbes, les portraits des fondateurs (beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit en général) continuent fidèlement la tradition stylistique et iconographique. Ces fondateurs sont pour la plupart des gens d'Eglise (moines ou prêtres) ou les habitants des petites villes, des bougades, représentants de la petite intellectualité provinciale. Par contre, dans les Pays roumains les « ctitori » (fondateurs) d'églises et de monastères sont en même temps chefs de l'Etat (à cette époque, plus rarement de grands dignitaires). Leur fondation est à la fois un don à Dieu et un don au pays. Et c'est dans cette double qualité de « donateur » et de « voïvode » que les princes roumains se font représenter sur les murs du narthex (ou du naos) de leurs fondations religieuses. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les différentes catégories de portraits princiers, ni les étapes de leur évolution iconographique<sup>8</sup>. Ce qui intéresse c'est le fait qu'ils représentent une série ininterrompue de personnages qui, trois siècles durant, ont réussi à force de diplomatie ou de guerre à maintenir la relative indépendance, toujours menacée, du pays. N'importe si le règne de l'un ou de l'autre de ces princes avait été pacifique ou guerrier, long ou bref, glorieux ou terne, le portrait n'en communique rien ; ainsi le voïvode représente un chaînon, identique à tous les autres, appartenant au passé et qui marque non pas les âges mais bien la continuité de la plus importante institution politique de l'Etat — « domnia » (règne) — et cela au cœur même de l'une des plus représentatives institutions médiévales : l'Eglise.

Quoique parfois remarquables, ces portraits sont rarement des chefs-d'œuvres ; les figures se ressemblent dans leur calligraphie souvent élémentaire, les attitudes sont les mêmes — cérémonieusement debout,

---

<sup>8</sup> N. Iorga, *Portretele domnilor români* (Album), București, 1937. Pour quelques données concernant la typologie des portraits roumains du Moyen Age, v. Maria-Ana Musicescu, *Introduction à une étude sur les portraits des fondateurs dans le Sud-Est européen. Essai de typologie*, dans RESEE, tome VII, n° 2, București, 1969.

tenant sur leurs paumes l'église-offrande — tandis que le costume ne change qu'insensiblement des siècles durant.<sup>9</sup> Les princes, leurs épouses, même leurs enfants, portent des couronnes symboliques<sup>10</sup>. Il s'agit d'une série de portraits presque interchangeable, à force d'être semblables. L'individualité de ces personnages ne perce que rarement à travers l'effigie. Ils paraissent moins réels qu'ils ne sont symboliques. Ce symbolisme signifie la continuité de l'Etat. Ce n'est donc pas en premier lieu le présent — individuel ou historique — qu'évoquent ces portraits, mais bien une constante qui implique le passé tout en s'engageant dans l'avenir. Ce genre de portrait, si pauvre en expressions individuelles, n'est qu'en subsidiaire un document humain. Une invitation à se souvenir plutôt qu'un présent à révérer, ces portraits sont investis d'une sorte de grandeur secrète et émoûvante, saisissable non seulement aux habitants du pays auquel ils appartiennent, mais à tous ceux qui y suprennent la véritable signification. Jamais spectaculaires, dans le sens occidental, mais toujours révélateurs d'une permanence, celle d'un peuple dans la perspective de son histoire, ces portraits font partie du monde indivisible de la collectivité.



A l'époque qui nous intéresse, aux deux bouts de l'Europe, l'avant-scène dont nous avons tâché d'éclairer l'arrière-plan est dominée par l'ample personnalité de deux souverains : Louis XIV et Pierre I<sup>er</sup> auxquels l'histoire, en ajoutant à leurs noms l'épithète de « le Grand » a consacré le plus insigne des titres de noblesse. Rien de plus révélateur pour cette intense recherche du « nouveau » (qui commence à poindre dans les pays de l'est et du sud-est de l'Europe vers le XVII<sup>e</sup> siècle), que le tsar de la « troisième Rome » allant visiter la « ville lumière », où il fut reçu en 1717 deux ans après la mort du « roi soleil », par le jeune Louis XV et par le Régent, Philippe d'Orléans, ainsi que son désir de voir Versailles où il fut reçu par le duc d'Antin et y passa plus d'une semaine. Son « air de grandeur mêlée d'audace », les « yeux grands et vifs, le regard perçant et quelquefois farouche », sa « physionomie . . . conservant toujours un

<sup>9</sup> Corina Nicolescu, *Istoria costumului de curte în Țările Române, Secolele XIV—XVIII*, București, 1970 ; Al. Alexianu, *Mode și veșminte din trecut*, 2 vol., București, 1971.

<sup>10</sup> Dans sa *Descriptio Moldaviae*, Cantemir parle du fait que « . . . le métropolitain posait sur la tête du prince une brillante couronne d'or sertie de pierres précieuses . . . . En parlant des princesses il dit : « . . . elles portaient une couronne qui ressemblait à celle du voïvode, comme on peut le voir amplement dans les anciens portraits des princesses ». L'information de Cantemir, de ce point de vue, n'était donc pas cueillie des sources mêmes (qui en parlent très rarement), mais des portraits des fondateurs se trouvant dans les églises et les monastères de Moldavie.



Fig. 1

peu de majesté, sarmate »<sup>11</sup>, ainsi que le dépeint un contemporain, se retrouve dans plusieurs des portraits de jeunesse et de maturité du tsar, en commençant avec celui peint, justement en 1717, par J. M. Nattier<sup>12</sup>. Moment solennel dans la perspective de l'histoire de la culture : les frontières de deux mondes, prestigieuses les deux, s'écartaient. Deux traditions s'affrontent, deux présents s'interrogent. L'humour du tsar qui devant les portraits de Rigaud s'exclamait : « Les Français sont donc tous des rois ? » implique aussi un étonnement admiratif. Et le fondateur de la Russie moderne portera, dans les palais de sa Capitale l'écho du fastueux Occident et c'est par sa « geste » que, pour ses contemporains, d'autant plus pour ses successeurs, la « superbe » occidentale remplacera l'« hiératisme » hérité des basileis. C'est à travers cette ambiance qu'il faut considérer quelques-uns des plus connus portraits du tsar,<sup>13</sup> ainsi que ceux du prince Démètre Cantemir exécutés durant son séjour en Russie.

L'éclat du règne de Louis XIV et de son Versailles atteint l'Europe centrale. À Vienne, à Varsovie, à Prague, à Bude même, empereurs et rois, tels Léopold I<sup>er</sup>, Joseph I<sup>er</sup>, Auguste II de Saxe, Stanislas Lesczynski, Charles VI, instaurent dans leurs palais, dans leur entourage, la mode française qui y avait pénétré, au fur et à mesure, depuis presque un demi-siècle. Les portraits de tous les souverains du temps en témoignent pleinement.

Tout ce faste, qui souvent ne manque pas de grandeur, cette ostentation du luxe, ne demeurent pas inconnus au sud et à l'est des Carpates,

<sup>11</sup> *Mémoires secrètes sur la Régence*, éd. Arthème Fayard, Paris, s.d., p. 53.

<sup>12</sup> Parmi les ouvrages plus anciens concernant les portraits de Pierre le Grand, v. D. Rovinskij, *Slovari russkikh graviovanykh portretov* et *ibid.*, *Russkije graviory*, Saint-Petersbourg, 1872; Louis Réau, *Portraits de Pierre le Grand*, Paris 1922. L'information la plus complète se trouve dans le Catalogue de l'exposition *Portret petrovskogo vremeni*, Leningrad, 1973. Nous tenons à exprimer ici notre reconnaissance à Mme Alice Bank du Musée de l'Ermitage qui a pensé à nous envoyer ce Catalogue, essentiel pour une vue d'ensemble des portraits russes à l'époque de Pierre le Grand. Pour un portrait de Pierre le Grand ne se trouvant pas dans le Catalogue mentionné, v. Alexander Helladius, *Status praesens Ecclesiae Graecae* . . . , Altdorf, 1714, reproduit dans D. Russo, *Studii istorice greco-române*, 2 vol. Bucureşti, 1939. Il s'agit d'une gravure à inscription grecque. Dans son *Histoire de l'Empire ottoman*, II, p. 784, Cantemir affirme que Charles XII aurait envoyé au Sultan un portrait du tsar gravé à Amsterdam portant l'inscription « Petrus Primus Russo-Graecorum Monarcha ».

<sup>13</sup> Paul Hazard, dans *La crise de la conscience européenne*, 1 (1680—1715), Paris, 1961, p. 108 souligne cette spectaculaire transformation de la vie des russes : « ... d'année en année, la Moscovie se transforme; changements dans les mœurs, dans la façon de se vêtir; un voyageur hollandais, Cornelius van Bruyn, perçoit si vivement ces modifications, qu'il se hâte de dessiner des costumes locaux afin d'en conserver le souvenir. Si l'influence de l'Occident, sur l'art russe aussi, est indéniable, il n'en est pas moins vrai que les artistes,



en Valachie et en Moldavie. Les voyageurs,<sup>14</sup> de nombreux témoins étrangers,<sup>15</sup> tout comme les chroniqueurs valaques et moldaves de l'époque,<sup>16</sup> évoquent souvent avec de nombreux détails le luxe, l'« appaiat », des Cours princières. Certains échos en sont reconnaissables dans les arts somptuaires — orfèvrerie, bijoux, sculpture décorative en pierre aussi<sup>17</sup> — toutefois, le mode de vie dans les maisons seigneuriales des Cantacuzino, dans ce qu'on appelait déjà à l'époque les « palais » de Brâncoveanu (Mogoșoaia, Potlogi, Hurez, e.a.) ou dans la ville de Iassy, résidence des voïvodes moldaves, ne ressemble guère à celui de l'Occident. La richesse, un indiscutable éclat, sont à la manière orientale, sans que pour cela quelques traits de l'ambiance traditionnelle, même s'acheminant vers l'anachronisme, n'en persistent. Au fond, ce monde prouve peu d'adhérence à l'étincellement occidental, tout comme il ne peut se permettre la surabondance de la vie princière des pays qui avaient instauré le baroque. Ce qui est occidental dans ce monde saturé de tradition, demeure un simple vernis, même au niveau le plus haut de la société. La lecture de la *Descriptio Moldaviae* de Cantemir en fait foi dans plusieurs circonstances significatives.

Quant aux portraits valaques et moldaves (ces derniers laissent voir, justement par le luxe à goût très éclectique du costume, un penchant

---

même ceux qui avaient visité l'Occident, tâchaient de mettre en accord la « nouveauté avec la tradition »; v. l'Introduction au Catalogue mentionné ainsi que la série des portraits de Pierre le Grand et d'autres russes contemporains, reproduits dans le Catalogue. Tout récemment, M. L. Demény de l'Institut d'Histoire N. Iorga de Bucarest, a découvert dans un manuscrit de la chronique de Miron Costin, *De neamul moldovenilor*, se trouvant à Léningrad à la page 20<sup>v</sup>, la suivante annotation de la main de Cantemir : « ... dans cette partie de la terre, où vivent les Russes, être habillé à la française signifierait geler; maintenant les Russes s'habillent à la française et ne gèlent pas. L'habitude est une seconde nature ». Nous remercions M. Demény de nous avoir permis d'utiliser cette précieuse information encore inédite.

<sup>14</sup> Les témoignages des voyageurs étrangers qui ont écrit leurs impressions sur les Pays roumains sont très nombreux. Pour l'époque commençant avec la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, v. *Călători străini în Țările Române*, 4 vol., București, 1968 — 1972; N. Iorga, *Istoria românilor prin călători*, 3 vol., București, 1928; Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală românească văzută prin călători străini* (avec une riche bibliographie), București, 1973; idem, *Țările Române în viziunea călătorilor englezi (a doua jumătate a sec. XVII și primele două decenii ale celui de al XVIII-lea)*, dans « Studii și materiale de istorie medie », VI, București, 1973.

<sup>15</sup> Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală ...*, București, 1973.

<sup>16</sup> Pour la Valachie, v. les deux volumes de *Cronicari munteni*, éd. București, 1961 (avec une ample étude introductive par le Prof. E. Stănescu); pour la Moldavie, v. surtout, Miron Costin, *Opere*, éd. P. P. Panaitescu, București, 1958 et Ion Neculce, *Letopiseful Țării Moldovei*, éd. Iorgu Iordan, București, 1955.

<sup>17</sup> *Istoria artelor plastice în România*, II, București, 1970; Vasile Drăguț et Nicolae Săndulescu, *Arta brâncovenească*, București, 1971; Marin Matei Popescu, *Podoabe medievale în Țările Române*, București, 1970.



Fig. 2. — Gravure se trouvant au Cabinet des Estampes de l'Académie Roumaine. Mentionnée pour la première fois par N. Iorga, *Portrete și lucruri domnești nou descoperite*, dans *Academia Română, Memoriile Secțiunii Istorice*, seria III, Tom. IX, Mem. 5, p. 224—225).

prononcé pour l'« apparat »)<sup>18</sup>, ils demeurent dans la ligne traditionnelle. Les quelques exceptions ne changent rien dans l'ensemble. Signalons, parmi les portraits (très peu nombreux d'ailleurs) à l'occidentale, celui représentant Grigoraşcu Ghica, prince de Valachie (1660—1664, 1672—1673), portrait qui s'encadre — long cheveux bouclés et armure — dans la série que nous avons évoquée. Plus on descend vers le Sud, à travers les Balkans (où la tradition est encore plus purement persistante, comme le prouvent les portraits votifs des fondateurs et des donateurs dans toutes les zones chrétiennes), plus l'éclat occidental pâlit, sans toutefois s'éteindre sur les rives du Bosphore turc. Le célèbre « Album » de Fériol<sup>19</sup> nous fait voir à quel point le costume oriental est demeuré pur à la Cour même des Sultans. Toutefois, encore peu connu, le processus d'infiltration de la civilisation occidentale dans l'Empire turc ne demeure pas sans échos dans certains aspects — un peu plus tardifs, il est vrai — de la vie et de l'art des peuples du sud-est de l'Europe. Le portrait de jeunesse de Démètre Cantemir (celui se trouvant à Rouen), en pourrait constituer une preuve expressive.

En ce qui concerne les portraits russes de l'époque, innovateurs eux aussi par rapport au passé, ils sont remarquables par leur variété, par l'accent « national », qu'il gardent à travers une manière de peindre qui s'approche de celle occidentale. La dualité tradition-innovation, qui définit la civilisation russe à l'époque de Pierre le Grand, se reflète très fidèlement dans les portraits du tsar et de l'aristocratie.<sup>20</sup>

Rien de plus saisissant, de plus révélateur pour cette époque « essentiellement monarchique » que les nombreux portraits de Louis XIV, de Louis XV et des nobles et gentilhommes de leurs Cours, peints et sculptés par de grands artistes comme Vouet, Bernini, Mignard, Coysevox, Rigaud. A l'instar de l'œuvre d'un Corneille, d'un Racine, d'un Bossuet, cet art si éloquent (qui n'évite pas toujours la grandiloquence) définit, selon la remarque si juste de P. Francastel, « Une civilisation crée simultanément son langage parlé et son langage visuel »<sup>21</sup>, non seulement le « siècle de Louis XIV », mais aussi la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. « . . . condition royale et princière des héros . . . unité de ton . . . noblesse constante

<sup>18</sup> On pourrait donner comme exemple les grands portraits brodés de la femme et du fils du prince Vasile Lupu. V. Pauline Johnstone, *Byzantine tradition in church embroidery*, London, 1967; Maria-Ana Musicescu, *La broderie médiévale roumaine*, Bucureşti, 1969.

<sup>19</sup> *Recueil de cent estampes représentant différentes nations du Levant tirées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708 par les ordres de M. de Fériol, ambassadeur du roi à la Porte*, Paris, 1714.

<sup>20</sup> V. le Catalogue russe, *Portreti Petrovskogo vremeni*.

<sup>21</sup> Pierre Francastel, *Etudes de sociologie de l'art*, Paris, 1970, p. 123.





Fig. 3

du style ... », <sup>22</sup> cette définition de la tragédie classique française, vaut parfaitement pour les portraits de la catégorie qui nous intéresse. Les artistes eux-mêmes, tâchant d'accorder la dignité du sujet avec la destination de l'œuvre, exigent ce faste ; Bernini est d'avis qu'il faut donner aux artistes français le « sens de la grandeur » ; c'est ce que Poussin appelle « manière magnifique », ce que Diderot entend par « sublime » et ce qu'on appellera plus tard le « grand goût » <sup>23</sup>. Le portrait royal, qui n'est pas absolument la création de Rigaud, comme l'affirme Louis Réau <sup>24</sup> (car il a des aïeux qui remontent à plus d'un siècle), mais auquel on doit l'extraordinaire succès du genre, devient tête de série pour tout un siècle, modèle non seulement pour les souverains contemporains, mais également pour tout ce monde international de la diplomatie et de la culture, non seulement pour la noblesse de naissance, qui est aussi celle de l'épée, mais également pour la noblesse de robe. Dans son savant livre sur l'estampe, Jean Laran, <sup>25</sup> en parlant justement des portraits de Rigaud, les définit avec une parfaite précision : « Pour lui [Rigaud] un portrait n'est pas spécialement un visage, c'est un personnage en habit d'apparat ... Donc apparat avant tout ... hommes richement vêtus ; avec de magnifiques perruques, des cravates de dentelle, des ordres au cou, une robe de charge, des manteaux, des draperies flottantes ; ses contemporains lui reprochent l'éclat constant de ses draperies et le vent spirituellement héroïque qui les fait voler ... Le tableau représente l'homme en action, le bâton de maréchal ou la plume de l'écrivain à la main avec des accessoires jetés comme au hasard ... ». <sup>26</sup> Il ne faut pas oublier les armures qui, avec les perruques, sont les accessoires essentiels, imposants, minutieusement élaborés, de ces portraits cérémonieux. Mentionnons en passant, ce voisinage inattendu : l'armure médiévale et la perruque moderne et qu'on retrouve dans la plupart des portraits de l'époque, s'échelonnant depuis la France et l'Angleterre, à travers l'Allemagne, l'Autriche, la Pologne, jusqu'en Russie. <sup>27</sup>

Le nombre impressionnant de ces portraits, répandus dans les musées des capitales et des provinces, dans les châteaux et dans les collections particulières, constitue la preuve éclatante de leur succès. D'une mode, ils sont devenus une nécessité, le témoignage même de la gloire, de la célébrité. Les miniatures, les estampes qu'on en a tirées se dénombrent

---

<sup>22</sup> Paul van Tieghem, *Histoire littéraire de l'Europe et de l'Amérique. De la Renaissance à nos jours*, Paris, 1946, p. 72.

<sup>23</sup> Lionello Venturi, *Histoire de la critique d'art*, Paris, éd. 1969, p. 122.

<sup>24</sup> Louis Réau, *L'Europe française au siècle des Lumières*, Paris, 1951.

<sup>25</sup> Jean Laran, *L'Estampe*, 2 vols., Paris, 1959, p. 130.

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Portreti ...*, Introduction.

par milliers. C'est d'ailleurs par l'intermédiaire de cet art et de cette technique, « ... merveilleux instrument d'information et de documentation ... consacrant la célébrité des grands hommes, satisfaisant les curiosités de la foule ... elle a illustré les splendeurs des règnes et assuré le prestige des dynasties ... c'est grâce à elle qu'un style, une mode, un dispositif franchissant en un instant les frontières et se répandant dans le monde comme une traînée de poudre »<sup>28</sup> que les images des souverains et des célébrités de l'époque seront connues, imitées, copiées. Il y aurait à faire toute une étude sociologique sur la mentalité de la société européenne à travers ces innombrables portraits aussi ressemblants quant à leur typologie qu'ils sont différents quant à la pénétration analytique de la personnalité du modèle et de la réussite artistique.

Citons, à titre d'exemple, quelques-uns des portraits, parmi les plus connus, des contemporains de Démètre Cantemir : en France, ceux de Louis XIV (Rigaud), de Louis XV, du « prince Eugène » de Savoie, Carignan (Rigaud), du duc d'Antin, de Louis-Auguste de Bourbon, prince de Dombes ; en Angleterre, celui de Jacques II, en Espagne, celui de Philippe V, en Allemagne, ceux de Léopold I<sup>er</sup>, de Charles VI (Rigaud), en Italie, celui de Cosimo III Médicis (Juste Susterman),<sup>29</sup> en Russie, ceux de Pierre le Grand.<sup>30</sup> N'oublions pas les portraits du duc de la Rochefoucauld, du duc de Marlborough, du duc de Villars, du maréchal Turenne et, parmi les personnes mêlées de près à l'histoire roumaine, les portraits des maréchaux Cheremetiev<sup>31</sup> et Stainville,<sup>32</sup> des généraux Heissler et Vete-

<sup>28</sup> Jean Laran, *op. cit.*,

<sup>29</sup> G. F. Young, *I Medici*, Firenze, MCMXVI—XIX, Tav. XXVIII.

<sup>30</sup> V. le Catalogue russe: *Theatrum europaeum*, XVIII Frankfurt/Main, 1720. Sur l'influence de l'art français à la Cour de Pierre le Grand, v. aussi L. Réau, *op. cit.*, p. 197 : « ... le tsar ... engagea ... comme peintre "à tout faire" le marseillais Louis Caravage. Arrivé à Pétersbourg en 1716, Caravage y resta jusqu'à sa mort en 1754 ... Pierre le Grand lui fit peindre son portrait . V. *Portreti* ... , p. 174. Il est intéressant à noter que ce portrait est tout ce qu'il y a de moins conventionnel.

<sup>31</sup> C. Șerban, *Jurnalul feldmareșalului B. P. Seremetiev despre campania de la Prut* (1711), dans *Relații româno-ruse în trecut*. București, 1957 ; idem, *Jurnalul lui Ivan Ilinski* (1721—1730), dans « Studii » (1955), p. 119—135. Pour les portraits de B. P. Cheremetiev, voir *Portreti* ... p. 240 (portrait datant de 1702 environ) p. 106 (portrait de 1710) et p. 89 (portrait datant de 1729). Dans les deux portraits il porte la longue perruque et l'armure. Un autre portrait du même se trouve à Bucarest. Il est du même genre que ceux mentionnés plus haut.

<sup>32</sup> Gunther Frhr. V. Probszt, *Feldmarschall Graf Steinville und die Walachei*, dans *Südost Forschungen* , XXVI, München, 1967. Il est intéressant à noter ce fait unique dans la série des portraits de fondateurs dans les Pays roumains : dans l'église Saint-Nicolas de Olănești (Olténie) (1718), parmi les nombreux portraits de la famille Olănescu, les fondateurs, se trouvait aussi (peint sur le mur nord du narthex) celui de général Stainville et qui a été





Fig. 4

rani, du comte Louis Ferdinand de Marsigli, et, parmi les amis de Démètre Cantemir, ceux du comte G. I. Golovkin et de P. A. Tolstoi.<sup>33</sup>

Figurés de trois-quarts ou de profil, jeunes et beaux ou souvent d'une laideur frappante, le regard toujours hautain, parfois un sourire aux lèvres, ces grands seigneurs de la politique, de la diplomatie, de la guerre, de la pensée aussi, aux noms retentissants à travers toute cette « Europe des capitales », <sup>34</sup> portent une longue perruque qui encadre le visage et retombe en vagues souples sur les épaules et l'armure étincelante, avec épaulière, plastron, cubitière, ils portent parfois une cravate en dentelle, ou encore l'ample manteau royal doublé d'hermine et qui flotte abondamment autour de la rigide armure métallique. Les plus connus des portraits de Démètre Cantemir s'encadrent exactement dans cette catégorie. C'est l'unique prince roumain qui ait jamais été représenté si pleinement dans ces atours (perruque et armure. Grigorașcu Ghica ne porte pas de perruque), mais ce n'est pas dans cette qualité, mais bien en tant que prince de l'Empire russe qu'il a été figuré ainsi.

Combien différents sont les portraits des princes valaques et moldaves : ceux de la nombreuse famille des Cantacuzino, ceux de Constantin Brâncoveanu en Valachie, ceux de Gheorghe Duca, de Constantin Cantemir et de son fils Antioche, en Moldavie. Ils n'en sont pas moins saisissants dans leurs costumes traditionnels, que Démètre Cantemir a dû lui aussi porter à l'occasion de son mariage avec la princesse Cassandre, fille du voïvode valaque Șerban Cantacuzino et en tant que prince de Moldavie.<sup>35</sup> A Hurez et dans leurs nombreuses fondations, Șerban Cantacuzino et Constantin Brâncoveanu portent une haute couronne, le long manteau de brocard doublé d'hermine ; à Cetățuia (Iassy), dans sa fondation Gheorghe Duca porte le même manteau en brocard doublé de fourrure et le bonnet en fourrure (« cușma ») avec une haute aigrette. La conscience de la dignité de

---

effacé plus tard ; l'inscription mentionnant son nom et sa qualité *царевичъ гинъра* est encore parfaitement visible. C'était l'époque de la domination autrichienne en Olténie et les sentiments philo-autrichiens de la famille des Olănescu étaient bien connus. Toutefois, aucune source ne nous permet d'expliquer le fait insolite de la présence dans une église orthodoxe d'un représentant des forces d'occupation de la province et en outre de religion catholique. Sur le mur sud-ouest de la même église figure le portrait d'un adolescent — « jupan » (messire) Constantin — tenant un livre dans la main droite et portant un costume de page occidental. Nous remercions M. Radu Cretzianu pour les photos ainsi que pour les informations sur la famille Olănescu.

<sup>33</sup> Dans le Catalogue russe, *Portreti* ... figurent quelques autres portraits des contemporains de Pierre le Grand, portant longue perruque et armure ; les comtes P. A. Tolstoi (p. 34) et G. I. Golovkin (p. 84) portent des habits de cérémonie et perruque poudrée.

<sup>34</sup> Giulio Carlo Argan, *l'Europe des Capitales*, éd. Skira, Paris, 1964.

<sup>35</sup> Cantemir lui-même, dans sa *Descriptio Moldaviae*, compare le costume des voïvodes d'antan et ceux de son temps à l'occasion de la solennité du couronnement.

leur rang se reflète dans la noblesse hautaine — qui déjà vers le commencement du XVII<sup>e</sup> siècle tendait à remplacer le hiératisme (jamais très pur, il est vrai, dans les Principautés, à peu d'exceptions près) de tradition byzantine — de l'attitude, dans la fierté du geste d'offrande. Ces princes ne sont jamais représentés seuls ; ils sont toujours suivis ou entourés de leurs femme et enfants et souvent — comme pour souligner une continuité (qui est rarement dynastique) dans la lignée des voïvodes — ils ont fait figurer quelques-uns de leurs prédécesseurs sur le trône, <sup>36</sup> comme on peut le voir, entre autres, au monastère de Hurez, le plus représentatif des monuments du règne si riche en fondations religieuses et profanes, de Constantin Brâncoveanu. La même idée de continuité que laissent surprendre les portraits votifs valaques acquiert, dans l'art des portraits serbes, un caractère émouvant. Même dans les très modestes fondations de l'époque, les ancêtres de l'Etat serbe, les Nemanjić et quelques-uns de leurs successeurs, figurent toujours en tant que « sveti kralj » en place d'honneur.

A leur tour, en Valachie, les Cantacuzino, dont plusieurs de leurs membres dominant la vie politique et culturelle des Principautés de cette époque et dont la renommée en avait dépassée les frontières, se font représenter, dans leurs fondations, avec les très nombreux membres de leur illustre famille. Aucun, même le plus « occidentalisé » d'entre eux, Constantin le « stolnic » ne porte dans ses portraits des habits importés d'Occident. <sup>37</sup> Et même dans les gravures occidentales de Constantin

---

<sup>36</sup> Ce procédé, exclusivement valaque, a été inauguré dans les Pays roumains par le prince Neagoe Basarab selon, vraisemblablement, une influence serbe, dans sa très illustre fondation, le monastère de Curtea de Argeş (1517—1526). V. pour ce monument Emil Lăzărescu, *Biserica mânăstririi Argeşului*, Bucureşti, 1967 ; Maria-Ana Musicescu, *Introduction...* ; idem, *Etapas du langage pictural aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. Réflexions sur la relation entre la forme artistique et l'œuvre témoin*, dans RESEE, tome X, n<sup>o</sup> 2, 1972 ; idem, *Réflexions sur quelques problèmes de la peinture post-byzantine dans le Sud-Est de l'Europe*, dans « Bulletin de l'Association internationale d'études sud-est européennes », X, 1972, n<sup>o</sup> 1.

<sup>37</sup> Il y a à notre connaissance une seule exception de ce point de vue parmi les portraits peints de l'époque : « jupan Preda Drugănescu », parti à l'étranger en 1710 « pour s'instruire, voyageant dans presque toute l'Europe et tout ... le Levant », ainsi qu'il est dit dans l'inscription dédicatoire de l'église de Drugăneşti (Ilfov) (1723—1724) qui est une fondation de la famille. Après avoir voyagé 16 ans durant (études à Padoue en 1711), il rentre en 1724 et, revenu dans sa famille, se fait représenter parmi les siens, dans son costume de boïard, portant une perruque rousse en boucles retombant sur le col fourré de sa « dulamă » (manteau). V. Arh. I. Dumitrescu et Radu Cretzianu, *Trei conace boiereşti din prima jumătate a secolului al XVIII-lea aflate în Judeţul Ilfov*, dans « Buletinul Monumentelor Istorice » (sous presse, avec la bibliographie antérieure). Toutefois, la mode de porter une perruque avait dû pénétrer dans la société des boïards roumains, car — c'est la Chronique anonyme qui nous le relate — Preda, boïard de Prooroci, traître envers Brâncoveanu et qui sera exécuté

Brâncoveanu,<sup>38</sup> le voïvode porte toujours le traditionnel costume princier.

Tous ces portraits de princes et de grands boïards roumains de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, dont un bon nombre venait de parfaire leurs études dans les Universités de l'Occident (à Padoue surtout), demeurent, malgré la richesse de leurs habits, quelque peu patriarcaux ; c'est qu'ils appartiennent à une grande famille, la leur et celle du pays, et non pas à l'Europe. Rien d'essentiel dans leur costume ne les distingue de leurs aïeux ; la coupe des cheveux est orientale et le geste de ceux qui ne sont pas les fondateurs mêmes — une main posée sur la poitrine ou tenant une croix, de l'autre montrant la maquette de l'église — garde un certain hiératisme (devenu il est vrai, quelque peu maniériste) qui est celui du passé.

Il n'y a rien de commun entre les portraits de l'Europe, occidentale et centrale et les portraits valaques et moldaves et ceux, moins nombreux, des fondations dans le sud-est de l'Europe. Aussi, tout les sépare : « l'attachement à d'autres traditions figuratives et mentales », métier, technique et iconographie, mode et effet, rôle et finalité. Ce qui, en définissant les portraits de type Rigaud, devenait une sorte de gloification du présent, demeurerait dans les Principautés l'affirmation de la noblesse du passé. Les premiers peuvent être considérés comme le porte-parole d'une personnalité, les derniers le porte-parole d'une nation.



Il serait fastidieux et inutile de rappeler ici les mérites culturels de Démètre Cantemir.<sup>39</sup> Ce qui demande à être souligné c'est qu'il participe — de par son origine, sa personnalité, sa culture, son œuvre et le haut rang qui lui a été dévolu dans l'aristocratie intellectuelle de l'époque — aux deux mœurs que nous avons sommairement évoqués. Toutefois, Démètre Cantemir n'a pas connu directement l'Occident. C'est surtout à Constantinople, non seulement dans l'ambiance des ambassades qu'il

par les Turcs, portait « chică nemțească numai legată sub işlic și cismele cele nemțești cu pinteni lungi ... căruia i-au luat işlicu înainte vizirului ... întru mai adevărat mărturie, precum au fost cu nemții » (« la longue chevelure à l'allemande, seulement cachée sous son « işlic » (couvre-chef) et des bottes à l'allemande avec de longs éperons ... ils lui ont pris l'îşlic devant le Vizir ... car c'était un vrai témoignage de son entente avec les Allemands ». V. *Istoria Țării Românești de la Octombrie 1688 la Martie 1717 (Cronica anonimă despre Brâncoveanu)*, dans *Cronicarii români*, Bucareşti, 1961, II, p. 297.

<sup>38</sup> Ces gravures se trouvent au Cabinet des Estampes de l'Académie Roumaine.

<sup>39</sup> P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, dans « Revue des études slaves », VI, 1926 ; N. Iorga, *Istoria literaturii române în sec. XVIII*, éd. Bucarest, 1969, vol. II ; V. aussi A. Pippidi, *D. Cantemir în atmosfera intelectuală românească a vremii sale* (sous presse).



a assidûment fréquentées, mais aussi dans celle de la « Grande Ecole » où il a étudié dans sa jeunesse, qu'il a appris à connaître la culture occidentale. C'est là que se retrouvaient tous ces Grecs érudits, moines pour la plupart, qui ayant fait leurs études à Padoue et parfois parcouru de nombreux pays, devenaient des « iatro-philosophes », des professeurs des Académies Princières de Iassy et de Bucarest, des secrétaires princiers.<sup>40</sup> Nombre d'entre eux étaient célèbres à l'époque et représentaient l'élite intellectuelle du sud-est européen. C'est dans ce monde grec, de culture principalement italienne,<sup>41</sup> que Démètre Cantemir connaîtra tout ce qui impliquait à l'époque l'expérience culturelle de l'Occident. Il devient, comme l'avait été avant lui le Moldave Nicolae Milescu et comme l'était son contemporain plus âgé, le « stolnic », un érudit de taille européenne. Il n'en demeure pas moins attaché à son pays, même si cet aspect de sa personnalité est moins évident, moins agissant que ne le prouvent la vie et l'action du « stolnic ». Aussi les portraits de Cantemir ne révèlent-ils pas directement sa qualité de voïvode de Moldavie. C'est à peine au XIX<sup>e</sup> siècle, époque de patriotisme ardent, que Gheorghe Asachi fera graver, probablement d'après le texte de la chronique de Ion Neculce, un Cantemir en costume du prince roumain, s'arrêtant avec le tsar, dans la ville de Iassy, devant l'église des Trois Hiérarques.<sup>42</sup> Si Pierre I<sup>er</sup> porte une sorte de tenue de campagne, Cantemir lui porte un long manteau fourré, avec un large col en fourrure, par-dessus un double collier et sur la tête la « cuşma » avec une haute aigrette. Ce costume ressemble beaucoup à celui de Vasile Lupu aux Trois Hiérarques<sup>43</sup> (aujourd'hui au Musée des

<sup>40</sup> Pour quelques-uns de ces Grecs et leur rôle dans le Sud-Est européen, v. Const. Sathas, *Neoelliniki Philologia*, Athènes, 1868; Ariadna Camariano-Cioranu, *Les Académies Princières de Jassy et de Bucarest et leurs professeurs*, Thessalonique, 1973; N. Vătămănu, *Iacob Pylarino medic al Curşii domneşti din Bucureşti*, extrait de *Din istoria medicinei româneşti şi universale*, Bucureşti, 1962; Olga Cicanci et Paul Cernovodeanu, *Contributions à la connaissance de la biographie et de l'œuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1658–1719)*, dans « Balkan Studies », 12, Thessalonique, 1971 (avec une riche bibliographie du problème dans son ensemble). V. aussi Andrei Pippidi, *Quelques drogmans de Constantinople au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans RESEE, tome X, 1972, n<sup>o</sup> 2, p. 227–255; Giorgio Plumidis, *Gli scolari Oltramariani a Padova nei secoli XVI a XVII*, *ibidem*, p. 257–270.

<sup>41</sup> « La prépondérance de la culture italienne dans l'aire hellénique, caractéristique du XVII<sup>e</sup> siècle, commençait dès le début du siècle suivant à s'atténuer devant la vague de la langue et de la culture française », C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969, p. 138.

<sup>42</sup> Pour Gh. Asachi et son rôle dans la culture roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle, v. *Istoria literaturii române*, II, Bucureşti, 1968, p. 354–372; Remus Niculescu, *Gheorghe Asachi şi începuturile litografiei în Moldova*, dans « Studii şi cercetări de bibliologie », I, Bucureşti, 1955, p. 67–112.

<sup>43</sup> N. Iorga, *Portretele domnilor români*, Bucarest, 1937; N. Grigoraş, *Biserica Trei Ierarhi din Iaşi*, Iassy, 1962, fig. 15 et 18.

Trois Hiérarques de Iassy). Rien de commun entre cette représentation qui pourrait figurer en tant que portrait de « fondateur » dans une église moldave et tous les autres portraits de Cantemir. Image toute aussi singulière dans la série de ses portraits que l'a été, dans sa destinée, sa qualité si brève de prince régnant. Ce n'est d'ailleurs pas un portrait proprement dit, mais bien une « esquisse », dans le genre des « instantanés » pour rappeler un « événement » important du passé moldave. Il est vrai, d'autre part, que Démètre Cantemir n'a pas été fondateur d'églises dans son pays ; il n'a pas non plus été représenté dans la fondation de son père — l'église de Mira (près de Focșani) — et qui a été achevée par Antioche Cantemir. Constantin et Antioche y figurent en tant que « fondateurs » (c'est Constantin qui tient l'église) dans les atours traditionnels qu'impliquent cette qualité.<sup>44</sup>

Ainsi, tous les portraits de Démètre Cantemir connus jusqu'à présent, demeurent hors de la tradition de son pays ; ils ne représentent pas non plus une innovation, car ils n'auront pas d'héritiers dans les Pays roumains. Ils n'ont vraisemblablement même pas été connus ici, ni même après sa mort, à l'époque où son fils Antioche les faisaient connaître en Occident.<sup>45</sup> Ces portraits ont toutefois une signification non moins réelle que celle du maintien de la tradition, celle qui prouve, parmi d'autres témoignages (dans l'œuvre écrite de Cantemir), ce que N. Iorga entendait par « la place des Roumains dans l'histoire universelle ». Ce fils de « răzeș » (paysan libre) moldave, dont le père, le frère et lui-même seront princes de leur pays, devient lui, de par sa culture, sa personnalité et son œuvre, un humaniste « dans le sens européen de cette notion.

Les portraits de Cantemir parlent également, d'une manière qui nous paraît assez évidente, de lui-même ; ils désignent les étapes principales de sa vie (exception faite de celle, trop brève, de voïvode de Moldavie) — selon justement cette notion de la « fortuna labilis », si explicite dans son œuvre<sup>46</sup> — certains traits de son caractère, de sa mentalité. Et ils deviennent dans ce sens de véritables portraits exprimant, du moins selon notre opinion, ce que le sàvant exprime lui-même à travers certains passages de son œuvre, du tréfonds de sa propre pensée.

1. Si le beau et fier jeune homme du portrait de Rouen (fig. 1) représente effectivement Démètre Cantemir (et même s'il n'en était pas ainsi ce

<sup>44</sup> Sergiu Iosipescu, *Note istorice despre mănăstirea Mira, ctitoria fortificată a Cantemir-știlor*, dans « Buletinul Monumentelor Istorice », XLI (1972), n<sup>o</sup>4, București, p. 53—56.

<sup>45</sup> Helmuth Grosshof, *Antioch Dimitrievič Kantemir und Westeuropa*, Berlin, 1966.

<sup>46</sup> V. les travaux sur Cantemir cités à la note 3, ainsi que l'Introduction de V. Căndea au *Divanul* et Petru Valda, *Dimitrie Cantemir și umanismul*, București, 1972.

serait admirablement « ben trovato »)<sup>47</sup> il ne peut s'agir que de l'époque où le jeune prince envoyait d'Andrinople, à son frère Antioche, voïvode de Moldavie (son premier règne : 1695—1700) la lettre dédicace de sa première œuvre — « Divanul » . . . — imprimée à Iassy en 1698. Il avait 22 ans, avait passé trois ans comme otage à Constantinople (1688—1691), avait assisté, en revenant à Iassy à l'exécution, sur l'ordre du voïvode son père, du grand chroniqueur Miron Costin (1691), avait succédé, à l'âge de 20 ans, à son père (19 Mars — 9 Avril 1693), avait été obligé de retourner à Constantinople, avait pris part au siège de Petrovaradin et à la défaite des Turcs à Zenta (1697). Il avait donc, à ce très jeune âge, vécu en raccourci, les aspects essentiels de sa vie à venir : celle de savant lettré, celle de prince, celle d'exilé. Il était déjà par sa culture un européen et sa vie à Constantinople l'avait mis directement en contact avec le monde oriental des musulmans, avec le monde orthodoxe des Grecs et de ses compatriotes, avec le monde occidental des ambassadeurs, des diplomates, des savants.<sup>48</sup> Dans le portrait de Rouen (tel que nous pouvons le juger d'après des photographies), expression et attitude définissent son individualité, tandis que le costume témoigne de la participation du jeune prince à différentes cultures et civilisations. Nous devons à N. Iorga la plus expressive des descriptions de ce portrait et elle présente précisément le Cantemir de cette première étape de sa vie : « . . . un jeune homme, très beau, très fin, d'une figure qu'éclaire une vive intelligence, un garçon de vingt à vingt cinq ans, à la mince moustache, aux yeux très brillants, portant la perruque habituelle à cette époque à la Cour de Louis XIV ou bien sa propre chevelure en boucles lui retombant sur les épaules. Il porte un costume oriental en drap d'or, ajusté au corps ; en guise de ceinture un châle, il porte l'épée et autour du cou une cravate comme à Versailles ou à Paris, qui s'étale en éventail sur la poitrine, comme à la Cour de France, tandis que la tête est couverte d'un turban, un très

---

<sup>47</sup> N. Iorga, *Un portrait français peint à Constantinople*, dans « Gazette des Beaux Arts », 66, 1924, p. 234—236. Dans son étude introductive au « Divan » (éd. București, 1969), V. Căndea reproduit (p. VII—VIII, note 1) un passage de la lettre de Mlle Popovitsch, Conservateur au Musée d'art et de céramique de Rouen, selon laquelle cette attribution se heurte à certaines difficultés qu'on n'a pas réussi à résoudre jusqu'à présent. En ce qui nous concerne, n'ayant pas vu l'original et du fait que les nombreuses photos parues jusqu'à présent sont peu claires, il nous serait difficile d'en tirer une conclusion.

<sup>48</sup> Démètre Cantemir a connu de près et a fréquenté en ami, entre autres, les ambassadeurs de France, les marquis de Fériol et de Châteauneuf, Jacob Collyer, ambassadeur des Provinces Unies, lord William Paget, ambassadeur de Grande-Bretagne (v. E. D. Tappe, *Documents concerning Romania in the Paget papers*, dans « The Slavonic and East European Review », XXXIII, 1954. V. aussi Paul Cernovodeanu, *Societatea feudală românească . . .*, București, 1973.

beau turban blanc et bleu, surmonté d'une aigrette de plumes précieuses. Ce mélange de choses orientales et occidentales qu'on ne pouvait rencontrer qu'à Péra de Constantinople, faubourg à caractère occidental de la capitale de l'Empire ottoman. C'est ainsi qu'il apparaît rattaché à la fois au monde occidental qu'il connaissait par les livres et au monde oriental qu'il avait à sa disposition sous tous ses aspects : l'aspect grec, l'aspect turc contemporain, l'aspect persan, car ... sans doute il a été l'homme qui a su cueillir de partout les choses que son intelligence supérieure a su intégrer sans effort »<sup>49</sup>.

Ce même portrait, à l'aide duquel N. Iorga met en lumière l'aspect physique et le contexte social de la vie du jeune Cantemir, rappelle d'une manière saisissante le personnage qui, dans le « Divan » rêve de l'avenir : « ... Moi je désire des richesses » ... « je veux devenir illustre et renommé » ... « je veux encore des bourgs et des châteaux-forts » ... « je requiers et prétends de grands honneurs » ... « être puissant parmi les Seigneurs » ... et, en fin de compte, voilà aussi ce qui persistait chez cet humaniste en herbe de la tradition médiévale de son pays : « avec cela j'aspire encore à gagner et à hériter le Royaume des cieux ».<sup>50</sup> Son premier maître, le savant prélat crétois Jérémie Cacavélas,<sup>51</sup> dans sa réponse à l'envoi du livre de la part de son ancien élève, lui promet une destinée glorieuse : « Poursuivez donc, avec la grâce de Dieu, très illustre Seigneur, l'amour de la science et de la sagesse et soyez sûr que bientôt la sagesse vous couronnera en inscrivant votre nom dans le livre de ses grands héros<sup>52</sup> ». Ce que le portrait reflète, ce que le texte réclame, ce que son maître prévoit, tout cela deviendra réalité dans la vie de Démètre Cantemir.

Comparé aux deux portraits, œuvres d'artistes occidentaux, représentant le jeune tsar Pierre I<sup>er</sup> vers la même époque (1697), en armure, les cheveux courts et bouclés (il est probable que le tsar n'a jamais porté la longue perruque poudrée et frisée à la mode en Occident)<sup>53</sup>, celui de Cantemir souligne clairement l'éclectisme, sinon celui de son propre goût, du moins celui de la société qu'il fréquentait à Constantinople.<sup>54</sup>

<sup>49</sup> N. Iorga, *Originalitatea lui Dimitrie Cantemir*, dans « Cuget clar », VIII (1935), n° 19-24, p. 416.

<sup>50</sup> Dimitrie Cantemir, *Divanul*, éd. București, 1968, p. 48-50.

<sup>51</sup> Ariadna Camariano-Cioranu, *Jérémie Cacavélas et ses relations avec les Principautés Roumaines*, dans RESEE, III, 1965, n° 1-2.

<sup>52</sup> Dimitrie Cantemir, *op. cit.*, p. 28-29.

<sup>53</sup> Aucun des nombreux portraits reproduits dans *Portret ...* ne montre le tsar portant la longue perruque occidentale.

<sup>54</sup> V. Virgil Căndea, *Les intellectuels ...*, et Ion Matei, *Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir : Es'ad Efendi*, dans RESEE, tome X, Bucarest, 1972, n° 2, p. 281-288 (les deux avec une riche bibliographie).

2. « Demetrius Cantemirius Palatinus Moldaviae » (fig. 2), c'est l'inscription que porte l'estampe représentant un Cantemir dans la force de l'âge. Il a 37 ans en 1710, au moment de son accession au trône de Moldavie. Il porte les cheveux courts en boucles larges (imitant la perruque), de longues moustaches un peu retroussées et une courte barbe arrondie, comme son frère Antioche, comme son contemporain valaque Constantin Brâncoveanu, comme le sultan Achmed III ou Alexandre Maurocordat le Grand Drogman. Par-dessus l'armure est jeté, en larges plis, ce qui paraît être un manteau fourré, qui pourrait rappeler le manteau voïvodal. La figure du prince — ovale régulier, grands yeux (trop grands et trop songeurs pour ne pas rappeler ceux de presque tous les portraits votifs hérités de l'époque byzantine), long nez droit, bouche volontaire — est un mélange de décision et de mélancolie. La différence entre le portrait de Rouen et celui-ci est très grande. C'est un bel homme. La description que nous a léguée Moreau du Brassey ne paraît pas exagérée : « De petite taille, au corps mince et à la figure délicate, bel homme, grave et avec un aspect si agréable comme je n'en ai jamais vu dans ma vie »<sup>55</sup> A cette époque il avait déjà écrit quelques-unes de ses œuvres les plus importantes, parmi lesquelles le « Traité de musique turque » et « L'histoire hiéroglyphique ». C'est une autre étape de sa vie, très brève d'ailleurs, celle de l'accomplissement d'un idéal, celle aussi de la sagesse acquise par la culture et l'expérience, la maturité. Ce portrait est celui de l'homme — qui est lui-même — dont Cantemir esquisse le profil psychologique et éthique dans son « Histoire hiéroglyphique » : « fidèle à sa parole, persévérant dans ses actions et constant dans sa pensée, car non seulement il ne s'abaisse pas à mentir, mais il ne consent point à entendre le mensonge, il défend à sa langue de proférer de vaines paroles, il bouche ses oreilles pour échapper aux mots sans conséquence »<sup>56</sup> Paroles d'un moraliste qui a médité sur quelques-unes des valeurs essentielles de l'existence.

3. « Demetrius Cantemir S. Rossiaci Imperii et Moldaviae Princeps M. Russori Imperatoris Senator et ab intimiis Consiliis » (fig. 3). La plupart des portraits contemporains et plus tardifs représentant Démètre Cantemir pendant son long séjour en Russie (1711—1723, date de sa mort) sont de la même facture : c'est le genre de portrait — avec armure et perruque (il ne porte plus ni moustache ni barbe)<sup>57</sup> — dont nous avons parlé

<sup>55</sup> Moreau du Brassey, *Mémoires politiques, amusants et satiriques*, I, Amsterdam, 1716, p. 47.

<sup>56</sup> Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică*, éd. București, 1964, II, p. 84.

<sup>57</sup> F. W. von Bergholz, *Tagebuch welches er in Russland von 1721 bis 1725 als Holsteiner Kammerjunker geführt hat*, dans « Büsching Magazin für neue Historie u. Geographie », Halle, XX, 1785. L'auteur, témoin oculaire, relate une fête où Cantemir portait de riches,

dans la première partie de ce travail. C'est un Cantemir comblé d'honneurs : il est deux fois prince, sa renommée a dépassé les frontières de son pays d'adoption, il est membre de l'Académie de Berlin ; « ... l'empereur l'aimait et lui avait accordé une position supérieure à celle de tous les autres », constate le chroniqueur moldave Ion Neculce qui l'avait suivi en Russie<sup>58</sup> ; il était riche ; c'est toujours Neculce qui parle de : « ... le Sénat a choisi de donner à Dumitrașcu-Vodă 1000 terrains (« dvor ») qui comptent 50 villages et quelques 15 000 serfs. Et lui avait-on encore donné 80 bourses d'argent comme pension annuelle, ce qui revient à 6000 roubles et deux beaux palais dans la Capitale ».<sup>59</sup> Est-il comblé cet ambitieux, aussi intelligent que cultivé et qui apparemment avait atteint — ce qui si rarement réussit même à des êtres exceptionnels, comme l'était Cantemir pour l'époque — tout ce qu'il avait souhaité pour sa vie, l'ayant exprimé si clairement dans sa première œuvre ? Ce portrait, si parfaitement « officiel », ne représente pas uniquement « un personnage en habit d'apparat », mais un être très vivant, au noble visage orgueilleux et fermé, au fier regard inquiet. « ... le prince rêve qu'il est toujours puissant, comme dans son pays du temps qu'il régnait ... »<sup>60</sup> — c'est toujours Neculce qui parle, qui a compris pourquoi, malgré l'éclat de sa gloire et de sa renommée, le prince son maître, en dépit de son savoir et des privilèges desquels il jouissait à la Cour du tsar, ne pouvait oublier sa défaite. Cet illustre Européen et qui avait parfaitement conscience de sa propre valeur — fait que ses portraits soulignent dans l'allure martiale, dans le geste possessif en tenant le bâton de maréchal — ce Moldave est et se sent un exilé, il n'a jamais oublié sa patrie, « son » pays. D'ailleurs l'œuvre écrite de cette époque de sa vie le prouve. En tant que portrait, celui-ci s'encadre le mieux et intégralement dans la série, devenue internationale, des portraits proclamant la gloire, la renommée d'un personnage à destinée exceptionnelle.

C'est en guerrier que Démètre Cantemir a été représenté (quelques livres sont, il est vrai, posés devant lui sur une table) nous ne connaissons aucun portrait du savant Cantemir, du diplomate, du ministre de l'Empire

---

habits orientaux, avec une grande barbe et un immense turban. D'autre part, L. N. Maikov, *Materialy dlia biografii Kn. A. D. Cantemira*, dans « Sbornik otdelenie russkogo iazyka i slovenosti Akademii Nauk », Saint-Petersbourg, LXXIII (1903), p. 58 (cité par P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir ...*, p. 135), raconte que le tsar, en sa qualité de parrain, demanda à Cantemir de se faire raser la barbe, de quitter ses habits orientaux et de mettre selon la mode occidentale, une perruque poudrée et des habits courts.

<sup>58</sup> Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei*, București, 1955, p. 301.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 304.

<sup>60</sup> *Ibid.* p. 306.



russe, comme le sont ceux des ses contemporains : Louis Ferdinand Marsigli, le chancelier G. I. Golovkin,<sup>61</sup> l'ambassadeur P. A. Tolstoj,<sup>62</sup> e.a.

4. « Kniaz Dimitrii Konstantinovič Kantemir » — cette gravure russe est un portrait extrêmement émouvant, celui d'un homme puissant et fatigué. Il ne porte plus la perruque ; sa moustache tombante, sa barbe en collier le font ressembler à son frère Antioche ; il porte par-dessus sa robe orientale, qui colle sur un corps devenu lourd, une pèlerine. A travers sa poitrine, le grand cordon d'un ordre impérial sur lequel est fixé un médaillon entouré de pierres précieuses et surmonté de la couronne des tsars, avec le portrait de Pierre I<sup>er</sup> que celui-ci lui avait offert, « afin que le prince le porte en sautoir, à droite »<sup>63</sup>. Un double fardeau dramatique pèse sur ce corps alourdi dont on sent la malade pesanteur, celui de la perte des illusions, celui de la maladie. Sa figure n'est pas moins dramatique : bouche dure, traits tirés, cernés autour des yeux, regard totalement tourné vers l'intérieur. Dans son « Histoire hiéroglyphique » (1705) il y a un admirable passage, si roumain dans sa facture presque folklorique, qui peut être considéré comme une parfaite interprétation de ce portrait : « Moi j'ai vieilli, me suis affaibli, et telles les fleurs sous la brume me suis terni, le soleil m'a frappé, la chaleur m'a épuisé, les jours m'ont meurtri, les années m'ont vieilli, les nuits m'ont enlaidi et ce qui est le plus terrible, la chance m'a abandonné et de son amour m'a chassé ».<sup>64</sup> C'est une très belle page littéraire, l'une des plus belles de l'œuvre de Cantemir ;<sup>65</sup> elle a la cadence de quelques vers de Dosoftei, la noblesse grave des Homélie d'Anthime d'Ivir, le charme du rythme de certaines phrases des chroniqueurs. Et si l'on nous permettait une analogie d'ordre subjectif, nous dirions, que cette page de Cantemir rappelle — dans sa discrète plainte, comme dans la courbe souple et mélodieuse de la phrase, le paysage moldave, dans sa rêveuse et attachante poésie. Ce dernier portrait, si profondément humain de Cantemir, peut-être considéré, malgré le fait qu'il est l'œuvre d'artistes russes, parmi les premiers « vrais » portraits d'une personnalité du passé de notre pays, genre de portraits qui marqueront, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, encore un chapitre de fermé dans l'ensemble de l'art roumain du Moyen Age, tout en ouvrant un nouveau chapitre,

<sup>61</sup> Académie Roumaine, Cabinet des Estampes ; *Portret ...*, p. 84.

<sup>62</sup> *Portret ...*, p. 34.

<sup>63</sup> Pseudo-Muste, p. 46.

<sup>64</sup> Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică ...*, II, p. 81.

<sup>65</sup> V. aussi, Perpessicius, *Locul lui Contemir în literatura română*, dans *Mențiuni de istoriografie literară și folclor*, București, 1957. Cité aussi par A. Dușu, *Coordonate ale culturii românești în sec. XVIII*, București, 1968, p. 41—42, en parlant d'un « style » de la culture roumaine de l'époque.



celui des débuts de l'art moderne. Ce dernier portrait de Cantemir n'a pas son pareil dans la galerie des portraits des souverains roumains de l'époque, sauf, peut-être, celui moins émouvant il est vrai, mais d'une puissance d'expression très rare dans l'art des Principautés, — de Constantin Brâncoveanu au monastère de Surpatele, peint en 1707.<sup>66</sup>



Nous n'avons certainement pas épuisé ici l'analyse des portraits de Démètre Cantemir ; il doit y en avoir d'autres, pas encore trouvés ou bien non identifiés. Il est, entre autres, plus que probable que dans la Capitale des Sultans, où Cantemir a passé 22 ans de sa vie, on a dû faire des portraits de ce prince si connu parmi les Turcs comme parmi les étrangers. Lui-même d'ailleurs était intéressé par ce genre d'art ; pour illustrer son *Histoire de l'Empire ottoman*, il avait cherché, demandé et obtenu, de nombreux portraits de Sultans se trouvant dans les archives de l'Empire turc.<sup>67</sup> Il nous faut mentionner également cette gravure si parfaitement baroque, dans son style comme dans sa symbolique : elle représente le prince moldave sur un fougueux cheval blanc, foulant à ses pieds des drapeaux turcs ; en haut une « gloire » ailée tend vers la tête du prince une couronne ; en haut, à gauche, assise sur un trône, une très belle femme qui paraît accueillir le prince. C'est une gravure russe, représentant, peut-être, Démètre Cantemir quittant la Moldavie. Tout est artificiel dans cette allégorie, peu artistique d'ailleurs, mais s'encadrant parfaitement dans un genre d'art, très répandu à l'époque. Plusieurs œuvres du même genre — allégorique, officiel et flatteur — ont été faites en Russie pour glorifier Pierre le Grand.<sup>68</sup>

Même si on trouvait d'autres portraits de Cantemir, ils ne feraient que renforcer l'un ou l'autre des aspects de la vie de ce prince si intimement liée à l'histoire de la culture européenne. Le portrait de Rouen appartient au monde éclectique de Constantinople où Cantemir a passé si longtemps de sa vie, à la limite entre Occident et Orient, entre passé et présent, entre tradition et modernité. Dans le second de ses portraits il appartient à son pays (malgré l'étrangeté de la formule iconographique employée). Dans le troisième il appartient à l'aristocratie sociale et intellectuelle de l'Europe, c'est en vainqueur qu'il jette un pont entre sa

<sup>66</sup> Radu Cretzianu, *Mănăstirea Surpatele*, dans « Buletinul Monumentelor Istorice », XLI (1972), n°4, p. 15—24.

<sup>67</sup> Dimitrie Cantemir, *Istoria imperiului otoman*, București, 1877. V. aussi *Dimitrie Cantemir. Historian of South East European and oriental civilizations*, Extracts from *The history of the Ottoman Empire*, Edited by Alexandru Dușu and Paul Cernovodeanu, Bucharest, 1973.

<sup>68</sup> Scarlat Callimachi, Vladimir Block, Elena Georgescu-Ionescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera în imagini*, București, 1963.

patrie et la grande Europe. Dans le dernier des portraits il est lui-même avec toute la charge d'un lourd passé, humain et encore fort ; c'est le portrait de l'homme Cantemir tel qu'il devait être déjà au moment où il écrivait la dernière de ses grandes œuvres « Hronicul vechimii româno-moldovlahilor » (1717 ?).

Du point de vue de l'histoire de l'art, les portraits de Démètre Cantemir appartiennent à l'Occident. Et si le beau portrait de sa première femme, la Roumaine Cassandra, fille de Șerban Cantacuzino, hésite encore entre Orient et Occident, ceux de leurs enfants : Antioche Cantemir, futur ambassadeur de l'Empire russe à Londres et à Paris, la très belle Catherine Cantemir, mariée princesse Golitzin, Smaragda Cantemir, ainsi que celui de sa seconde femme, Anastasie, née princesse Trubețkoi, appartiennent entièrement à l'art et à la mode de l'Occident.\*

---

\* Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont mise dans l'impossibilité d'illustrer plus amplement cet article. En y ajoutant quelques considérations sur les portraits russes et vénitiens, nous espérons compléter cette fâcheuse lacune dans l'un des prochains numéros de la revue.

## DÉMÈTRE CANTEMIR VU PAR SES CONTEMPORAINS (LE MONDE SAVANT ET LES MILIEUX DIPLOMATIQUES EUROPÉENS)

PAUL CERNOVODEANU

Par son œuvre tellement variée et riche en contenu, par sa passion pour les belles-lettres, Démètre Cantemir — l'érudit prince de la Moldavie — s'individualise dans la culture roumaine comme un vrai pionnier. Ce fils de nobliaux moldaves de Fălciu, né il y a trois siècles, précédé de son père et de son frère au trône princier d'Etienne le Grand, s'est illustré par une remarquable soif de culture et d'instruction, par les vastes connaissances accumulées durant toute sa vie dans les domaines les plus divers (histoire, philosophie, logique, géographie, philologie, orientalisme, musique), par les œuvres qui lui ont valu la reconnaissance de ses mérites de savant dans les milieux scientifiques européens de l'époque. Mais avant tout, Cantemir, s'est fait remarquer par le patriotisme et le don de soi dans la lutte menée sur le plan politique et idéologique pour la reconnaissance des droits historiques inaliénables du peuple roumain. L'œuvre de Cantemir — qui a dépassé jusqu'alors tout ce que les érudits roumains avaient réussi à donner de meilleur par la plume de leurs chroniqueurs et lettrés — porte l'empreinte de l'amour de la patrie, du désir de servir et de défendre le peuple dont il était issu. Mais la personnalité du prince érudit, tellement intéressante et complexe, ne saurait être pleinement comprise que si nous rapportons son activité créatrice et son œuvre au spécifique de l'époque à laquelle il a vécu, si nous la faisons revivre par les yeux de ses contemporains qui l'ont approché et connu.

Peut-être, il nous aurait fallu considérer Cantemir surtout à la lumière des sources internes, le présenter tel que nos chroniqueurs l'ont dépeint. Mais, malheureusement — comme il a déjà été souligné — nos chroniques n'ont pas réussi à saisir dans toute sa complexité la personna-

lité de Démètre Cantemir<sup>1</sup>. Les passions politiques dominantes, les conditions extérieures défavorables, la haine qui a opposé — malheureusement pour notre peuple éprouvé — les Cantemir, les Costin, les Cantacuzènes et les Brancovan, — ce que la Porte Ottomane a mis à profit en dernière instance pour renforcer son régime de domination sur les pays roumains par l'instauration du régime phanariote — ont déterminé la partialité de ceux qui se sont montrés soit hostiles et détracteurs, soit partisans de Démètre Cantemir, mais sans qu'ils comprennent suffisamment les idéaux de celui-ci. C'est pourquoi, son image apparaît dans ces écrits à peine ébauchée, étant limitée seulement aux actions de l'homme d'Etat — vantées ou critiquées — alors que l'érudit, le philosophe ne sont que sommairement et unilatéralement présentés. Ainsi, Nicolae Costin le qualifie uniquement d'« homme perspicace », « connaissant le turc » et jouant bien de « la guitare »<sup>2</sup>, tandis que la chronique anonyme de la Moldavie (1661 — 1733) le considère comme « érudit » rien que pour avoir « longtemps séjourné à Constantinople où il avait appris le turc », ayant révélé aux Ottomans « l'art de la musique, soit le chant »<sup>3</sup>. Ion Neculce lui-même, le plus proche collaborateur et compagnon d'exil du prince en Russie, et qui lui dédie le plus large espace dans sa chronique, par rapport aux autres chroniqueurs du temps, n'insiste guère sur cet aspect essentiel de la personnalité de Cantemir, se bornant à noter en passant qu'il était un « érudit », « savait bien jouer de la guitare, nul habitant de Constantinople ne pouvant l'égaliser », et « était assez modeste, ses actions... » pouvant « être louées »<sup>4</sup>. Pour ne plus rappeler les chroniques valaques, de l'Anonyme brancovan, ainsi que celles de Radu Greceanu, homme de confiance de Brancovan, ou de Radu Popescu, protégé de Nicolas Mavrocordate, qui y exposent seulement les opinions des ennemis du prince érudit, considérant sa personnalité avec haine et incompréhension<sup>5</sup>.

C'est pourquoi, même si les sources internes contemporaines de Cantemir présentent de manière contradictoire mais surtout pauvrement sa figure, se bornant à juger ses actions seulement à la lumière de son court règne de huit mois et de l'échec de la néfaste campagne de Prut,

<sup>1</sup> G. G. Ursu, *Dimitrie Cantemir în amintirile din cronici* (Démètre Cantemir dans les souvenirs de chroniques) dans le vol. *Memorialistica în opera cronicarilor* (Les Mémoires dans l'œuvre des chroniqueurs), Bucarest, 1972, p. 149.

<sup>2</sup> Le logothète Nicolae Costin, *Letopiseful Țării Moldovei* (La Chronique de la Moldavie) (ed. M. Kogălniceanu) dans *Cronicele României* (Les Chroniques de la Roumanie) (II<sup>e</sup> édition), tome II, Bucarest, 1872, p. 89.

<sup>3</sup> *Cronicele României*, tome III, Bucarest, 1872, p. 117.

<sup>4</sup> Ioan Neculce, *Letopiseful Țării Moldovei și o seamă de cuvinte* (La Chronique de la Moldavie et quelques légendes) (ed. Iorgu Iordan) (II<sup>e</sup> édition), Bucarest, 1959, p. 202 et 206.

<sup>5</sup> G. G. Ursu, *op. cit.*, p. 158—162.

nous nous voyons obligés de faire appel aussi à d'autres témoignages pour illustrer de manière plus concluante et plus prenante l'intérêt manifesté par le monde contemporain envers la vie et l'œuvre de l'érudite prince de Moldavie. Certes, la valeur des sources étrangères ne doit être non plus absolutisée. L'objectivité de telles sources doit être, aussi, rigoureusement pesée et l'on ne saurait accepter ni les appréciations positives exagérées, ni les diffamations ou les critiques énoncées, car — comme toute figure illustre de l'histoire — Cantemir a fait l'objet, lui aussi, d'une « légende noire » créée par des étrangers malveillants. Mais en passant outre ces insuffisances, il nous faut reconnaître d'une manière ou de l'autre que de tels témoignages provenant de sources qui n'étaient pas spécialement ou directement intéressées à l'apologie ou à la diffamation de Cantemir, comme c'est le cas des chroniques internes, et reflétant ainsi un plus grand détachement, peuvent être plus facilement acceptées et jusqu'à un certain point offrir une certaine garantie de sincérité.

La vie de Cantemir qui revêt l'aspect d'un tryptique — son long séjour à Constantinople, son bref mais tumultueux règne, et puis son existence en Russie, tellement fructueuse pour le mûrissement de son esprit scientifique — révèle pleinement l'homme, le prince et l'érudite.

Dans le milieu cosmopolite de Constantinople, Démètre Cantemir s'est initié aux langues orientales, aux arts, à la littérature et à la religion islamique, tout en parachevant son éducation acquise en Moldavie, sous les auspices du lettré crétois Jérémie Cacavela (1643—post 1700), qui lui a enseigné les premières notions de philosophie et de rhétorique<sup>6</sup>. Par ses contacts avec les érudits — professant ou formés à la fameuse Académie du Phanar — le jeune prince approfondit ses connaissances de philosophie ; parmi eux il mentionne « Iacomi, grammairien accompli », « Mélétiou, tout d'abord archevêque d'Arta et puis d'Athènes, homme de littérature universelle, mais surtout connaisseur averti des dogmes helmontiens ou des principes de Thalès », puis Anastasios Condoidi, né à Coreyre, ultérieurement professeur de ses fils en Russie ou le Macédonien Anastasios Michel Nausios, qui accompagna le prince dans son exil après 1711, « réputé en Allemagne, aussi bien qu'en Angleterre pour sa haute compétence et l'admirable connaissance de la langue grecque »<sup>7</sup> ; en effet, les sources révèlent que Nausios avait suivi les cours du Collège grec d'Oxford et du « collège oriental » près l'Université de Halle<sup>8</sup>. Cantemir entretenait en

<sup>6</sup> D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Ottoman*, (traduite par M. de Joncquières), tome II, Paris, 1743, p. 41.

<sup>7</sup> *Ibidem*, p. 40—41.

<sup>8</sup> E. Winter, *Halle als Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18 Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 85—86, 141. 193, 246.

même temps des rapports avec de hauts prélats érudits de l'Eglise orthodoxe, dont Calinique II, patriarche de Constantinople (1694—1702) mais surtout avec Dosithée II (1669—1707) et son neveu Chrysante Notaras (1707—1731), patriarches de Jérusalem ; une mention spéciale doit être faite également quant aux relations — inconnues jusqu'à présent — entre Démètre Cantemir et le grand rhéteur de l'Eglise de Constantinople, Ralakis (m. 1707), — fils de l'illustre lettré Jean Karyophilès, avec lequel il avait entretenu aussi une correspondance suivie<sup>9</sup>.

Parmi les témoignages de ces lettrés au sujet de Démètre Cantemir notons, par exemple, ceux de Jérémie Cacavela lequel, en encourageant les efforts de son disciple, lui préfaçait le premier ouvrage paru à Jassy en 1698, *Divanul sau gilceava înțeleptului cu lumea* (Le Divan ou la dispute du sage avec le monde), louant « le style clair, extrêmement agréable . . . <de son ouvrage>, suffisamment parsemé de récits et de maximes des philosophes payens, bref . . . plein d'enseignement . . . » ; et comme présageant le brillant avenir de son disciple, Cacavela le poussait à persévérer dans ses efforts : « Voyagez donc . . . par amour de l'instruction et soyez certain que d'ici peu la sagesse viendra couronner vos efforts en faisant inscrire votre nom dans le livre de ses grands héros »<sup>10</sup>. Les mêmes sentiments d'affection pour l'érudit fils de prince — ainsi que pour l'aîné de celui-ci, Antiochus, qui avait accédé alors pour la première fois au trône de la Moldavie — nourrissait le patriarche de Constantinople, Calinique II, qui, dans une lettre adressée le 28 octobre 1698 à Dosithée de Jérusalem, l'assurait des excellentes relations entretenues avec Antiochus et de celles « tout aussi bonnes <nouées> avec son frère, le prince Dumitrașcu ; et nous les aimons et prions pour leur santé et pour leur trône, car eux aussi . . . nous ont témoigné de la bienveillance, de l'affection, de la dévotion et de la considération »<sup>11</sup>.

Mais, comme on le sait, Démètre Cantemir — selon ses propres aveux de « *Vita Constantini Cantemyrii* » — « postquam Constantinopolim pervenit, licet adhuc tenella aetate, tamen tam publicis quam privatis rebus sciendi et discendi avidus, latinis literis et turcicis initium dat, cum oratoribus extraneis, et praecipue cum Regis Galliarum Domino de Satonow (!) et Belgiarum Domino Collier assiduos habet conversationes, et per

<sup>9</sup> P. Cernovodeanu, A. Lazca, M. Caratașu, *Din corespondența inedită a lui Dimitrie Cantemir* (De la correspondance inédite de Démètre Cantemir) dans « Studii », 26 (1973), n° 5, p. 1024—1025, 1029—1030 et 1032—1033.

<sup>10</sup> *Divanul sau gilceava înțeleptului cu lumea* (Le divan ou la dispute du sage avec le monde), (Jassy, 1698), (ed. V. Căndea), Bucarest 1969, p. 26, 28.

<sup>11</sup> Hurmuzaki, *Documente . . .*, (Documents . . .), vol. XIV<sup>1</sup>, Bucarest, 1915, p. 754—755, doc. 736.

parentem suum in Europeas partes, cum oratoribus litterarum, correspondentiarumque constituit commercium »<sup>12</sup>.

En effet, comme le précise d'ailleurs Cantemir dans « *Descriptio Moldaviae* », un prince révoqué de ses fonctions ou un otage à Constantinople « cum legatis europaeorum principum, gallo, anglo, belgo et veneto, libere conversatur, quod fieri non posse arbitrentur Turcae, ut quispiam Constantinopoli aliquid reipublicae othmannicae commodis contrarium moliat... »<sup>13</sup>.

Les deux frères Démètre et Antiochus Cantemir ont entretenu de très étroites relations avec les représentants du roi Soleil près la Porte Ottomane, à l'époque extrêmement influents et puissants du fait de la virtuelle alliance existant entre la France et l'Empire Ottoman contre la monarchie des Habsbourg durant les guerres contre la Ligue d'Augsbourg (1689—1697), la Sainte Ligue (1683—1699) et la guerre de succession à la couronne de l'Espagne (1701—1714). Pierre Artoine de Castagnères, marquis de Châteauneuf (1644—1728), ambassadeur à Constantinople de 1689 à 1699, nourrissait une vive affection envers les deux frères Cantemir, que Démètre évoquera ultérieurement dans sa correspondance avec le tsar, ainsi que dans ses conversations avec Jacques de Campredon, résident français à Saint Pétersbourg<sup>14</sup>. De là il s'adressa même au vieux diplomate revenu à Paris le 2 décembre 1722, lui sollicitant la protection pour son fils Șerban qu'il espérait envoyer en France pour parfaire son instruction<sup>15</sup>. Dans ses rapports adressés à la cour de Versailles surtout pendant la dernière décennie du XVII<sup>e</sup> siècle, Châteauneuf relevait les facilités que lui faisait Antiochus, à l'époque prince de Moldavie, quant au passage par ce pays de son courrier diplomatique destiné à l'abbé de Polignac, représentant de la France à Varsovie<sup>16</sup>, alors que le voyageur

<sup>12</sup> D. Cantemir, *Vita Constantin Cantemirii* dans *Operele Principelui Demetriu Cantemiru* (Œuvres du prince D. Cantemir), tome VII, Bucarest, 1883, p. 56.

<sup>13</sup> D. Cantemir, *Descriptio Moldaviae* (Editions de l'Académie Roumaine), Bucarest, 1973, p. 192 et 194.

<sup>14</sup> Voir aussi la lettre de Cantemir au tsar (1718) par laquelle il demande une lettre de recommandation « auprès de l'ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté royale française en Hollande, auprès de M. de Șatonov (Châteauneuf), ami de vieille date de nous et de notre père », cf. Șt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia* (Démètre Cantemir en Russie), Bucarest, 1925, p. 136, doc. LXIV. Pour les relations avec Campredon, voir *Сборник Императорскаго русскаго историческаго общества*, tome XL, Saint Pétersbourg, 1884, p. 337, n° 97 (doc. du 21 novembre 1721).

<sup>15</sup> Șt. Ciobanu, *op. cit.*, p. 118—119, doc. L.

<sup>16</sup> Hurmuzaki, *Documente...*, suppl. I, vol. I, Bucarest, 1886, p. 340—341, n° 499 (doc. du 13 mai 1697); vol. XVI, Bucarest, 1912, p. 331, n° 710 (doc. de Péra 26 décembre 1695 adressé à Louis XIV; en commentant la nomination d'Antiochus en tant que prince de Moldavie, Châteauneuf précisait : « il est de mes amis depuis plusieurs années et il me facilitera les moyens de faire passer mes lettres en Pologne »).



Jean du Mont rappelait en 1699 que le Ministre du Roi à Constantinople avait donné « un festin magnifique à plusieurs seigneurs turcs, où le prince de Moldavie — c'est à dire Démètre Cantemir — se trouva »<sup>17</sup>.

Cantemir entretenait des rapports tout aussi étroits avec le successeur de Châteauneuf, Charles d'Argental, marquis de Ferriol, ambassadeur de 1700 à 1711, dont les traits de caractère ont été relevés ultérieurement par le prince érudit dans *l'Histoire de l'Empire Othoman* : « il était doué de plusieurs vertus : courageux, libéral, de très bon commerce, & de facile accès : ferme quand il s'agissait de soutenir l'honneur du Roy son maître : mais surtout ami sincère & constant dans l'adversité comme dans la prospérité. Je dois me donner moi-même pour preuve de cette dernière qualité »<sup>18</sup>. Le prince décrivait plus loin la magnanimité du diplomate français qui n'a pas hésité de l'héberger dans le local de l'ambassade, le protégeant contre ses ennemis lorsque sur l'instigation de Brancovan et du vizir Damad Hassan pacha on complota son arrestation, sa déportation dans l'île de Chio ou peut-être même son exécution<sup>19</sup>. D'ailleurs cette histoire — amplement exposée aussi dans *Istoria ieroglifică* (L'Histoire secrète)<sup>20</sup> — mettait en évidence le danger permanent que constituait pour le prince ses puissants adversaires<sup>21</sup>. Une lettre inédite du prince Antiochus Cantemir adressée de Jassy le 7 novembre 1696 à Scarlataki Roussetos, grand dignitaire de l'Eglise de Constantinople et ancien agent diplomatique du prince Constantin Cantemir près la Porte Ottomane, ne fait que confirmer les attestations ci-dessus quant aux conditions tellement précaires de l'existence de Démètre à Constantinople. Le prince Antiochus informait Roussetos qu'il avait appris « d'un homme de toute confiance » venu de Valachie que les ennemis de Démètre « sont fermement décidés de l'empoisonner et qu'ils avaient envoyé un homme à Constantinople

<sup>17</sup> Jean du Mont, *Voyages en France, en Italie, en Allemagne, à Malthe et en Turquie*, vol. II, La Haye, 1699, p. 123 ; cf. et N. Iorga, *Carol al XII-lea, Petru cel Mare și țările noastre* (Charles XII, Pierre le Grand et nos pays) dans « *Analele Acad. Rom.* », M.S.I., II<sup>e</sup> série, tome XXXIII (1911), p. 15, n. 1, et I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir* (Démètre Cantemir), Jassy, 1924, p. 356, n. 1.

<sup>18</sup> D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman* ..., tome IV, Paris, 1743, p. 374.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 374—376.

<sup>20</sup> D. Cantemir, *Istoria ieroglifică* (L'histoire secrète) (ed. P. P. Panaitescu — I. Verdeș) vol. II, Bucarest, 1965, p. 147—49. Ferriol a manifesté sa bienveillance aussi envers l'ancien prince de Moldavie, Constantin Duca, hébergé à son tour à l'ambassade de France pendant deux mois (cf. Hurmuzaki, *Documente* ..., supp. I, vol. I, p. 364, doc. 544 de Péra, 27 février 1706).

<sup>21</sup> Voir pour l'hostilité manifestée envers les Cantemir les lettres des Cantacuzène des 4 décembre 1702, 18 juillet, 2 août, 4 septembre 1703, 13 janvier 1704 etc. chez A. A. Stourdza, *Constantin Brancovan, prince de Valachie 1688—1714*, vol. III, Paris, 1915, p. 42, doc. 26 ; p. 74, doc. 71 ; p. 98, doc. 83 ; p. 103, doc. 86 ; p. 105, doc. 87 etc.

précisément dans ce but. Mais Dieu ne voulant pas <qu'une telle chose arrive> ... <cet homme> est revenu <en Valachie> sans qu'il ait accompli quoi que ce soit et <de ce fait> il s'est vu sévèrement réprimandé <par ceux qui l'avaient envoyé>. » Et Antiochus ajoutait que dans ce complot les adversaires des frères Cantemir « se sont efforcés de mener cette tâche à bonne fin <l'empoisonnement de Démètrie — n.n. > avec l'appui de Küngi Mehmet Celebi, estimant que celui-ci ne s'opposera pas, mais cela étant découvert, la protection <de Démètrie> est <maintenant> plus aisée »<sup>22</sup>.

Le prince vivant en otage à la Porte Ottomane, accomplissant par intermitence les fonctions d'agent diplomatique de son frère Antiochus durant les deux périodes de gouvernement de celui-ci en Moldavie, entretint des relations encore avec d'autres représentants des puissances européennes à Constantinople. Dans *l'Histoire de l'Empire Othoman* il mentionne par exemple Jakob Collyer, ambassadeur des Pays Bas (1688—1725) né « à Smyrne où son père était Consul. Cela lui procura la facilité d'entendre parfaitement le Grec & le Turc — précise Cantemir — & de se former de jeunesse aux fonctions d'Ambassadeur ; en quoi il a si bien réussi au goût des Turcs, qu'ils le regardent comme le plus civil & le plus accompli de tous ceux qui ont résidé à leur Cour »<sup>23</sup>. Il était extrêmement hospitalier et organisait à sa résidence des réceptions auxquelles étaient conviés aussi des dignitaires ottomans. Parmi les autres relations de Cantemir, notons aussi lord William Paget, ambassadeur d'Angleterre près la Porte Ottomane de 1693 à 1702 « qui s'est acquis une très grande réputation parmi les Turcs — selon les appréciations du prince érudit — non seulement à cause de sa rare capacité, & de la connaissance qu'il avait des langues Grecque & Turque & de la belle Littérature, mais encore pour sa merveilleuse prudence ; il possédait surtout l'art d'amener les Turcs à son but & d'en obtenir tout ce qu'il voulait »<sup>24</sup>.

Le prince érudit se lia d'amitié également avec l'ambassadeur de Pierre le Grand dans l'Empire Ottoman, le comte Pierre Andréiévitche Tolstoï (de 1701 à 1710), qu'il évoqua plus tard dans sa lettre adressée au tsar en septembre 1721, où il lui rappelait sa fidélité à la cause du christianisme, qu'il avait manifestée de bonne heure<sup>25</sup>.

Malheureusement, les nombreux rapports de Collyer, de lord Paget et du comte Tolstoï n'ont pas encore été publiés, de sorte qu'on ne saurait

<sup>22</sup> P. Cernovodeanu, A. Lazea, M. Caratașu, *Din corespondența inedită a lui Dimitrie Cantemir*, p. 1025.

<sup>23</sup> D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman* ..., tome IV, p. 184.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

<sup>25</sup> Șt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, p. 116—117, doc. XLVIII.

faire appel à leurs témoignages quant à la personne de Cantemir. En échange, un autre ambassadeur dans l'Empire Ottoman, que le prince rencontra en 1700 en Moldavie, pendant un bref séjour dans le pays, le Polonais Raphaël Leszczyński, décrit Démètre Cantemir dans le journal de son ambassade comme « un homme érudit en matière de latin, ayant une éducation de choix, comme s'il avait parachevé son éducation en Pologne », entretenant des discussions doctes avec ses interlocuteurs sur le thème des devoirs de l'amitié <sup>26</sup>.

Finalement, une autre figure politique de notoriété européenne avec laquelle Cantemir entretenait des relations à Constantinople, fut le dirigeant des insurgés hongrois, Imre Thököly, qui combattit à côté des Turcs contre les Habsbourg. Le prince dépeint Thököly, accusé d'avoir instigué les Ottomans au malheureux siège de Vienne, comme une victime des menées de l'« Exaporite », le grand drogman Alexandre Mavrocordato, un autre ennemi des Cantemir, présentant à l'appui de ses dires aussi les révélations du grand vizir Aïnîdgi Suleïman pacha et du « khasnadar » Ibrahim pacha <sup>27</sup>. Il fût aussi touché par l'amertume qu'éprouva Thököly face à l'inconstance et à la méfiance manifestées par les Turcs à son égard ; dans leurs conversations Thököly lui disait : « Que pouvons-nous, faire, mon frère ? Il a plu à Dieu de nous assujétir à un Maître dont les actions ne répondent que trop au Croissant qu'il porte dans son bouclier » qui personnifiait en effet, d'après les dires du rebelle hongrois, l'inconstance des Musulmans <sup>28</sup>. Thököly obtint par la sollicitude de Cantemir l'appui de son frère, Antiochus, quant à l'envoi de Zsigmond Szölöszi en qualité d'émissaire en Pologne, ainsi que de sa correspondance, comme l'attestent par ailleurs les lettres inédites adressées par le dirigeant des dissidents hongrois à Antiochus Cantemir et à son beau-frère, le « hetman » Lupu Bogdan en 1698—1699 <sup>29</sup>.

Le court règne de Démètre Cantemir en Moldavie et surtout la campagne de Prut ont suscité, certes, l'intérêt des milieux politiques, diplomatiques et militaires étrangers, les témoignages fournis à cet égard étant assez abondants. Les conditions de son avènement au trône — en dépit de la gravité du moment et du déclenchement de la guerre russo-turque — sont demeurées cependant pour certains contemporains du XVIII<sup>e</sup> siècle enveloppées d'un nimbe romantique. Ce ne sont pas seulement les

<sup>26</sup> P. P. Panaitescu, *Călători poloni în țările române* (Voyageurs polonais dans les pays roumains), Bucarest, 1930, p. 103 et 115.

<sup>27</sup> *Histoire de l'Empire Ottoman...*, tome III, Paris, 1743, p. 459—462.

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 448.

<sup>29</sup> Magyar Országos levéltár Budapest, *Thököly lvt.*, G. II 5, f. 90, 90 v<sup>o</sup>, 123—123 v<sup>o</sup>, 123 v<sup>o</sup>—124.

chroniques internes qui ont tenu à souligner que l'avènement de Cantemir au trône a été dû surtout à sa virtuosité musicale, mais aussi un diplomate de la taille de lord James Porter, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople de 1746—1762, n'a pas hésité à affirmer que Démètre est devenu prince grâce à l'art accompli dont il jouait de la guitare, ce qui lui a valu la protection d'Ibrahim effendi, favori du grand vizir Mehmed Baltadji <sup>30</sup>. Les circonstances de son avènement au trône ont été toutes autres et l'intervention du Khan tatar Devlet Ghirai en a été décisive, mais tout ceci est bien connu dans notre historiographie. Le court laps de temps où il détint le trône de Moldavie, entre le début de l'an 1711 et le déclenchement des hostilités après la pénétration des armées russes et turques sur le territoire de la Moldavie, ne lui a pas permis, certes, de mettre en application le système de gouvernement qu'il avait conçu. Il eut néanmoins la possibilité d'adopter quelques mesures sur le plan administratif et de procéder à l'allègement de certaines charges fiscales, ce que ne manqua pas de relever le lettré grec Anastasios Condoidi, mentionné ci-dessus et qui fut accueilli avec hospitalité à la cour princière de Jassy <sup>31</sup>. Dans le même temps, le fameux dirigeant du mouvement des Kurucs contre la dynastie des Habsbourg, le prince François II Rákóczi, bien que s'étant réfugié en Pologne après l'échec de l'insurrection, relate dans ses mémoires qu'il avait désiré initier à l'époque une médiation de paix entre le tsar et la Porte Ottomane, essayant d'envoyer dans ce but son émissaire János Pápai à Constantinople. A son arrivée en Moldavie, l'envoyé hongrois qui avait connu Cantemir en Turquie, fut cordialement accueilli par celui-ci, mais vu qu'il ne possédait pas de mandat et de passeport délivrés par le tsar, on ne lui permit pas de continuer son voyage, le prince étant déjà passé du côté des Russes et le tsar ne lui ayant pas fait connaître s'il agréait ou non l'initiative de paix de Rákóczi <sup>32</sup>.

L'évolution des événements qui conduisit à la malheureuse campagne de Prut n'étant que trop connue, il n'y a plus lieu d'y insister. Les opinions des diplomates, des officiers qui ont pris part à la guerre et celles des observateurs étrangers ont été divisées, car la victoire des Turcs a été inattendue et les causes de l'échec essuyé par le vainqueur de Charles XII et son allié ne leur ont pas été trop claires à l'époque. Il est inutile



<sup>30</sup> Lord Porter, *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les moeurs des Turcs*, Neuchâtel, 1770, p. 116, note ; cf. aussi N. Iorga, *Carol XII, Petru cel Mare și țările noastre*, p. 15, n.1 et I. Minea, *op. cit.*, p. 356, n.1.

<sup>31</sup> Hurmuzaki, *Documente . . .*, vol. XIV<sub>3</sub>, Bucarest, 1936, p. 83—85, doc. LI (doc. du 17 janvier 1711).

<sup>32</sup> *Mémoires du Prince François Rákóczy, sur la guerre de Hongrie* dans le vol. *Histoire des révolutions de Hongrie*, II, La Haye, 1739, p. 153.

de rappeler que nombre d'entre eux ont essayé dans leurs relations — tendancieuses et lacuneuses — d'attribuer l'insuccès de l'armée de Pierre le Grand, aux fins de sauver le prestige du tsar, soit à la dite défection enregistrée quant à l'appui que devait lui prêter Brancovan, soit au manque de prévoyance de Cantemir, bien que les témoignages les plus autorisés provenant du camp russe aient infirmé de telles interprétations.

L'espace limité de la présente étude ne nous permet pas d'approfondir ce problème, à plus forte raison que cet aspect dépasse la sphère du sujet que nous nous sommes proposé d'aborder. Nous nous bornons donc à rappeler que parmi les témoignages authentiques se référant strictement à la personne de Cantemir dans ces circonstances figurent des journaux de campagne des officiers étrangers dans l'armée russe, notamment celui du brigadier français Jean Nicolas Moreau de Brassay qui après avoir fait le portrait du prince le présente comme un homme « affable, honnête, civil, d'une conversation douce, polie, aisée, parlant très bon Latin »<sup>33</sup> ou celui de l'observateur autrichien colonel baron Franz von Tiepolt, lequel précise qu'en l'accueillant, le prince l'a salué en latin « welches Er mit volkomentlichen mit guten Accent redet; Er ist ein mittlmessiger Statuer, unersetzt, weisz roth, Bärtisch nach Ruszischer Arth, Pohnisch gekleidet, wie alle Polakin gehn... »<sup>34</sup>.

D'autres témoignages un peu moins significatifs nous sont offerts par l'officier d'origine écossaise Peter Henry Bruce, par un militaire anonyme français et du camp adverse, par le Français huguenot Aubry de la Mottraye, qui s'était établi en Angleterre et qui faisait partie à Bender de l'entourage de Charles XII<sup>35</sup>. Les événements de 1711 ont été consignés, mais de manière incomplète et erronée, aussi dans la presse de l'époque, notamment dans les périodiques hollandais, français et allemands « *Mercure Politique et Historique* », « *Mercure Galant* », « *Gazette de France* », « *Gazette d'Amsterdam* », « *Die Europäische Fama* » etc.<sup>36</sup> — ainsi que dans la brochure de propagande *Warhafftiger Journal und Relation ... was zwischen der Armee von Se. Czaris Majestät und der*

<sup>33</sup> Jean Nicolas Moreau de Brassay, *Mémoires politiques, satiriques et amusantes*, vol. I, Veritopolis (Amsterdam), 1716, p. 47.

<sup>34</sup> Hurmuzaki, *Documente ...*, vol. VI, Bucarest, 1878, p. 100, n° LV.

<sup>35</sup> A. de la Mottraye, *Voyages ... en Europe, Asie & Afrique*, vol. II, La Haye, 1727, p. 14—21; Peter Henry Bruce, *Memoire ... of a Military Officer in the Services of Prussia, Russia and Great Britain*, Dublin, 1783, p. 47—48; C. C. Giurescu, *Une relation inédite sur la campagne de Pierre le Grand en Moldavie (1711)* dans « *Mélanges d'Histoire Générale* », I (1927), p. 130 etc.

<sup>36</sup> I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir*, p. 378, n. 3; L. Baidaff, *Petru cel Mare la Prut (1711). Documente contemporane* [Pierre le Grand au Prut (1711). Documents contemporains] dans « *Revista istorică* » XIII (1927), n° 4—6, p. 97—116.

*Türkischen Seit . . . passiert*, imprimée à Hambourg pendant la même année. Les relations des ambassadeurs étrangers près la Porte Ottomane, Sir Robert Sutton, le marquis Pierre Des Alleurs et le baile Aloisio Mocenigo, d'une part, Charles Witworth ou Baluze à Saint Pétersbourg de l'autre, contiennent elles aussi une série de considérations concernant la campagne de Prut mais en général elles pèchent par le manque de détachement et d'impartialité à l'égard des événements, attribuant l'échec de Pierre le Grand dans la bataille de Stănilești surtout à Cantemir et à Brancovan. La fin tragique de la campagne de 1711 a, comme on sait, causé la perte du trône à Démètre Cantemir qui dut s'exiler en Russie avec toute sa famille et avec une partie de ses boyards dévoués. « Après son départ avec Pierre en Russie » — relatait plus tard le réputé lettré grec Athanase Comnène Ypsilanti dans *Ecrits ecclésiastiques et politiques*, « ses maisons (d'Istanbul — n.n.) ont été confisquées et ses manuscrits et ouvrages sont entrés en possession du grand drogman Jean Mavrocordato »<sup>37</sup>, futur prince de Valachie, frère de Nicolas Voïévode.

Devant Démètre Cantemir s'ouvrait maintenant la dernière étape de sa vie, assombrie parfois de l'amertume que lui causa certains décès en famille, les mésententes intervenues entre ses compagnons d'exil et surtout la nostalgie du pays, mais éclairée aussi de la satisfaction des résultats obtenus sur le plan scientifique et de sa promotion dans les plus hauts milieux de la société russe, où il jouit de la faveur constante de Pierre le Grand qui le nomma prince de l'Empire et lui attribua plusieurs domaines par son diplôme du 1<sup>er</sup> août 1711<sup>38</sup>. Cantemir — qui s'était retiré avec sa famille sur les domaines reçus par la grâce du tsar dans la région de Harkov et qui continuait d'aspirer à la libération de son pays de la domination ottomane — se vit offrir l'occasion de remplacer le sabre par la plume pour militer dans le domaine scientifique et faire connaître aux lettrés de l'Europe la terre ancestrale, l'origine latine du peuple roumain et le triste sort de ce peuple opprimé et assujéti depuis des siècles par des voisins envahisseurs. Il réunit autour de lui un petit groupe d'érudits remplissant les fonctions de secrétaires ou d'éducateurs de ses fils et qui le secondèrent avec zèle dans sa laborieuse activité intellectuelle. L'un d'entre eux, Anastasios Condoidi — mentionné ci-dessus — en dehors des services rendus à Cantemir enseigna à ses fils Șerban, Antiochus et Constantin, le grec, le latin et l'italien et, plus tard, pour des mérites exceptionnels — sur le désir exprès du tsar — il fut nommé assesseur du Synode russe, professeur à l'Académie de théologie de Moscou et finalement archevêque

<sup>37</sup> Hurmuzaki, *Documente . . .*, vol. XIII, Bucarest, 914, p. 166.

<sup>38</sup> Șt. Ciobanu, *Dimtrie Cantemir în Rusia*, p. 145—146, doc. LXX.



de Vologda<sup>39</sup>. Un autre érudit, notamment le Macédonien Anastasios Michel Nausios, aida Cantemir à établir des rapports scientifiques avec les milieux piétistes de Halle. En 1714, le prince prit connaissance par son intermédiaire des préoccupations dans le domaine de la philologie slave du linguiste Cotton Mather (1663—1728), théologien de la Nouvelle Angleterre et prêtre à Boston/Massachussets en Amérique coloniale; le lettré des lointaines Indes Occidentales se vit transmettre également certaines informations reçues par le professeur August Herman Francke de Halle de la part du secrétaire princier cité<sup>40</sup>.

En 1715, sur la recommandation du piétiste Peter Müller, Démètre Cantemir prit un autre éducateur pour ses fils, à savoir le juriste et pédagogue allemand de Halle, Johann Gotthilf Vockerodt (1693 — après 1737). Celui-ci accompagna le prince à ses domaines d'Ukraine et ailleurs, l'aida, par le recueil et la classification du matériel documentaire, à élaborer la première partie de l'*Histoire de l'Empire Othoman*<sup>41</sup>. La haute appréciation accordée par Cantemir à Vockerodt a été relevée ultérieurement par le piétiste mentionné, Müller, qui dans un article publié par la « Nouvelle bibliothèque germanique » à Halle en 1757, faisait en même temps l'éloge du prince érudit : « Parmi les Grands qui conçurent de l'estime pour Mr. Vockerodt et qui cherchèrent à se l'attacher, il n'y en avait point qui fût plus connoisseur en mérite que le célèbre Prince Cantimir (!), Hospodar de Valachie (!), qui a donné des Ouvrages propres à faire beaucoup d'honneur, même à un savant de profession »<sup>42</sup>.

Finalement le prince Cantemir choisit pour traducteur, secrétaire particulier et professeur de ses enfants le lettré Ivan Ilinski (m. 1737), diplômé de l'Académie de théologie de Moscou, bon connaisseur des langues classiques. Ilinski rédigea non seulement un précieux journal des der-

<sup>39</sup> *Ibidem*, p. 109—110, doc. XXXVII; P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, Viața și opera* (Démètre Cantemir. Sa vie et son œuvre), Bucarest, 1958, p. 129—130; Constantin Măciucă, *Dimitrie Cantemir*, Bucarest, 1972, p. 227.

<sup>40</sup> Voir la lettre du théologien piétiste Peter Müller adressée de Moscou le 1<sup>er</sup> décembre 1715 au professeur A. H. Francke de Halle chez E. Winter, *Halle aus Ausgangspunkt der Deutschen Russlandkunde im 18 Jahrhundert*, Berlin, 1953, p. 349—350, n<sup>o</sup> 1; cf. et idem, *Die Pflege der West- und Südslavischen Sprachen in Halle*, Berlin, 1954, p. 150.

<sup>41</sup> A. Brückner, *Nachtrag über J. G. Vockerodt* dans « Russische Revue », St. Petersburg, VI (1875), p. 248—249; P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand* dans « Revue des études slaves », Paris, VI (1926), fasc. 3—4, p. 254; Zs. Jakó, *Beiträge zu den Beziehungen des Rumänischen Kulturellen Lebens mit der Deutschen Frühaufklärung* dans « Revue roumaine d'histoire », VIII (1969), n<sup>o</sup> 3, p. 678—679.

<sup>42</sup> Helmut Grasshoff, *Antioh Dmitrievič Kantemir und Westeuropa. Ein russischer Schriftsteller des 18 Jahrhunderts und seine Beziehungen zur Westeuropäischen Literatur und Kunst*, Berlin, 1966, p. 9.

nières années de vie de Cantemir (1721—1723), contenant des détails uniques sur les relations entretenues par le prince avec les milieux diplomatiques et sur sa vie publique et privée, mais traduit aussi en russe deux ouvrages de Cantemir, notamment *Loca obscura in Catechisi . . . dilucidata* (il s'agit de sa polémique avec le théologien Théofan Prokopovič) et *Книга Система или состояніе мухаммеданскія религий* (Le système ou la création de la religion mahométane), ouvrage imprimé à Saint Pétersbourg en 1722<sup>43</sup>. Il nous faut préciser en même temps qu'Ivan Ilinski — secondé du fils de Démètre, Antiochus, futur poète et diplomate russe — a été le premier biographe de l'érudit prince de Moldavie, élaborant dès les années 1726—1727, sa « Vita et Elogium Principis Demetri Cantemyrii », envoyée également à l'Académie de Berlin<sup>44</sup>; cette biographie présente certaines différences par rapport à celle de 1730 attribuée<sup>45</sup> au lettré allemand Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1739), professeur d'histoire antique, de droit et de philosophie classique à l'Académie de Saint Pétersbourg et éditée après la mort de l'auteur à Moscou en 1783 dans une variante de beaucoup amplifiée par Nicolas Bantych-Kamenski aux annexes de l'ouvrage de l'érudit allemand, consacré à la vie du prince Constantin Cantemir, père de Démètre<sup>46</sup>.

Une belle et intime image de la vie d'étude et de recueillement de Démètre Cantemir pendant la première partie de son séjour en Russie, jusqu'en 1719, transmise par son jeune fils Antiochus nous a été relatée dans la biographie communiquée au vicaire de Great Waltham (Essex), l'abbé Nicholas Tindal et que celui-ci publia dans son ensemble, l'attachant à la version anglaise de *l'Histoire de l'Empire Othoman*, éditée à Londres en 1734. Le prince « se levait ordinairement à cinq heures du matin — confesse son fils — fumoit sa pipe & prenoit une tasse de caffé à la manière des Turcs; ensuite il entroit dans son cabinet & étudioit jusqu'à midi qui étoit son heure de dîner. À table, il ne mangeoit que d'un plat . . . Il ne buvoit jamais de vin pur » ayant « horreur pour l'yvrognerie. Sa coutume étoit de dormir un peu après dîner, après quoi il retournoit à

<sup>43</sup> C. Șerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski (1721—1730)* [Le journal d'Ivan Ilinski (1721—1730)], dans « Studii », VIII (1955), n<sup>os</sup> 5—6, p. 119—120; P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir* p. 130; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 227—228.

<sup>44</sup> Emil Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin* (Démètre Cantemir et l'Académie de Berlin), dans « Studii », 22 (1969), n<sup>o</sup> 5, p. 840—844, annexe 4; H. Grasshoff, *op. cit.*, p. 7—8, précise que la biographie du prince a été envoyée à l'Académie de Berlin par le baron Heinrich von Huysen.

<sup>45</sup> Selon P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 14—15. En échange E. Pop, *op. cit.*, p. 836, considère qu'elle appartient toujours à Antiochus Cantemir.

<sup>46</sup> *История о жизни и делах молдавскаго господаря князя Константина Кантемира*, Moscou, 1783, p. 274—317; en traduction roumaine, D. Cantemir, *Opere* (Œuvres), tome VIII, Bucarest. 1883, p. 3—5.

l'étude jusqu'à sept heures. Alors il rentroit dans son domestique, & voyoit sa famille, il soupoit à dix heures avec elle, & se couchoit à minuit »<sup>47</sup>.

Sur cette même période de la vie de Cantemir nous possédons encore quelques brefs témoignages de diplomates étrangers qui ont eu l'occasion de le connaître lors de ses rares apparitions dans les salons de la noblesse de Saint Pétersbourg. Ainsi, le 6 avril 1712, l'ambassadeur britannique à la cour de la Russie, Charles Whitworth, remarquait parmi les invités à la réception offerte par le Prince Alexandre Vekovitch Tcherkaski le prince Cantemir : « there is in his appearance no sign of his past greatness or misfortune, which the Czar has in some measure recompensed by a very considerable estate in the Ukraine »<sup>48</sup>. De même, le 14 mars 1714, Friedrich Christian Weber, résident du ducat de Brunswick à Saint Pétersbourg relatait que « Cantimir, Hospodar de Moldavie, était venu de Moscou, étant présent à une réception donnée en honneur du Prince Golytzine ». « C'est un homme savant & d'agréable conversation — ajoutez-t-il. Comme dans la dernière Guerre de Turquie, il prit le parti des Russiens & fut réduit ensuite à se sauver, le Czar l'a dédommagé, par des biens qu'il lui a donnés en Ukraine, qui lui rapportent plus de vingt mille roubles par an. Sa Femme<sup>49</sup> étoit morte & il en avoit deux Princes & une Princesse<sup>50</sup>. L'aîné fit au Czar un petit compliment en Grec & en reçut un présent »<sup>51</sup>. Nous sommes en présence d'une attestation de la cérémonie durant laquelle le fils du prince de Moldavie, Șerban, âgé à l'époque de sept ans, a prononcé devant le tsar un panégyrique, en grec, composé par son père. Pierre le Grand l'appréciant fort de par les idées qu'il contenait exprimant l'espoir des peuples des Balkans de se voir libérés de la tyrannie ottomane par les efforts de la Russie, l'allocution a été imprimée en 1714 à Saint Pétersbourg en russe et latin<sup>52</sup>. Moins connu est le fait que cet éloge composé en l'honneur du tsar a été aussitôt transmis à Johann Theodor Jablonsky (1654—1731), secrétaire permanent de

<sup>47</sup> *The life of Demetrius Cantemir Prince of Moldavia* annexe à la *The History of the Growth and Decay of the Othman Empire*, London, 1734, p. 459 ; en traduction française dans *Histoire de l'Empire Othoman*, IV, p. 485—486.

<sup>48</sup> *Сборник Императорскаго русскаго историческаго общества*, vol. LXI, Saint-Pétersbourg, 1888, p. 176, doc. 47 ; P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 128.

<sup>49</sup> Il s'agit de la première épouse de Cantemir, Cassandre, fille du prince Șerban Cantacuzène, décédée le 11 mai 1713.

<sup>50</sup> Sont mentionnées seulement Șerban, Antiochus et Marie, que Weber avait rencontrés à la réception.

<sup>51</sup> *Mémoire pour servir à l'Histoire de l'Empire Rus sien sous le règne de Pierre le Grand . . . depuis l'année 1700 jusqu'en 1720*, vol. I, La Haye, 1725, p. 8.

<sup>52</sup> Dan Simonescu, *Activitatea lui Dimitrie Cantemir în Rusia* (L'activité déployée par Dèmètre Cantemir en Russie), Zlatna, 1943, p. 7—8.

l'Académie des sciences de Berlin, par le baron Heinrich Friedrich von Huyssen (1666—1739), réputé diplomate et savant d'origine allemande vivant à la cour de Pierre et l'un des éducateurs du tsarévitch Alexis, avec la prière qu'il soit porté à la connaissance des lettrés d'Allemagne. Le 4 juin 1714, Jablonsky répondait affirmativement, confiant la présentation de l'allocution à Johann Burchard Mencke (1675 — 1732), rédacteur du périodique « Acta Eruditorum ». En effet, dans le n° XI de cette publication, paru à Leipzig en novembre 1714, à la rubrique « Nova literaria », p. 336, paraissait le compte rendu de la petite brochure éditée à Saint Pétersbourg avec la mention du titre complet en latin et la reproduction d'extraits du texte et des éloges à l'adresse de l'auteur <sup>53</sup>. D'ailleurs, Jablonsky avouait à Huyssen qu'il était « infiniment obligé pour la version des hommages du jeune prince Cantemir. Elle a été admirée par tous auxquels j'ai fait le plaisir de la montrer » <sup>54</sup>.

Cet acte de courtoisie était, certes, destiné à Démètre Cantemir, récemment élu membre de l'Académie de Berlin. Comme on le sait, sur la chaleureuse recommandation du baron Huyssen envoyée au secrétaire de la section littéraire — orientale de ce haut établissement culturel, Daniel Ernst Jablonsky (1661—1741), réputé prédicateur et évêque réformé, le frère de Johann Theodor, ci-dessus mentionné, l'ancien prince de Moldavie a été élu à l'unanimité le 11 juillet 1714, membre de la « Societas Scientiarum Brandenburgica » <sup>55</sup>. Dans le diplôme solennel qui lui a été conféré à cette occasion et qui était signé par le vice-président de l'Académie, le numismate Johann Carol Schott (1672—1717), on reconnaît que « serenissimus et celsissimus Demetrius Cantemirus S. Rossiaci Imperii Princeps, nec non terrarum Moldaviae haereditarius Dominus quanto rariore, tanto laudatore exemplo, suum cum indagatoribus scientiarum illustre nomen profiteri, suâque accessione societati nostrae splendorem et ornamentum eximium inferre dignatur. Gratulamur merito nobis novam felicitatem, tamque propensam laudatissimi Principis in nos studiaque nostra voluntatem venerabundi agnoscimus » <sup>56</sup>.

<sup>53</sup> Tiberiu Trușer, *Aspecte inedite privind relațiile lui Dimitrie Cantemir cu Academia din Berlin* (Aspects inédits des rapports entretenus par Cantemir avec l'Académie de Berlin), dans « Forum. Revista Învățămîntului superior », XIII (1971), n° 10, p. 76—77.

<sup>54</sup> Ed. Winter, *Die Brüder Daniel Ernst und Johann Theodor Jablonsky und Russland* dans « Acta Comeniana », Prague, XXIII (1965), p. 128, n° V, ap. Trușer, *ibidem*.

<sup>55</sup> Voir des détails chez M. Șesan, *Dimitrie Cantemir academician* (Démètre Cantemir académicien) dans « Mitropolia Moldovei și Sucevei », XXXVIII (1962), n° 5—6, p. 507—511 et E. Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin*, p. 828—831.

<sup>56</sup> Le texte latin du diplôme publié par Gottlieb (Théophile), S. Bayer, *История о жизни и делах... князя Константина Кантемира*, p. 315—316, note 5 et reproduit par Șt. Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, p. 141, doc. LXVII.

L'élection de Cantemir en tant que membre de l'Académie de Berlin a constitué un stimulant pour le prince érudit de continuer ses préoccupations en matière de d'orientalisme, mais surtout de continuer de servir avec fidélité sa patrie, en faisant connaître aux milieux scientifiques européens ses origines et son histoire. Pendant cet intervalle 1714—1719, il parachève ou élabore ses grandes œuvres *Incrementa atque decrementa aulae othmanicae*, *Descriptio Moldaviae*, *Hronicul vechimii romano-moldo-vlahilor*, cette dernière traduite en latin. Mais peu de temps après, dans la vie de Cantemir allaient intervenir des changements, l'obligeant à participer plus activement à la vie de la société russe contemporaine et lui limitant le temps consacré à l'étude et à la création intellectuelle. Par suite de son nouveau mariage, agréé également par Pierre le Grand, contracté le 14 janvier 1720, avec la jeune princesse Anastasia Ivanovna Troubetzkoï<sup>57</sup> et par suite de sa nouvelle nomination le 20 février 1721 aux fonctions de conseiller secret du tsar et de membre du Sénat<sup>58</sup>, l'ancien prince de Moldavie dut changer son mode d'existence et s'établir à Saint Pétersbourg. Il y emménagea dans un beau palais, au bout de la rue Millionaia, construit sur les bords de la Néva d'après les plans du réputé architecte d'origine italienne Bartolomeo Rastrelli<sup>59</sup> et situé à proximité du Palais d'hiver et du siège de l'Amirauté, comme le précise le voyageur De la Mottraye qui le mentionne dans son journal de voyage<sup>60</sup>. Les « notes quotidiennes » d'Ivan Ilinski ainsi que la biographie de Cantemir, transmise par son fils Antiochus à Tindal<sup>61</sup> relèvent incontestablement les changements survenus dans la vie du prince ; à ces témoignages viennent s'ajouter encore les notes rédigées de 1721 à 1725 par Friedrich Wilhelm von Bergholz, Kammerjunker du duc Karl Friedrich de Holstein Gottorp, gendre du tsar et père du futur empereur Pierre III, qui consigne les réceptions et les bals de la haute société de Saint Pétersbourg d'où ne manquaient pas, certes, Cantemir et son épouse<sup>62</sup>. Les journaux d'Ilinski et de Bergholz révèlent les relations entretenues par le couple princier avec

<sup>57</sup> P.P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 134—135 ; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 276—277.

<sup>58</sup> St. Ciobanu, *op. cit.*, p. 151, doc. LXXVI.

<sup>59</sup> D. A. Arkin, *Растрелли*, Moscou, 1954, p. 10.

<sup>60</sup> *Voyage ... d'A. De la Mottraye en diverses provinces et places de la Prusse ducale et royale, de la Russie, de la Pologne*, Londres—Dublin, 1732, p. 242.

<sup>61</sup> Celui-ci précisait : « Dans la suite ayant été fait membre du Conseil privé du Czar, il se vit obligé de changer sa manière de vivre ... Les affaires d'État d'un côté, les charmes d'une aimable & jeune personne ne sont pas, fort compatibles avec les attraits d'un cabinet ». Cf. *The life of Demetrius Cantemir ...*, p. 459 ; *Histoire de l'Empire Othoman*, IV, p. 486.

<sup>62</sup> Fr. W. von Bergholz, *Tagebuch welches er in Russland von 1721 bis 1725 als holsteinischer Kammerjunker geführt hat* dans « *Magazin für die neue Historie und Geographie* », Halle, XIX (1785), p. 71, 75—78 ; XX (1786), p. 336, 379 etc. cf. aussi P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 137—138.

la famille du tsar et avec une série de grands dignitaires russes dont Alexandre Danilovitch Menchikhov, gouverneur de Saint Pétersbourg et chef de l'administration des affaires impériales, Pierre Andréievitch Tolstoï, ancien diplomate et à ce moment-là, président de la chancellerie secrète, Gabriel Ivanovitch Golovkine, chancelier de l'Empire, Théodore Matveevitch Apraxine, amiral de la flotte, Grégoire Phéodorovitch Dolgorouki, diplomate, Ivan Vasilievitch Panine, général, Aleksei Vassilievitch Makharov, secrétaire de cabinet du tsar etc.<sup>63</sup> Dans le monde diplomatique, l'ancien prince de Moldavie établit des contacts plus étroits pendant les années 1721—1722 avec l'ambassadeur de France, Jacques de Campredon, surtout pour lui demander d'intervenir en faveur de son frère Antiochus lequel vivait en semi-captivité et dans la misère à Constantinople<sup>64</sup>, pour le faire embarquer à bord d'un bateau français et l'amener en Russie ; Cantemir fréquenta également le ministre de la Prusse, le baron Gustav von Mardefeld, où l'on organisait des auditions musicales et le résident des Habsbourg, le comte Stephan Wilhelm Kinsky, où l'on dansait d'après la mode de l'époque<sup>65</sup> ; le 3 avril 1722 — bien qu'ayant rompu les relations avec les autorités de l'Empire Ottoman — Cantemir reçut la visite de l'envoyé turc en Russie, Mustafa aga de Niš<sup>66</sup>. Le journal d'Ilinski mentionne régulièrement aussi les séances du Sénat auxquelles avait pris part Cantemir ainsi que d'autres préoccupations d'ordre public (la visite aux chantiers navals de Saint Pétersbourg ; au chantier de constructions de l'île de Kotle ou de Kronchlot — le futur Kronstadt — la présence aux exercices militaires du régiment Preobrajenskoé etc.)<sup>67</sup>.

En dépit de ses obligations officielles et sociales, Cantemir eut la satisfaction de voir imprimé en russe à Saint Pétersbourg en 1722 son *Книга Система или состоянье мухаммеданкия религий* traduit par Ilinski, important ouvrage complétant l'*Histoire de l'Empire Othoman*, particulièrement sous rapport confessionnel et ethnographique. En signe d'hommage à l'auteur on publiait au début de l'ouvrage la dédicace en vers latins de Gédéon Vichnevski, préfet de l'Académie théologique de Moscou, ainsi que « Ode in laudem operis serenissimi principis Demetri Kantemiri Systema, dicti de Religione et statu imperij turcici » du recteur de la même Académie, Théophylacte Lopatinski<sup>68</sup>. L'ouvrage a

<sup>63</sup> C. Șerban, *Jurnalul lui Ivan Ilinski*, p. 123—128.

<sup>64</sup> *Сборник Императорскаго русскаго историческаго общества*, Saint-Petersburg, tome XL, 1884, p. 337, doc. 97 ; p. 369—371, doc. 103 ; p. 383, doc. 104 ; p. 397, doc. 107 etc.

<sup>65</sup> C. Șerban, *op. cit.*, p. 125 et p. 128.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 127.

<sup>67</sup> *Ibidem*, p. 123.

<sup>68</sup> I. Minea, *Despre Dimitrie Cantemir*, p. 19.



été favorablement accueilli dans les milieux scientifiques, ce dont témoigne aussi l'élogieux compte rendu de celui-ci publié par Johann Peter Kohl, professeur d'histoire ecclésiastique et de littérature humaniste à l'Académie des sciences de Saint Pétersbourg, dans son *Introductio in historiam et rem literariam Slavorum imprimis sacra*, publiée à Altona (Hambourg) en 1729 et signalé ensuite dans *Acta Eruditorum* de Leipzig de Johann Burchard Mencke ; l'auteur du compte rendu considérait l'ouvrage de Cantemir « summa fide ac diligentia ... conscriptum ..., eruditorum quorundam hortatu ex Slavonico-Ruthena lingua translatum, variisque observatis auctum ... »<sup>69</sup>

D'ailleurs, cette œuvre — éditée avec un certain retard du fait des obstructions imposées par certains membres du clergé — répondait à des nécessités de documentation des milieux gouvernementaux russes sur la mentalité des populations islamiques au moment du déclenchements des hostilités contre la Perse dans la région du Caucase à l'été 1722<sup>70</sup>.

En tant que spécialiste en problèmes d'orientalisme, Démètre Cantemir a accompagné l'armée du tsar, disposant — selon les dires d'Ilinski — d'une imprimerie de campagne à caractères arabes pour l'édition de manifestes en arabe, persan et tatar<sup>71</sup>. Cantemir, Tolstoï et Apraxin constituaient un conseil à trois avec lequel le tsar se consultait constamment. Pendant l'expédition vers la Caspienne, — en descendant la Volga, — nous apprend Ilinski — Cantemir se consacra à certaines observations scientifiques. Ainsi, en arrivant à Utchüg Urslov le 20 juillet 1722 « où la Volga est séparée de la mer sur une distance de 15 verstes », il a procédé à l'établissement des coordonnées géographiques de l'endroit<sup>72</sup> et plus tard, en arrivant à Derbent, le 31 août, il a entrepris à côté d'une équipe

<sup>69</sup> *Introduction...*, p. VI et p. 20, note e ; « *Acta Eruditorum* », n° XI de Novembre 1729, p. 509 ; P. P. Panaitescu, *Le prince Démètre Cantemir et le mouvement intellectuel russe sous Pierre le Grand*, p. 252—253.

<sup>70</sup> Pour l'expédition de Pierre le Grand au Caucase voir aussi les relations d'un autre témoin oculaire, le médecin écossais John Bell of Antermony, qui a accompagné les armées russes en qualité de chirurgien militaire (*A succinct relation of my journey to Derbent in Persia, with the army of Russia commanded by His Imperial Majesty Peter the First, in the Year MDCCXXII* dans *Travels from St. Petersburg in Russia, to diverse parts of Asia*, vol. II, Glasgow, 1763, p.324—372).

<sup>71</sup> P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir*, p. 143 ; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 304. A la Bibliothèque du Musée Hunterian de Glasgow, Fasciculus Mss. Orientalium 211, figure un « Alphabetum Arabicum ex tipographia Demetrii Cantemiri Principis Moldaviae », employé pendant l'expédition d'Astrakhan le 9 janvier 1723 et un spécimen de « Demetrii Cantemiri Principis Moldaviae initium Catechismi Turcici et Russici » envoyé au Synode de Saint — Pétersbourg cf. Grigore Nandriș, *Rumanian exiles in 18<sup>th</sup> Century Russia* dans « *Revue des études roumaines* », Paris, I (1953), p. 69—70, appendix D.

<sup>72</sup> C. Șerban, *op. cit.*, p. 129.

d'ingénieurs, l'étude de la fameuse muraille caucasienne <sup>73</sup>, recueillant des inscriptions, examinant des monuments funéraires et s'intéressant à d'autres réalisations architectoniques de la population locale. Toutes ces données sont demeurées en manuscrit, étant consultées après la mort de l'auteur par le géographe français Joseph Nicolas Delisle (1688—1768), lequel a considéré Cantemir comme un prince lettré, d'après les mémoires géographiques, historiques et archéologiques qu'il a laissés à la suite du voyage entrepris en compagnie du tzar à Derbent <sup>74</sup>.

Antiochus Cantemir a mis ensuite à la disposition de l'érudit Gottlieb Siegfried Bayer les notes de son père sur la muraille caucasienne, qui les publia en 1726 accompagnées de ses propres commentaires dans le périodique de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg <sup>75</sup> sous le titre *De muro Caucaseo*. L'érudit allemand rendait en même temps hommage au prince Cantemir : « Ce prince avait une grande âme, de hautes vertus, il était habitué, aux dangers et manifestait un incroyable amour envers la science, de sorte qu'il n'a pas son pareil dans le passé de ces peuples. Ses commentaires historiques sur l'histoire des Turcs et des Moldaves, sur la Dacie antique et d'autres ouvrages en font foi » <sup>76</sup>. Un compte rendu du matériel publié par Bayer a été publié également dans « *Acta Eruditorum* » de Leipzig n° X d'octobre 1729, p. 440, qui a popularisé de la sorte pour la troisième fois les réalisations scientifiques du prince de Moldavie. On sait, malheureusement, que la fatigue et les privations de l'expédition au Caucase, ce à quoi s'ajoutèrent des crises de malaria minèrent la santé de Cantemir, atteint de diabète depuis longtemps déjà ; il se trouva contraint à quitter le théâtre des opérations de guerre, après le départ du tzar en décembre 1722, et à regagner son domaine de Dimitrievka où il arriva à peine le 19 mars 1723 <sup>77</sup>. Au bout de quelques mois de souffrance, Cantemir meurt dans l'après-midi du 21 août 1723, « à sept heures vingt minutes » — comme le précise Ilinski — avant d'avoir atteint la cinquantaine <sup>78</sup>. Sur son désir, sa dépouille fut transportée à Moscou et inhumée le 1<sup>er</sup> octobre à l'église Saint Constantin et Hélène qu'il avait

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 130.

<sup>74</sup> Ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, Ge DD 2547 bis (*Copie de quelques mémoires du prince Démétrius Cantemir, dernier hospodar de Moldavie, qui m'ont été communiquées à Pétersbourg . . . le 20 juillet 1726*), ap. P. P. Panaitescu, *D. Cantemir*, p. 224—225. Sous le titre *Collectanea Orientalia. Principis Demetri Cantemiri variae schedae et excerpta e autographo descripta*, ont été éditées aussi dans *Opere*, VII, Bucarest, 1883.

<sup>75</sup> *Commentarii Academiae Scientiarum Imperialis Petropolitanae*, Tomus I ad Annum 1726, Petropoli, Typis Academiae 1728, p. 425—463.

<sup>76</sup> P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 222.

<sup>77</sup> C. Șerban, *op. cit.*, p. 133.

<sup>78</sup> *Ibidem*.

fondée dans l'enceinte du monastère grec Saint Nicolas<sup>79</sup>. Depuis, la postérité allait se prononcer sur Demètre Cantemir. Sa véritable gloire et la reconnaissance de ses mérites scientifiques exceptionnels par les milieux scientifiques de l'Europe ont été posthumes. Ses grandes œuvres *l'Histoire de l'Empire Othoman*, et *Descriptio Moldaviae* furent publiées pendant les décennies suivantes du XVIII<sup>e</sup> siècle, consacrant son immortalité. Ce ne furent pas seulement les périodiques scientifiques de l'époque, notamment « Le Pour et Contre » (1740), « Mémoires pour l'histoire des sciences et des beaux arts » (1743), « Journal historique de Verdun » (1744), « Journal Encyclopédique » (1756) etc. qui enregistrèrent avec satisfaction l'immense trésor de connaissances accumulé dans *l'Histoire de l'Empire Ottoman*, mais aussi Voltaire, l'abbé Prévost, et ultérieurement Gibbon, Byron, Shelley et Victor Hugo — pour ne rappeler que les plus illustres — qui en relèveront les hautes vertus.

En 1723, à la mort de Démètre Cantemir on ne sait pas si on lui consacra une nécrologie. Mais peu de temps après, un érudit grec de Russie, le médecin Michel Skendos Vanderbeck, membre de l'Académie des Sciences de Saint Pétersbourg et plus tard de l'Académie des Sciences de Berlin lui rendit un bel hommage. S'adressant au réputé médecin de Sibiu, Samuel Köleseri, celui-ci lui écrivait entre autres : « Aliunde Famigeratissimi Principis Demetri Cantermirii (!) in eodem argumento eruditi labores Te non latent, sub titulo, *Incrementa & Decrementa Ottomanici Imperii* : Principis inquam sapientissimi acerbo fato nobis nuber erepti, quem tamen sapientia fatis. *Eximit & Cineri vult superesse suo*. Eo enim clarius enitescit egregia Cantermiriae (!) virtutis indoles, quae per tot Turcarum angustias in regione penitus barbara ad tanti nominis & sapientiae opinionem eluctari potuit ; adeo ut manibus tanti Principis post busta colendi nunquam satis parentari posse opinemur »<sup>80</sup>.

Caractéristique, donc, pour la personnalité de l'éclairé voïévode demeurent, incontestablement, le parachèvement des écrits par l'action, l'interpénétration de ses préoccupations scientifiques avec l'activité militante politique. Son œuvre, comme par ailleurs toute sa vie ont servi les plus hauts idéaux visant à la libération et au progrès de sa patrie. C'est à juste titre que Démètre Cantemir, d'après la formule inspirée de Skendos « amaverunt bonae Musae, suspexerunt sapientes viri, honestarunt Magni Reges »<sup>81</sup>.

<sup>79</sup> *Ibidem*, P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 146—147 ; C. Măciucă, *op. cit.*, p. 312.

<sup>80</sup> M. Schendo Vanderbeck, *Praesens Russiae Literariae Status*, dans *Acta physico-medica Academiae Caesareae Leopoldino-Carolinae. Naturae Curiosorum Ephemerides*, dans *Appendix*, vol. I, Norimbergae, 1727, p. 146 ; E. Pop, *op. cit.*, p. 845.

<sup>81</sup> Vanderbeck, *op. cit.*, p. 137 ; Pop, *ibidem* p. 837.

## LE MUSICIEN DÉMÈTRE CANTEMIR DANS LA LITTÉRATURE EUROPÉENNE DU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

VIORÉL COSMA

Il n'est pas rare dans l'histoire que le brillant éclat de quelques grandes personnalités culturelles et artistiques soit caché par la haute dignité tenue dans le gouvernement, même si les années durant lesquelles ils auront exercé cette haute dignité n'égalent pas en nombre les doigts d'une seule main. D'autre part, le cas inverse est tout aussi fréquent (Frédéric le Grand par exemple) et l'on voit alors certains dons, voire musicaux, exagérément amplifiés et mesurés en rapport direct avec le rang royal du personnage en question. Bien qu'ayant accédé par deux fois au trône de la Moldavie, Démètre Cantemir n'a jamais disposé d'au moins dix mois de règne calme et continu afin de pouvoir imposer ses idées militaires, ses capacités politico-sociales, son pouvoir de chef sur le plan intérieur et extérieur. En échange, le lettré universel, le savant, l'encyclopédiste, l'humaniste Démètre Cantemir est bien plus digne de graver son nom à jamais au tableau de la science et de l'art roumains et universels.

La musique n'était pas pour le prince moldave un simple passe-temps destiné à meubler agréablement ses loisirs. Il reste un *professionnel* dans la pleine acception du terme. Si en ce qui concerne « l'interprète » musical qu'il était, les témoignages attestés par des documents révélateurs quant à sa virtuosité sont encore assez maigres, par contre des sources en quantité suffisante et de façon absolument certaine révèlent un compositeur, un ethnographe et un théoricien musical susceptibles d'imposer Démètre Cantemir parmi les personnalités de toute première grandeur illustrant l'histoire de la musique roumaine et universelle. Malheureusement, jusqu'aux recherches approfondies effectuées par

Teodor Burada à l'aube du XX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>, la figure du musicien moldave n'a pas connu dans la musicologie roumaine sa véritable dimension artistique, bien qu'ainsi que nous allons le voir ci-après il eût joui de l'appréciation unanime de ses contemporains et de la génération qui leur fit suite.

Les mentions à ce sujet des chroniques moldaves sont généralement connues. « Etant homme habile, connaissant bien aussi les lettres turques — écrivait Nicolae Costin — sa renommée s'était répandue à travers tout Tzarigrade, aussi les agas l'appelaient-ils à tous leurs festins turcs en raison de l'amitié qui le liait à eux. Il y en a qui disent que connaissant très bien la mandore, les agas l'appelaient aux festins pour y jouer »<sup>2</sup>. Par conséquent, le chroniqueur suggère deux opinions accréditées dans les milieux moldaves en ce qui concerne la nature des liens de Démètre Cantemir avec la haute société turque d'Istanbul, liens jouant sur un double plan : politico-culturel d'une part, artistico-distractif de l'autre.

Qu'il était « homme savant, sauf qu'il n'était pas de trop bon conseil, peut-être parce qu'il avait beaucoup vécu à Tzarigrade, donc à l'étranger » — nous l'apprend aussi Ion Neculce. Mais le même lettré précise que si le diplomate et le politicien ne brillaient pas trop en lui, il était par contre un musicien inégalable, car « il savait si bien jouer de la mandore qu'aucun cosntantinopolitain n'arrivait à jouer aussi bien que lui »<sup>3</sup>. De là, ses relations étroites avec l'aristocratie de la capitale de l'Empire ottoman.

Enfin, la *Chronique anonyme de la Moldavie* (1662—1733) soulignant son talent musical comme dépassant tous ses autres dons mentionne le fait que Démètre Cantemir était « érudit à Tzarigrade en tant que *beizadé* et avait appris le turc et enseigné aux Turcs le métier de la musique, autrement dit le chant »<sup>4</sup>. Retenons donc le motif réel de l'estime dont il jouissait : sa connaissance du « métier musical ». Par conséquent l'aspect théorique d'une part et son côté appliqué (« autrement dit le chant ») de

<sup>1</sup> Après un mémoire présenté à l'Académie Roumaine de Bucarest (1909) deux études ont suivi : *Un prince moldave musicien*, « Revue de Roumanie », Bucarest, n° 1, janvier, 1910, p. 8—10 et *Scrierile musicale ale lui Dimitrie Cantemir, domnitorul Moldovei*, « Ana<sup>1</sup> le Academiei Române », Bucarest, S 2, tome 32, 1910 et tiré à part : Bucarest, Librăria Socec, 1911, 114 p. Plusieurs mentions et articles ont été publiés avant les recherches de T. T. Burada, à savoir : Boldur T. Lătescu, Préface à la *Scrisoarea Moldovei*, 3<sup>e</sup>, Jassy, 1868 ; G. Bogdan, *Zur Geschichte der drei moldauischen Fürsten Cantemir*, « Rumänische Jahrbücher », Hermannstadt, 9, Heft 5—6, 1893, p. 491 ; *O compoziție muzicală a lui Dimitrie Cantemir*, « Secolul », Bucarest, 3, n° 31, avril 1907, p. 463—464 ; P., *Note și reflexiuni. Dimitrie Cantemir compozitor*, « Secolul », Bucarest, 9, n° 2643, 26 juin 1908, p. 2. Plusieurs autres notices ont paru sous la signature de A. Pann, Gr. Tocilescu, etc.

<sup>2</sup> Nicolae Costin, *Letopiseșul Țării Moldovei*, dans l'édition de Mihail Kogălniceanu, *Cronicile României sau Letopiseșele Moldovei și Valahiei*, 2<sup>e</sup>, Bucarest, II, 1872, p. 89.

<sup>3</sup> Ion Neculce, *Letopiseșul Țării Moldovei*, în *Cronicile României ... I*, p. 300.

<sup>4</sup> Constantin Simionescu, *Dimitrie Cantemir văzut de contemporani* « Săptămăna », Bucarest, n° 127, 11 mai 1973, p. 4.



l'autre. Cette appréciation de la *Chronique anonyme* est la première mention documentaire interne explicite du maître et théoricien musical Démètre Cantemir. Partant de cette notice on peut conclure que l'éminent érudit roumain jouissait de son temps d'un grand prestige musical, reconnu à l'unanimité dans le monde oriental et au-delà de ses frontières (puisque même les chroniqueurs moldaves consignaient à la place d'honneur son instruction musicale, notamment dans le domaine de la création orientale).

Ces marques internes d'appréciation sont complétées et amplifiées même par des mentions faites à l'étranger, dans les divers traités consacrés à l'histoire de la musique, dans les encyclopédies, les dictionnaires et les lexiques musicaux parus de son temps ainsi qu'à l'époque de ses successeurs. On n'y trouvera pas dans les remarques faites au sujet du prince-musicien (notamment dans les encyclopédies) des ironies dans le genre de celles de J. S. Bach à l'égard du « flûtiste » Frédéric, roi de Prusse : « Vous croyez que le roi aime la musique ; non, il n'aime que la flûte ; et encore si vous croyez qu'il aime la flûte, vous vous trompez, car il n'aime que sa flûte »<sup>5</sup>. C'est une remarque figurant dans le réputé *Dictionnaire historique des musiciens* dû à Al. Choron et F. Fayolle (2<sup>e</sup>, 1817), où le nom de Démètre Cantemir est également enregistré, avec cette différence que les auteurs témoignent non seulement de la déférence pour sa contribution artistique à la culture musicale turque, mais aussi d'une véritable estime professionnelle. Cependant, suivons la chronologie de la présence du musicien roumain dans la littérature universelle.

*Démètre Cantemir dans la culture musicale de son temps.* Rares sont jusqu'à présent les spécialistes qui ont saisi le fait que Démètre Cantemir est entré dès le XVII<sup>e</sup> siècle dans le paysage de la musique turque classique ! Presque unanimement, la musicologie turque contemporaine place l'auteur de l'*Air des derviches* au siècle précédant à celui de son règne en Moldavie. Il ne s'agit d'aucune inadvertance documentaire en ceci si l'on compte avec ce fait — souligné par les sources écrites et la biographie du musicien roumain — que son activité didactique et artistique lui valut la notoriété dans ce domaine pendant son séjour constantinopolitain (1693—1699). L'invention du système de notation musicale *ebced* (lettres arabes), la notation des mélodies turques, populaires et cultivées, transmises par voie orale depuis les temps les plus reculés jusqu'à son époque<sup>6</sup>,

<sup>5</sup> Al. Choron et F. Fayolle, *Dictionnaire historique des musiciens, artistes et amateurs, morts ou vivants*, Paris, Libraire Chimot, 1817, p. 242.

<sup>6</sup> « Certaines pièces musicales composées dans le monde turc extérieur aux frontières de la Turquie étaient exécutées à Istanbul aussi. De cette manière, quelques compositions des Turcs d'Azerbaïdjan et, en moins grand nombre, celles du sérail des Timurides de l'Inde avaient obtenu un tel succès à Istanbul que Kantemiroğlu et Ali Ufki les ont mises sur notes »,

mais surtout la composition des pièces originales qui devaient composer le célèbre *Mecm' a Kantemiroğlu*<sup>7</sup> ont imposé le musicien roumain dans la culture musicale turque du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est à cette même époque que se rattache son activité didactique (si féconde par ses nombreux disciples), ainsi que sa carrière interprétative (mandore et ney).

Il est vrai que pour l'histoire de la musique roumaine, Démètre Cantemir reste en tout premier lieu l'auteur de *l'Histoire hiéroglyphique*, la *Descriptio Moldaviae*, sa *Chronique des Roumano-Moldo-Valaques* et son *Introduction en langue moldave dans la musique turque* — ouvrages écrits au XVIII<sup>e</sup> siècle en roumain, à part le deuxième, comme de juste. Se plaçant par son activité créatrice à la charnière de deux siècles, notre savant leur aura appartenu en égale mesure. Cependant, il n'est pas moins vrai que toutes ses notations ethnographiques, musicales et folkloriques relatives au peuple roumain et léguées à la postérité par le canal de ses divers ouvrages (et tout d'abord la *Descriptio Moldaviae*) rédigées après les années 1700 reflètent au fond des réalités propres au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais pour quelle raison l'historiographie et la musicologie turques contemporaines considèrent-elles Démètre Cantemir comme appartenant *uniquement* au siècle où se place sa jeunesse constantinopolitaine ?

« Au XVII<sup>e</sup> siècle — observait l'historiographe turc Yilmaz Öztuna, dans sa monumentale *Histoire de la Turquie* . . . en 10 volumes — la musique turque prit un essor considérable. C'est pour la première fois qu'on a l'occasion d'examiner la musique turque par deux voies : grâce aux connaissances théoriques conservées par les livres (traités), et grâce au fonds vivant dont les mélodies se sont transmises depuis cette époque . . . De la période antérieure au XVII<sup>e</sup> siècle, seules 92 pièces musicales se sont conservées. Ce chiffre est établi par nos recherches personnelles. Il se peut qu'à l'avenir, par suite de l'étude de quelques documents nouveaux plusieurs autres ouvrages s'ajoutent à ceux-ci. Arrivés au XVII<sup>e</sup> siècle

---

in Öttuna T. Yilmaz, *Başlangıcından zamanımıza Kadar Türkiye Tarihi*, X, İstanbul, Haya Kitapları, 1966, p. 226. Toutes les traductions du turc en roumain nécessaires à la présente étude ont été effectuées par Aurel Decei, docteur ès lettres, maître de recherches à l'Institut d'histoire Nicolae Iorga, diplômé en l'arabe-turc-persan de l'École nationale des langues orientales vivantes de Paris, membre fondateur de la Société internationale des orientalistes avec le siège à İstanbul.

<sup>7</sup> Oransay Gütekin, *Die traditionelle türkische Kunstmusik*, Ankara, Küg-Veröffentlichung, 1964. Au catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits figurent également deux titres appartenant au musicien roumain : Kantemir, *Kitâb-Uilm-i musikî alâ vecih'l-hurufât* — ouvrage publié en partie dans la revue « Sehbal », İstanbul, 1912, n<sup>os</sup> 67—85 — et *Kantemiroğlu, Mecmu'a*. Des pièces instrumentales, dont une trentaine de mélodies environ, ont paru dans « Sehbal », 1912 et dans la collection du Conservatoire d'İstanbul, «Türk Musikisinin Klasikeri». Voir aussi l'étude d'Eugenia Popescu-Județ, *Dimitrie Cantemir et la musique turque*, «Studia et acta orientalia», Bucarest, Ed. Științifică, 7, 1968, p. 199—213.

l'image change du tout au tout. C'est que depuis ce siècle nous possédons les partitions écrites de 1007 ouvrages. De ces pièces un nombre de 647 sont d'un compositeur inconnu. Le reste de 360 morceaux se divisent entre 96 compositeurs dont les noms ont été identifiés. La raison de cette brusque richesse d'échantillons musicaux que nous rencontrons au XVII<sup>e</sup> siècle est la suivante : vers la fin de ce siècle, Ali Ufkî Bey et Kantemiroğlu ont créé des centaines et des centaines d'ouvrages dans la notation linéaire (*Bati notasi*) et leurs œuvres nous sont parvenues. Cette sorte de collections écrites font défaut aux siècles précédents... Kantemiroğlu a noté ses pièces instrumentales (de type *peşrev* et *saz semâî*) et Ali Ufkî ses pièces vocales encore plus nombreuses. L'unique exemplaire de Kantemiroğlu était gardé à la bibliothèque Sadeddin Arel<sup>8</sup>; cet exemplaire inestimable, de la main même du prince, se trouve à présent à la Bibliothèque Arel de l'Institut de turcologie<sup>9</sup>.

Un fait essentiel pour nous se dégage de cette précieuse citation de l'historien Y. Öztuna : Démètre Cantemir est entré dans le circuit de son époque (donc du XVII<sup>e</sup> siècle) parce qu'il avait transcrit en notations linéaires ses propres compositions ainsi que le répertoire vivant des ménestriers et des chanteurs de sérail. C'est ce qui explique d'ailleurs la diffusion au-delà des frontières turques (en France, en Allemagne) du temps où le musicien roumain vivait encore (Ch. de Ferriol) de quelques publications musicales mises sur portée. D'autre part, le recueil de Démètre Cantemir (*Mecum'asî Kantemiroğlu*) réunissait surtout les mélodies turques du XVII<sup>e</sup> siècle, argument décisif pour rattacher le musicien roumain à ce siècle même.

Il est hors de doute que la présence du théoricien musical dans la culture turque et orientale du temps de son séjour constantinopolitain d'une si riche activité artistique au seuil du XVIII<sup>e</sup> siècle est incontestable (preuve les nombreuses copies de cette époque réalisées d'après le traité *Kitâbu ilm-i musikî*). Mais ce qui nous semble digne d'être souligné tout particulièrement est la large diffusion de ses propres créations (mélodies), qui ont pénétré à tous les degrés de l'hierarchie sociale dans le monde oriental, dépassant même les frontières de la Turquie, compositions devenues si populaires que le nom même de leur compositeur s'était perdu. C'est pourquoi nous allons nous occuper tout d'abord de l'écho de son œuvre dans la littérature européenne du temps du prince.

<sup>8</sup> Le manuscrit autographe de Démètre Cantemir (ainsi que la reproduction d'une page du document conservé à la Bibliothèque Sadeddin Arel) signalé par nous pour la première fois dans la musicologie roumaine : *Documente și lucrări muzicale din pragul veacului al XVIII-lea*, « Muzica », Bucarest, 14, 1964, n<sup>os</sup> 5-6, p. 67-71.

<sup>9</sup> Yilmaz T. Öztuna, *op. cit.*, X, p. 225-226.

Quand en 1714 la *Societas Regia Berolinensis* procéda à l'élection de Démètre Cantemir, comme membre titulaire, elle motiva cette décision extraordinaire d'inclure dans une institution vouée à la science et à la culture un monarque, chef militaire d'un Etat, par les arguments suivants, figurant dans le diplôme rédigé à Berlin le 11 juillet 1714 : « *Et tempore que Marte quam Palladi litare magis Regium censentur, impletum admirantes contuemur, dum serenissimus et celsissimus Demetrius Vantemirus S. Rossiaci Imperii Princeps, nec non terrarum Moldaviae haereditarius Dominus quanto rariore, tanto laudatore exemplo, suum cum indagatoribus scientiarum illustre nomen profiteri, suaque accessione societati nostrae splendorem et ornamentum eximium inferre dignatur. Gratulamur merite nobis novam felicitatem, tamque propensam laudatissimi Principis in nos studiaque nostrae voluntatem venerabundi agnoscimus* »<sup>10</sup>.

Toutefois le véritable objet des « recherches scientifiques » entreprises par l'illustre prince qui lui ont ouvert les portes de la prestigieuse Académie berlinoise (*Vita et elogium principes Demetrii Cantemirii*) compte entre autres — et non parmi celles de moindre importance — ses contributions dans le domaine de la musique : « *Per annos 22 commoratus linguis orientalibus operam dedit, poesin et musica excoluit quam (sicvidem turcae illa carebant) in ordinem redegit, notes illi accomodavit ac sultano, vezirio et magnatibus propter ea ad prime gratus factus est* »<sup>11</sup>.

La formulation en est très claire. D'une part, Démètre Cantemir a le mérite d'avoir « in ordinem redegit » la musique orientale, c'est-à-dire qu'il lui a fixé les coordonnées *théoriques* ; à ceci, s'ajoute encore le fait d'avoir « notes illi accomodavit », donc d'avoir recueilli les mélodies turques et de les avoir retenues grâce à la notation musicale, ce qui lui a valu l'estime des lettrés turcs.

Comme une réponse au geste de l'Académie de Berlin et, sans doute aussi, sur la demande de cette haute institution allemande, l'érudit roumain rédigea en latin l'ouvrage *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae*. Bien qu'écrite en 1714—1716, cette œuvre du prince ne sera publiée qu'après la disparition de son auteur. Il est intéressant de constater

<sup>10</sup> Dans « Buciumul Român », Jassy, 1, 1876, p. 21. Apud : P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, Bucarest, Ed. Academiei, 1958, p. 130. Le texte original a été publié par Th. Bayer, *Istoria o jizni i delach Moldavskago gospodaria kniazia Konstantina Kantemira*, Moscou, 1783, p. 315—316, et en Roumanie, Ștefan Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia*, Académie Roumaine, Mémoires de la Section Littéraire, S. 3, tome 2, Mém. 5, Bucarest, 1925, p. 521 (extrait 141).

<sup>11</sup> Virgil Căndea, *Dimitrie Cantemir, orientalistul*, « Săptămâna », Bucarest, 1973, n° 121, p. 1. Pour le texte original voir Emil Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin*, « Studii », Bucarest, 22, n° 5, 1969, p. 840—841.

que ce fut d'abord dans une version anglaise (1734) que l'ouvrage fut publié, suivie par une version française (1743) et seulement une vingtaine d'années après la mort de Démètre Cantemir se place enfin la parution de la version allemande (1745) réclamée par la *Societas Regia Berolinensis*.

Remarquable nous semble le fait qu'à maintes reprises, Démètre Cantemir, dans son *Incrementa atque decrementa aulae othomanicae* souligne le caractère de la musique turque, rappelant son traité de musique, son système de notation, etc,<sup>12</sup>.

Juste à l'époque où Démètre Cantemir était élu membre de la *Societas Regia Berolinensis* (1714), à Paris était publié un imposant ouvrage illustré d'une série de gravures (dont trois images valaques) et contenant l'*Air des derviches* du musicien roumain. Ledit ouvrage s'intitulait : *Recueil des cent estampes représentant différentes nations du Levant, gravées sur les tableaux peints d'après nature en 1707 et 1708, par les ordres de M. de Ferriol, ambassadeur du roi et mis au jour en 1712 et 1713 par les soins de M. le Hay. A Paris. Chez Basan Graveur avec le privilège du Roi. 1714.* L'air de Cantemir y était notée sur la portée par le « Sieur Chabert » qui accompagnait Ch. Ferriol, la ligne mélodique étant complétée par la basse appropriée. C'est la première parution d'une pièce de Démètre Cantemir imprimée en notation occidentale. Mais le nom de l'auteur n'y est pas mentionné.

Ce recueil paru en 1714 a eu un large écho européen. La mélodie du prince a été reprise dans deux ouvrages, l'un paru à Nuremberg dans la dernière année de son existence (1723) et l'autre plus tard à Vienne (1781). Le premier n'était que la version allemande du livre parisien : *Wahreste und neueste Abbildung des Türkischen Hofes welche nach Gemälden so der Königl. Französische Ambassadeur Monsr. de Ferriol. Zeit seiner Gesandtschaft in Constantinopol im Jahr 1707 und 1708. Durch einen geschickte Mahler nach den verfertigen lassen. In fünf und sechzig Kupffer-Blatten gebracht werden ... Gedruckt bey Adam Johnnathan Feltzecker. 1723.* Connaissant aussi bien l'original français que la version allemande, le deuxième ouvrage a été publié par Joseph Sulzer : *Geschichte des transalpinischen Daciens ... Wien, bey Rudolph Gräffer, 1781.*

<sup>12</sup> Parce que nombre de dictionnaires, encyclopédies et historiens de la musique font appel au texte original de Démètre Cantemir, nous citerons ici son passage principal sur la musique : « Dans celle instrumentale ont excellé deux Grecs Kiemani Ahmed, un rénégat, et Angeli, orthodoxe (tous les deux ont été mes instructeurs quand j'avais quinze ans), ensuite un Juif de nom Celebi (co) ; entre les Turcs, les plus renommés étaient Sinik Mehmed et Bardakci Mehmed Celebi, ces deux-derniers ont eu pour maître un certain Camboso Mehmed Aga et ensuite, avec Ralaki Eypragiotte, noble Grec de Constantinople, c'est moi qui leur a enseigné quelques parties de la musique, notamment théoriques et d'après une méthode que j'avais inventée pour exprimer les chansons et *doine* (sic !) au moyen des notes, invention ignorée par les Turcs auparavant ».



Ainsi que George Breazul l'a démontré, l'auteur de la *Dacie transalpine* a puisé aux deux ouvrages, « adoptant les deux parties de l'Air des derviches de la transcription sur portée de Chabert »<sup>13</sup>, mais écartant la basse (que les Turcs ne pratiquaient pas). Fr. J. Sulzer lui non plus ne mentionne pas le nom du compositeur de l'Air des derviches. Cependant il nous fournit un détail significatif quant à l'écho de la musique de Cantemir au-delà des frontières turques ; il nous dit en effet que cette danse a été enregistrée telle qu'elle « est imitée à la cour du prince valaque par les huissiers et les filles de la maison de la princesse ». Il s'ensuit donc qu'il convient de mettre en corrélation la transcription de la Tabula II de la fin du deuxième volume de la *Geschichte des transalpinischen Daciens* avec la mention de Fr. J. Sulzer que cette mélodie était « chantée en Valachie ». Quand est-ce que l'air du prince a-t-il pénétré dans les contrées roumaines ? Est-ce que notre chroniqueur aura-t-il connu l'existence du traité et du recueil des airs de Démètre Cantemir ? De quelle source Fr. J. Sulzer a-t-il tenu sa riche moisson de données relatives à la musique turque qu'il a insérées dans son ouvrage ? Voilà toute une série de questions auxquelles nous essayerons de suggérer une réponse un peu plus tard, en analysant la littérature européenne de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

*L'écho de l'héritage musical de Démètre Cantemir dans la culture européenne du XVIII<sup>e</sup> siècle.* Malgré leur laconisme, deux mentions précieuses remontant à la période qui suivit de près la mort de Démètre Cantemir ont retenu notre attention. « Aimé des muses, estimé par les érudits, honoré par les empereurs »<sup>14</sup> — sont les paroles, figurant en 1727 dans la biographie d'Anastase Condoïdi, prononcées par le médecin grec Michel Skendo, personnage de haute culture occidentale appelé de Venise auprès du prince moldave à l'époque où celui-ci vivait en Russie. Il y a une analogie évidente entre cette brève présentation du prince et l'appréciation incluse dans le diplôme de l'Académie berlinoise. Et c'est sans doute aux mêmes « muses » que faisait allusion Voltaire dans la lettre qu'il adressait le 13 mars 1729 au prince Antioque Cantemir et dans laquelle il rappelait avec admiration les « multiples talents du Prince »<sup>15</sup>. L'encyclopédiste français connaissait à coup sûr les préoccupations musicales du père de son correspondant, dont les multiples possibilités de théoricien de la musique, pédagogue, interprète et compositeur supposaient un don inné, un talent.

<sup>13</sup> George Breazul, *La bicentenarul naşterii lui Mozart, 1756—1956*, Bucarest, Uniunea Compozitorilor, 1957, p. 140.

<sup>14</sup> M. Skendo, *Praesens Russiae litterariae status*, « Acta physico-medicae Academiae Leopoldino-Carolinae Nürnberg, 1727 ; apud P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 129—130.

<sup>15</sup> Al. Dima, *Multiplele talente ale prinţului*, « Săptămîna », Bucarest, n<sup>o</sup> 120, 1973, p. 3.

Bien qu'aucun des ouvrages de Démètre Cantemir ne fût traduit et imprimé en allemand jusqu'en 1733, la monumentale encyclopédie *Grosses vollständiges Universal Lexikon* réserva pourtant une place d'honneur à l'éminent savant roumain<sup>16</sup> : « Cantemir Demetrius a été — après Nicolas Mavrocordato — le prince des Valaques. Ses connaissances lui ont valu grande renommée et l'estime toute particulière du tzar Pierre qui lui a confié la direction de l'Académie de Petersbourg. Il est mort en 1723 ». En commentant son œuvre, le lexicographe allemand retient tout spécialement l'Histoire de l'Empire ottoman, le Système de la religion mahométane et « divers écrits » avec des annotations savantes au sujet de son activité. Il s'agit certainement d'une allusion à ses contributions théoriques et scientifiques dans le domaine musical, qui lui ont apporté une grande renommée, lui facilitant l'élection au sein de la *Societas Regia Berolinensis*.

Cet article devait passer ensuite dans l'*Allgemeines Gelehrten Lexicon* ... de Christian Gottlieb Jöcher, publié en 1750 à Leipzig<sup>17</sup>. On y retrouve en effet la mention de 1733, dans une forme légèrement abrégée mais d'autant plus précieuse pour nous car cette fois-ci l'origine roumaine de Démètre Cantemir y est précisée (« ein walachischer Fürst »).

Vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'image de notre musicien était connue par les milieux scientifiques européens alors que sa musique se frayait une place dans la plupart des publications de l'époque. Qui plus est : le nom de Démètre Cantemir *faisait autorité* sur le plan scientifique en tout ce qui concernait la musique orientale et turque. Presque tous les ouvrages publiés après 1760 feront appel aux recherches du théoricien musical roumain. Cinq œuvres d'envergure, ainsi qu'un compte rendu français de l'Histoire de l'Empire ottoman — tous publiés avant 1785 — comportent des références à la création et à l'activité musicale de Démètre Cantemir. Or, du fait que ces références proviennent de sources françaises, anglaises, allemandes, autrichiennes et italiennes on peut conclure sans hésitation sur cette vérité indoubtable : le musicien roumain avait *gagné définitivement* un grand prestige artistique et scientifique dans la culture musicale universelle.

<sup>16</sup> *Grosses vollständiges Universal Lexikon. Aller Wissenschaften und Kunst welche bisshero (sic!) durch menschlichen Verstand und Wisersfunden und verbessert worden ...*, Fünfter Band, C—Ch, Halle und Leipzig, Verlegts Johann Heinrich Zedler, Anno 1733, coll. 189—190.

<sup>17</sup> Christian Gottlieb Jöcher, *Allgemeine Gelehrten Lexicon. Darinne die Gelehrten aller Staende sowohl maenn-als weiblichen Geschlechts welche vom Anfange der Welt bis aus jetzige Zeit gelebt, und sich der gelehrten Welt bekannt gemacht, nach ihrer Geburt, Leben, merkwürdigen Geschichte. Anstoben und Schrifften aus den glaubwürdigsten Scribenten in alphabetischer Ordnung beschrieben werden* Erster Theil, A—C, herausgegeben von ... Leipzig, in Johann Friedrich Gelditschens Buchhandlung, MDCCCL (1750), p. 1629.

En 1751, le spécialiste français Charles Fonton rédigeait son manuscrit *Essai sur la musique orientale comparée à la musique européenne . . .*<sup>18</sup> Le document, examiné par Teodor Burada à la Bibliothèque Nationale de Paris, se présente comme suit : « Le manuscrit forme un volume épais, englobant deux parties ; il est entièrement relié en cuir d'un rouge foncé. Le papier est épais, de teinte légèrement jaunâtre, sa longueur est de 22 centimètres et demi et sa largeur de 18 centimètres »<sup>19</sup>. Le manuscrit de Charles Fonton comporte donc deux parties, la première contenant, dans son annexe musicale, l'Air de Cantemir. Mais pour notre sujet, d'un intérêt particulier s'avère le « discours préliminaire » de Ch. Fonton, qui cerne la personnalité du musicien roumain et sa remarquable contribution à systématiser la théorie musicale turque : « A la vérité, tout juge sans prévention doit admettre que la musique orientale possède à sa façon des beautés et des parures qui lui sont propres. Il est vrai que l'oreille ne surprendra ces beautés qu'après s'y être habituée par un long usage, et ceci coûtera beaucoup pour une oreille italienne ou française, mais c'est la même chose pour notre musique rapportée à celle des Orientaux. Elle ne saura leur plaire et ils resteront tout aussi insensibles que des pierres aux harmonieux accords de Lulli ou de Tartini, alors qu'ils s'enflamment à l'exécution d'un air du fameux Cantemir. Est-ce une raison pour que quelqu'un se dresse contre eux et de les taxer de manque de goût ? Ceci, à mon avis, ne serait pas juger les choses de façon saine et impartielle »<sup>20</sup>.

Le chercheur français, dans le chapitre intitulé *De l'opinion des Orientaux sur l'origine de la musique*, après avoir insisté sur les traditions plusieurs fois centenaires de la culture musicale turque et sur ses « musiciens célèbres », écrit : « Demetrius Cantemir, prince de Moldavie, fut l'un des plus renommés. Il est l'auteur de plusieurs airs turcs, qui ont eu un grand succès et que l'on écoute encore avec grand plaisir. Dans son Histoire de l'Empire ottoman, qu'il a écrite en latin et dont nous avons une traduction en langue française, ce prince s'attribue la gloire d'avoir introduit la notation sur portée dans la musique orientale. Nous ne savons pas sur quoi il se fonde ; car il est établi que les Orientaux n'ont guère des notes comme nous, et qu'ils ne les connaissent pas, sauf si Cantemir

---

<sup>18</sup> Charles Fonton, *Essay sur la musique orientale comparée à la musique européenne, où l'on tâche de donner une idée générale de la musique des Peuples de l'Orient, et leur goût particulier, de leurs règles dans le chant et la combinaison de tons avec une notion abrégée de leurs principaux instruments*, par Ch. Fonton jeune de Langue de France. A Constantinople, 1751, mss. n° 4023 de la Bibliothèque Nationale de Paris. Apud Teodor T. Burada, *Scriverile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir, domnitorul Moldovei*, Socec, p. 100.

<sup>19</sup> Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 100.

<sup>20</sup> Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 100—101.

n'entendait pas par ce mot tout autre chose que les signes notés sur le papier et destinés à montrer les différences de tons, ce qui serait d'une expression impropre et contraire à l'usage courant. De toute façon, on ne saurait nier à ce grand homme un mérite tout particulier et le talent qu'il montrait pour les accords. Cette science, d'après lui, loin de se perfectionner, diminue de jour en jour, et il est à craindre qu'elle ne disparaisse prochainement »<sup>21</sup>. Du passage précité plusieurs conclusions se dégagent très clairement : l'Histoire de l'Empire ottoman (publiée dans sa version française en 1743) était un livre connaissant déjà une large diffusion parmi les musiciens du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle ; Charles Fonton, lors de son séjour constantinopolitain n'a pas connu le manuel de théorie musicale de Démètre Cantemir ; enfin, l'Air de Cantemir qu'il a inclus dans son manuscrit de 1751, il l'a récolté et transcrit personnellement. Mais au-dessus de toutes ces considérations, ce qui importe dans ce manuscrit de Ch. Fonton c'est le jugement qu'il porte sur la contribution de Démètre Cantemir, dont le mérite est d'avoir conféré « une grande renommée à la musique orientale ». Il lui reconnaît donc l'apport exceptionnel dans le domaine de la création et de l'art interprétatif. Quant au « mérite tout particulier » et son « talent . . . pour les accords » (si la version roumaine donnée de ce passage par T. T. Burada est exacte et si la formulation de Ch. Fonton ne revêt pas un sens figuré), il faut certainement voir dans cette mention élogieuse du chercheur français une référence à la mandore. Seul cet instrument pouvait offrir aux auditeurs — par le pincement simultanément de plusieurs cordes — des « accords ». Cette référence nous porte à penser aux virtuoses luthistes occidentaux qui parvenaient à conférer un support harmonique à la ligne mélodique à certains degrés principaux. D'ailleurs Démètre Cantemir considérait le tambour comme « l'instrument le plus complet », ainsi qu'il le précisait dans la préface de son traité : « On dit que l'instrument le plus complet et parfait de tous ceux connus ou que nous avons vus est le tambour, car il reproduit avec précision et sans faute le chant et la voix qui jaillit du souffle humain »<sup>22</sup>. C'est à juste titre donc que Ch. Fonton regrettait que cette « science » du prince-musicien, que la tradition orale avait transmise jusque vers les années 1750, loin « de se perfectionner, diminue de jour en jour ».

Nous estimons que ce détail interprétatif livré par la plume d'un professionnel — non encore mis en lumière par les chercheurs modernes de Démètre Cantemir — a contribué dans une large mesure à sa renommée extraordinaire, devenue légendaire après sa mort. Considérée sous ce jour, peut-être qu'il ne convient plus de condamner avec une telle véhémence

<sup>21</sup> Teodor T. Burada, *op. cit.*, p. 101.

<sup>22</sup> Eugenia Popescu-Judet, *op. cit.*, p. 202.

l'harmonisation sur deux voix de l'Air des derviches réalisée par le Sieur Chabert en 1714. Et si Fr. J. Sulzer l'adopte à l'unisson dans sa *Dacie transalpine* parce que c'était ainsi qu'il était exécuté à la cour valaque, cette véracité historique fournit encore un argument aux craintes de Ch. Fonton que la « science des accords » (propre au maniement de la mandore par le prince) devait « se perdre prochainement ».

Deux ouvrages de mémoires portant sur les coutumes des peuples du Sud-Est de l'Europe notent, dans les pages consacrées à l'art de ces peuples, certains traits de la personnalité du musicien Démètre Cantemir. Le premier — relation sous forme de lettres d'un voyage à Constantinople — est dû à l'ambassadeur de la France en Turquie, St. Priest <sup>23</sup>. Quant au second — un « voyage littéraire » à travers la Grèce antique et moderne — sorti de la plume de Charles Edouard Guys, il reprend certains passages de l'ouvrage précédent et complète de quelques opinions personnelles la présentation du leg artistique fait à la culture turque par le musicien roumain <sup>24</sup>.

Voici ce qui nous dit St. Priest : « On ne saurait affirmer avec quelque fondement que les Turcs (la musique turque et néogrecque sont légèrement différentes, mais ce qui convient à l'une est, dans la plupart des cas, valable pour l'autre aussi) disposent d'une théorie musicale. Elle leur est absolument inconnue. Ils apprennent les mélodies qu'ils chantent ou jouent par cœur et ceux qui sont si avancés qu'ils conçoivent de leur propre chef de telles mélodies doivent beaucoup peiner pour les enseigner aux autres. S'il y a parmi eux quelqu'un de capable pour noter une mélodie, alors cette habileté est de sa propre invention et sa notation ne peut être comprise que par lui-même. Une règle générale, d'après laquelle n'importe qui pourrait se guider, est inimaginable. Les serviteurs musiciens du Grand Seigneur qui passent pour les Orphée de l'Empire ture jouent ou chantent leurs morceaux ou leurs chansons par cœur, de même que les autres, et c'est ainsi qu'ils les ont appris. Ils n'ont jamais devant leurs yeux une musique écrite, du moins quand ils chantent ou quand ils jouent. Toute leur étude consiste dans de fréquentes répétitions des pièces respectives jusqu'à ce que chacun les sache par cœur. S'ils forment un ensemble, ils chantent tous à l'unisson. Ils ne connaissent donc pas une autre harmonie que celle issue de la diversité des instruments et il nous faut avouer que seuls ceux qui n'en connaissent pas d'autre peuvent la considérer comme telle. Cependant, il paraît que les Turcs ont reçu quelques

<sup>23</sup> St. Priest, apud J. N. Forkel, *Allgemeine Geschichte der Musik*, Erster Band mit fünf Kupfertafeln, Leipzig, im Schwickertschen Verlage, 1788, p. 444.

<sup>24</sup> Ch. E. Guys, *Voyage littéraire de la Grèce ou lettre sur les Grecs, anciens et modernes, avec un parallèle de leurs mœurs*, II, (Trente-neuvième lettre), Paris, 1776, p. 22—23.



traités de musique orientale des Perses où étaient indiqués les règles de la composition et l'art de la notation musicale. Le mépris général manifesté par les Turcs notamment pour les sciences a déterminé l'oubli complet de ces ouvrages de théorie musicale. Cantemir, dans son Histoire de l'Empire ottoman affirme qu'il a rédigé un traité de musique et qu'il l'a envoyé à Ahmed II (sic !). Si, ainsi qu'il l'affirme, sa méthode didactique musicale a été alors appliquée, alors celle-ci n'a pas dû connaître une trop large diffusion puisqu'à présent elle est si peu connue qu'elle aurait pu ne jamais exister. Néanmoins les Turcs exécutaient des morceaux très longs. Il est facile d'imaginer que sans l'aide des notes musicales apprendre et jouer ensemble leur prendrait beaucoup de temps et de peine. A Constantinople, il y a à peine 3 ou 4 musiciens capables de noter leurs propres mélodies et même ceux-ci les écrivent en notations différentes »<sup>25</sup>.

Si nous avons fait cette longue incursion dans l'exposé de St. Priest, c'est parce qu'elle explique par le détail les circonstances historiques où Démètre Cantemir a conçu son Traité. D'autre part, ce texte fait partie d'un chapitre de la *Geschichte der Musik bey den Griechen. Von der Musik der Neugriechen*, le célèbre ouvrage de l'historiographe allemand Johann Nicolaus Forkel (1788). Livre de chevet pour la musicologie universelle durant presque un siècle, l'Histoire générale de la musique de J. N. Forkel a rendu populaire le nom de Démètre Cantemir, une présumée autorité dans le domaine de la musique orientale. Toutefois, la mention du musicien moldave dans un ouvrage de synthèse de telle envergure devait contribuer largement à imposer son nom dans la musicologie universelle.

Malgré ses réserves quant à l'apport théorique fourni à la musique turque par Démètre Cantemir, le mémorialiste français semble pourtant pencher en faveur du prince valaque quand il remarque que « sans l'aide des notes musicales apprendre et jouer ensemble leur prendrait beaucoup de temps et de peine ». Arguments suffisants pour confirmer l'idée de la diffusion du système de notation de Démètre Cantemir.

D'ailleurs, Ch. E. Guys dans le deuxième volume du *Voyage littéraire* reconnaît implicitement les mérites de notre musicien : « Le Prince Cantemir, qui avoit bien étudié cette partie qui en a même fait un *Traité*, nous a laissé des *Airs* de sa composition, n'a pas hésité à mettre la musique Grecque-Orientale au dessus de la nôtre »<sup>26</sup>. La lecture et l'adoption des thèses scientifiques englobées dans son *Histoire de l'Empire ottoman* (à laquelle renvoie d'ailleurs Ch. E. Guys) — où Démètre Cantemir plaide en faveur de la supériorité de la musique orientale sur la musique européenne en raison de la richesse des modes, des systèmes rythmiques et

<sup>25</sup> J. N. Forkel, *op. cit.*, p. 444.

<sup>26</sup> Ch. E. Guys, *op. cit.*, p. 22-23.

des inflexions mélodiques — montre l'estime des spécialistes étrangers pour la contribution du musicien roumain à la révélation de l'art turc et de sa place dans le contexte de la culture musicale universelle.

En dépit des opinions positives de Ch. E. Guys, le musicologue allemand qui s'inspira de lui, J. N. Forkel penche plutôt vers les conclusions de F. J. Sulzer (*Geschichte des transalpinischen Daciens*), dont l'ouvrage a connu la notoriété dans le domaine de la littérature spécialisée de la neuvième décade du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cependant Fr. J. Sulzer connaissait la contribution originale du musicien Démètre Cantemir, qu'il conteste sans renoncer pour autant à puiser dans son œuvre lorsqu'il s'agit de rédiger son chapitre sur la théorie de la musique turque et grecque et chaque fois qu'il traite des coutumes et danses populaires roumaines (l'édition de l'*Air* de Cantemir reste à elle seule un argument suffisamment probant).

Bien que Fr. J. Sulzer fasse sans cesse la guerre aux opinions de Démètre Cantemir, qu'il essaie souvent d'infirmer (surtout en ce qui concerne l'origine latine de certains us et coutumes populaires), cependant ce « Rössler de la musique roumaine » a contribué, par ricochet, à la diffusion des idées de l'érudit roumain dans la littérature européenne spécialisée de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Même s'il laisse entendre que l'*Histoire de l'Empire ottoman* lui était étrangère et qu'il n'a connu que la *Descriptio Moldaviae* dans la traduction de A. F. Büsching (1771)<sup>27</sup>, les données qu'il fournit sur la musique turque conduisent vers un Démètre Cantemir connu par le truchement de la littérature française de la première moitié du siècle, littérature que notre historien connaissait sur le bout des doigts. Voici sa description de *la Danse et la musique des derviches* : « À ce que Cantemir nous assure, il y a parmi les Turcs deux espèces de derviches ou moines chez lesquels la danse et la musique constituent un rituel divin. Les uns, appelés *Kadri*, déambulent mi-nus, mendient, se flagellent et, après avoir dansé six heures d'affilées, prononcent le nom de Dieu avec des cris effroyables. Les autres moines, appelés *Mewlevi*, ne dansent que deux ou trois heures, mais en tournant si vite qu'il est presque impossible de distinguer

---

<sup>27</sup> « L'illustre Sieur Dr. Büsching doute dans sa traduction de la *Descriptio Moldaviae* de Cantemir, que le traité de musique turque, mentionné par celui-ci dans l'*Histoire de l'Empire ottoman* puisse jamais paraître. Si le réputé compositeur lord Aspis, qui a si longtemps séjourné à Constantinople aimant la musique turque ou quelque autre Anglais ou Italien n'aura publié des données sur la musique turque ou grecque il est à présumer qu'il se passera longtemps avant que l'on possède des nouvelles sur la musique turque. Pour prévenir ceci et faire de la sorte connaître aux Allemands amateurs de musique des notions sur les danses et la musique des Turcs et des Grecs je crois qu'il est utile que je présente dans cet ouvrage historique ces éléments, considérés comme musique de cour des princes de Valachie et de Moldavie ». F. J. Sulzer, *Geschichte des Transalpinischen Daciens*, chap. 163.

leurs figures et ce sont de grands amateurs et connaisseurs de musique »<sup>28</sup>. Après ce passage substantiel emprunté à Cantemir, l'auteur de la *Dacie transalpine* essaie de masquer la source réelle de ses informations en déclarant qu'il se propose de décrire leur musique religieuse « telle qu'elle m'a été racontée par des témoins de toute confiance ».

Abandonnant la musique turque pour aborder le folklore roumain, Fr. J. Sulzer continue à puiser des pages entières dans les notes de Démètre Cantemir dans sa *Descriptio Moldaviae*. C'est ainsi qu'au chapitre 144, en traitant des *Coutumes nuptiales*, il remarque : « Celui qui a lu Cantemir et Del Chiaro reconnaîtra facilement la différence de cette cérémonie, selon sa façon particulière de se développer en Moldavie par rapport à la Valachie »<sup>29</sup>. Les parallélismes de cette coutume sont notés jusqu'au moindre détail. Ni le rituel qui veut que les époux lancent dans l'église aux assistants des poignées de petites monnaies ne lui échappe pas et on le voit préciser à cet égard un détail mineur : « Jusqu'ici on remarquera dans les coutumes nuptiales valaques et Moldaves, telles que Cantemir les a décrites, de rares différences si l'on excepte l'argent qui — d'après cet auteur — est disposé sous les pieds des époux moldaves ».

Le nom de Démètre Cantemir revient chez Fr. J. Sulzer encore au chapitre 146, intitulé *Les autres coutumes religieuses* où il parle de ces cantiques de Noël dites « Colinde » : « À Rome seuls les jeunes s'amusaient à ces jeux (*juveniles ludi* de la veille de Noël — note de l'auteur), mais chez les Valaques — aux dires de Cantemir — au moment des *Colinde* tout le monde s'amusait, vieux et jeunes, gens aisés et petites gens et ces réjouissements avaient lieu chez les Valaques en l'honneur des *Kalendis Ianuarii*, c'est-à-dire pour honorer le Nouvel An »<sup>30</sup>. Mais sans aucune raison, Fr. J. Sulzer se déclare contre l'opinion du savant moldave qui attribuait à cette coutume une origine romaine.

Au chapitre suivant, intitulé : *Leurs coutumes qui dérivent d'une superstition*, Fr. J. Sulzer donne la description de deux pratiques populaires (issues « d'une sorte de croyance erronée ») en faisant un nouvel appel à la *Descriptio Moldaviae* : « Je vais énumérer les *Drăgaica* et *Papaluga* de Cantemir, appellations de deux coutumes par lesquelles les Moldaves semblent fêter leur récolte »<sup>31</sup>. Comme de juste, le chroniqueur affirme de nouveau — à l'égard de la *Papaluga* — qu'il « ne peut être d'accord avec l'explication donnée par Cantemir au même endroit aux mots *doina* et

<sup>28</sup> *Ibidem*, chap. 169. Toutes les citations faites en roumain ont été vérifiées par le chercheur G. Habenicht.

<sup>29</sup> *Ibidem*, chap. 144, p. 301.

<sup>30</sup> *Ibidem*, chap. 146, p. 313.

<sup>31</sup> *Ibidem*, chap. 147, p. 319.

*heeile* ». Sans entrer maintenant dans la polémique des deux chercheurs du folklore roumain, il nous faut remarquer que Fr. J. Sulzer confond le passage mélodique introductif sur le texte de la *doina* avec la forme musicale de la *doina*.

C'est chez le même Démètre Cantemir que Fr. J. Sulzer puisera pour sa Dacie transalpine les éléments de la coutume populaire dite *capra* (= la chèvre). En effet, il écrit au chapitre 158 intitulé *Jeux distractifs des Valaques* : « Une modalité de spectacle valaque est *turca* à propos duquel Cantemir nous a déjà entretenus. Celui-ci affirme que cette coutume s'est constituée à des époques reculées issue de la haine contre les Turcs »<sup>32</sup>. Une fois de plus, bien que reconnaissant que d'après son nom cette danse populaire « semble être originaire de chez eux » (les Valaques, note de l'auteur), Fr. J. Sulzer ne perd pas l'occasion de contredire Cantemir en affirmant que : « J'estime toutefois que Cantemir n'aurait pas dû prétendre que la *turca*, c'est-à-dire la danse même, a été inventée par les Valaques ».

En fin de compte, Fr. J. Sulzer mentionne cependant dans son texte une coutume des Valaques transylvains « qu'ils semblent avoir héritée des Romains », il s'agit de la danse dite des *Călușari*, amplement traitée dans sa *Geschichte des transalpinischen Daciens*, chapitre 159 : « Ceux de Valachie ne savent plus rien à ce sujet et Cantemir la décrit en Moldavie »<sup>33</sup>. Le passage consacré aux *Călușari* dépasse en ampleur toutes les autres descriptions des us et coutumes populaires roumains. Obligé cette fois-ci d'accepter presque intégralement la thèse de Démètre Cantemir, le chroniqueur souligne cette coïncidence d'opinions avec « le savant valaque que je n'ai point nommé mais que j'ai contredit tant de fois ». Il tient même à préciser : « pour prouver que je ne le contredis pas de mauvaise foi, mais que je lui donne raison, là où nous doutons qu'il ait raison, je suis, ici, passé de son côté, bien qu'il m'aurait été tout aussi facile de présenter le contraire comme vrai ».

Cette confession de Fr. J. Sulzer a le don de souligner son attitude polémique préméditée vis-à-vis des thèses de Démètre Cantemir ; son essai de vêtir dans un langage scientifique le mécontentement de l'ambitieux immodéré, met, en réalité, au jour sa mauvaise foi à l'égard des idées du savant moldave. Et pourtant grâce à cet ouvrage de Fr. J. Sulzer, l'héritage scientifique de Démètre Cantemir a connu une large diffusion dans les milieux musicaux et ethnographiques. En effet, par le canal de la *Geschichte des transalpinischen Daciens* . . . le musicien Cantemir s'est imposé d'autant plus profondément

<sup>32</sup> *Ibidem*, chap. 158, p. 398.

<sup>33</sup> *Ibidem*, chap. 159, p. 405.

dans les milieux de l'historiographie et de la lexicographie musicales allemands.

Au moment où Fr. J. Sulzer publiait son ouvrage à Vienne, l'abbé Gianbatista Toderini « qui vivait à Constantinople vers les années 1781 » (T. T. Burada) publiait à Venise ses trois volumes intitulés *Letteratura Turchesca* comportant de précieuses notices sur Démètre Cantemir. Cet ouvrage bénéficia d'une large diffusion non seulement en Italie, mais en France aussi<sup>34</sup>. Dans le chapitre dédié à la musique, Gianbatista Toderini parle élogieusement d'« il dotte principe Cantemir », auteur d'un « scientifique *Tratato dell'Arte Musica in lingua Turchesca* ». A propos de la contribution théorique du savant musicien, l'abbé remarquait ensuite : « La musica turca ha fermi principi e dotte regole, su cui tutta e'appoggia e lavorasi ; quindi si vuol dire veramente teoretica. Su questi è fondata l'opera del Cantemir, oltre gli Arabi libri, e i Persiani che trattano di questa dottrina. Su questi furon composte l'arie Turchesche del Cantemir, e la musica fu scritta con note Europee in giusto tempo i misura, che trovasi nel vechhio libro della *Litteratura de' Turchi*, e in quello dell'Ambasciatore Ferriola (sic !), comme m'accordarono buoni intenditori nell'arte, da me consultati, e interrogati più volte »<sup>35</sup>.

Il s'ensuit donc que le traité musical de Démètre Cantemir a servi à systématiser « les principes fermes et les règles doctes » de la musique turque et que la création personnelle du prince moldave s'est encadrée parfaitement dans le style original de la musique orientale. C'est l'unique explication possible de la persistante appréciation de l'œuvre de Démètre Cantemir dans le domaine de la culture musicale turque. Car les mélodies du savant Roumain — notait Gianbatista Toderini — sont écoutées « n'importe quand avec plaisir et elles s'appellent les airs de Cantemir ». Et un pèlerin de Jassy, parti sur les traces de son compatriote (T. T. Burada) a écouté dans les rues des vilayets Khedavendikiar et Kodjali en Asie « les mélodies de l'humaniste moldave qui 200 cents ans après sa mort était devenu dans l'esprit du peuple turc 'notre célèbre musicien, le Prince Cantemir' »<sup>36</sup>.

L'abbé G. Toderini attribue également au même musicien le mérite d'avoir défini un système personnel de notation musicale : « C'est à Cantemir que les Turcs sont redevables des notes musicales qu'il applique,

---

<sup>34</sup> G. Toderini, *Letteratura turchesca*, Venezia, Presso Giacomo Storti MDCCLXXXVII (1787) ; Abbé Toderini, *De la littérature des Turcs*, traduit de l'italien en français par Mr l'Abbé de Courmand, lecteur et professeur royal. A Paris, chez Poinçot, Libraire, rue de la Harpe (1789).

<sup>35</sup> G. Toderini, *op. cit.*, tome 1, p. 225, apud G. Breazul, *op. cit.*, p. 150.

<sup>36</sup> Teodor T. Burada, *Scrierile muzicale ale lui Dimitrie Cantemir*, p. 80.



lui, pour la première foix aux airs turcs et il a rédigé un très rare petit livre »<sup>37</sup>. Il doit s'agir sans doute de l'annexe musicale comportant des mélodies créées par lui et par les compositeurs turcs. Ce recueil réalisé par Démètre Cantemir allait devenir à travers les temps une ressource fondamentale pour la mise en valeur de la création musicale turque classique, soit grâce aux ménétriers, soit par l'impression.

En 1784, Mouradja d'Ohsson quittait la capitale de l'Empire ottoman ; c'était un « chevalier de l'ordre Royal de Wasa, secrétaire de S. M. le Roi de Suède, ci-devant son interprète, et chargé d'affaires à la Cour de Constantinople » — ainsi qu'il s'intitule lui-même dans la préface à son *Tableau général de l'Empire Othoman*. Ses renseignements sur la musique turque sont précieuses, bien qu'il déclare manquer « de vestiges » documentaires, autrement dit le traité de Démètre Cantemir. « Il existe cependant chez eux d'anciens traités de musique orientale, faits par des Persans très habiles, qui traitent des règles de la composition et même de la manière de l'écrire. On voit des chiffres dans les uns et des lettres alphabétiques dans les autres : quelques Othomans y ont ajouté d'autres signes arbitraires. Telles sont les notes adoptées chez cette nation par les gens d'art. Quant à celles dont le Prince Cantemir s'est attribué l'invention, il n'en reste pas le moindre vestige dans tout l'Empire »<sup>38</sup>. Singulière cette citation de Mouradja d'Ohsson : il connaissait la technique de la notation musicale au moyen des « chiffres » et des « lettres de l'alphabet » arabe constituant le système de l'écriture musicale turque (c'est-à-dire précisément les principes de Démètre Cantemir), mais il doute de « l'invention du Prince ». Il est vrai qu'il affirme ne pas avoir vu le traité, que le document lui manque (« la moindre trace »), mais le nom du musicien roumain ne lui était pas étranger. Les sources musicales « persanes » qu'il a vues ne seraient-elles pas par hasard justement les copies du manuscrit cantemirien original sans la mention du nom de l'auteur ? Cette question s'impose vu les détails de la terminologie musicale persane (propres à la méthode didactique du traité) et aussi — et surtout — du fait que plusieurs copies manuscrites d'après l'ouvrage du prince ont circulé au XVIII<sup>e</sup> siècle sans la préface et la dédicace au sultan Ahmed III, qui auraient pu servir à l'identification de l'auteur.

Au courant de la dernière décennie du XVIII<sup>e</sup> siècle, Athanase Comnène Ypsilanti, philosophe et médecin ayant étudié à Venise, grand spathaire à Bucarest (1764) et drogman du patriarcat de Constantinople

<sup>37</sup> G. Toderini, *op. cit.*, p. 255.

<sup>38</sup> Mouradja d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire othoman, divisé en deux parties, dont l'une comprend la législation mahomédane, l'autre l'histoire de l'Empire othoman, dédiée au Roi de Suède*, II, Paris, l'Imprimerie de Monsieur, 1787, p. 231.

(1776), notait quelques renseignements précieux sur Démètre Cantemir. En effet, il consignait dans sa chronique (publiée en Roumanie par A. Papadopoulos-Kerameus) que « cet homme érudit a étudié la musique turque pendant 15 ans avec différents maîtres *hanendele* (interprètes de musique vocale) et *sazendele* (interprètes de musique instrumentale) et qu'il avait tellement progressé dans ses connaissances de la musique qu'il pouvait l'enseigner à bien d'autres, ensuite que lui le premier a rédigé les signes de la musique turque de façon intelligible pour qu'on puisse les suivre, méthode ignorée par les Turcs et inventée par Cantemir »<sup>39</sup>. Cette source documentaire a été connue et commentée par Teodor Burada, ainsi que par Mihail Gr. Poslușnicu<sup>40</sup>.

Les témoignages d'Athanase Comnène Ypsilanti nous informent avec précisions sur la source à laquelle Démètre Cantemir a puisé ses chansons : les *hanendele* et *sazendele*. C'est sans doute aussi en contact avec ces porteurs de mélodies que s'est formé l'interprète excellent du ney et de la mandore Démètre Cantemir, dont la virtuosité était devenue proverbiale dans le monde musulman.

Devant cette richesse de sources documentaires étrangères révélant une personnalité artistique de valeur internationale rien d'étonnant que de voir figurer le nom du musicien roumain dans la plus importante et la plus vaste encyclopédie musicale du XVIII<sup>e</sup> siècle, due à Ernst Ludwig Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler*<sup>41</sup>. Les données fournies par E. L. Gerber sont tout d'abord intéressantes du fait qu'elles notent les trois ouvrages musicaux du prince moldave (le traité théorique, le recueil de mélodies et son Introduction à la musique turque). En outre, elles nous apprennent une source indirecte, de large diffusion en 1789 à l'époque de la Révolution française (*Musikalische Kunstmagazin* de Johann Friedrich Reihardt). Mais, compte tenu de son intérêt, commençons par reproduire ici le texte intégral de l'article consacré au prince dans ladite encyclopédie : « Cantemir Demetrius. Un prince de la Valachie qui a accédé à une grande renommée par ses connaissances. Il a été le directeur de l'Académie de Petersbourg ; il est mort en 1723 et a légué une Histoire complète des Turcs dans laquelle il note : en 1691 il a introduit pour la première fois chez les Turcs de Constantinople les notes

<sup>39</sup> E. de Hurmuzaki, *Documente privitoare la Istoria Românilor*, XIII, Bucarest, 1909, p. 183—184. Apud T. T. Burada, *op. cit.*, p. 83.

<sup>40</sup> Mihail Gr. Poslușnicu, *Dimitrie Cantemir compozitor și artist muzical*, «Adevărul literar și artistic», Bucarest, 1923, n<sup>o</sup> 154, p. 8.

<sup>41</sup> E. L. Gerber, *Historisch-Biographisches Lexicon der Tonkünstler welches Nachrichten von dem Leben und Werken musikalischer Schriftsteller berühmter Componisten, Sänger, Meister auf Instrumenten, Diletanten, Orgel und Instrumentenmacher enthält*, Erster Theil, A—M, Leipzig, Verlegt Johann Gottlob Immanuel Breitkopf, 1790, p. 344.

musicales, rédigeant non seulement un recueil de chansons turques, mais en concevant aussi une Introduction à la musique turque. Mais cette dernière, d'après les informations de M. le Kapellmeister Reihardt dans son *Kunstmagazin*, s'est perdue en mer. Au sujet des notes (musicales) également aucun Turc ne sait plus rien de nos jours ».

Un fait nouveau se dégage de cet article d'encyclopédie, à savoir que Démètre Cantemir aurait composé son Introduction à la musique turque non pas à l'époque où il habitait la Russie (ainsi que tous les historiographes l'ont affirmé), mais du temps de sa jeunesse constantino-politaine. Si l'on tient compte de ce que sa rédaction est « en langue moldave », il s'ensuit qu'elle doit remonter à une période où ses relations avec sa patrie étaient bonnes et où cet ouvrage pouvait avoir pour but d'informer ses compatriotes sur la musique turque dans leur propre langue. On peut donc accepter pour époque de la rédaction de cette Introduction à la musique turque celle antérieure à l'an 1710.

Par ailleurs, le renvoi d'Ernst Ludwig Gerber au *Musikalisches Kunstmagazin* — ouvrage notoire de Johann Friedrich Reihardt en 1782—1791 — propose une autre source bibliographique musicale inédite relative à Démètre Cantemir. Par conséquent, le lexicographe allemand n'a point négligé cette source précieuse, détail qui se laisse saisir entre les lignes (comme par exemple son affirmation revêtant un caractère aussi catégorique qu'exclusif en ce qui concerne la disparition de la notation de Démètre Cantemir de la pratique musicale turque), comme il est tout aussi évident qu'il connaissait les ouvrages de Fr. J. Sulzer et de J. N. Forkel.

De toute façon, la mention du nom de Démètre Cantemir dans l'*Historisch-Bibliographisches Lexicon der Tonkünstler* équivaut à une consécration définitive du musicien roumain parmi les professionnels de l'art des sons. C'est une reconnaissance implicite de la place de sa personnalité dans le contexte musical universel de son siècle.

Bun de difuzat  
A. Petre.

## ÉLÉMENTS DE ROMANISATION DANS LA NÉCROPOLE DE BÉROÉ

### II<sup>e</sup> PARTIE : LE RITE DE L'INHUMATION

AURELIAN PETRE

Dans une étude précédente publiée en cette revue<sup>1</sup>, nous avons essayé de prouver sur la base des découvertes de la nécropole de Béroé que les tombeaux d'incinération qui sont appelés, dans la typologie courante « Brandgrubergräber », représentent une première preuve de la romanisation des Gètes de la future province *Scythia Minor*.

Nous montrions dans les publications antérieures<sup>2</sup> que des 1133 tombes découvertes dans le grand cimetière de Béroé, 1128 sont d'inhumation. Malgré ces données extrêmement abondantes que nous possédons, nous nous trouvons dans la situation de ne pouvoir présenter que certains aspects des problèmes soulevés par l'existence de l'inhumation dans la nécropole étudiée par nous, la majorité des tombes ne contenant pas d'objets. D'autre part, parmi celles où l'on a trouvé des objets, nous n'avons pour l'instant examiné que les complexes des II<sup>e</sup> — VII<sup>e</sup> siècles de n.è. Bien que les données archéologiques soient incomplètes, nous essayerons d'aborder certains problèmes concernant le rite de l'inhumation dans la zone ponto-danubienne, étant donné que dans les ouvrages

<sup>1</sup> A. Petre, *Eléments de romanisation dans la nécropole de Béroé*, R.E.S.S.E., 2. 1973, p. 215—226.

<sup>2</sup> Idem, *Săpăturile de la Piatra-Frecăței* (Les fouilles de Piatra-Frecăței), dans *Materiale*. VIII, 1962, p. 566. Aux 786 tombes fouillées jusqu'à cette date, on doit encore ajouter 347 tombes qui ont été étudiées ultérieurement.

à caractère monographique ou d'autre nature ils ne sont pas étudiés et qu'une explication dans ce sens est exigée par les découvertes de Béroé.

L'identification de l'origine du rite de l'inhumation à l'époque romaine dans la *Scythia Minor* comporte de multiples difficultés, sa présence pouvant être constatée sur le territoire de la Dobroudja dès l'époque néolithique. Il est en même temps difficile de formuler d'une manière précise le point de départ de l'investigation, toute tentative de simplification du problème menant inévitablement à des complications insolubles. C'est pourquoi nous préférons pour le moment partir de données constatées par nous-mêmes, à quoi nous ajouterons les chaînons existant également dans d'autres endroits, afin de pouvoir établir une hypothèse de travail concordant avec les données offertes par les découvertes archéologiques.

Dans la nécropole de Béroé, le rite de l'inhumation est pleinement constitué dans une ample chronologie, au long des II<sup>e</sup> — III<sup>e</sup> siècles de n.è., et nous pouvons affirmer, sans crainte de nous tromper, qu'à la fin du III<sup>e</sup> siècle, l'inhumation est *généralisée*. Le matériel archéologique trouvé dans les tombes d'inhumation les plus anciennes est susceptible de révision quant à sa limite chronologique inférieure, mais ne peut en aucun cas dépasser la fin du III<sup>e</sup> siècle.

Partant de ces coordonnées, en vertu desquelles la généralisation de l'inhumation ne saurait être placée après le III<sup>e</sup> siècle de n.è., le premier problème qui doit être abordé est celui d'établir d'où et comment a pénétré ce rite qui est généralisé dans la nécropole de Béroé *avant* l'Edit de Milan de 313 de n.è. (lorsque l'inhumation aurait pu pénétrer par l'intermédiaire du christianisme, chez des peuples qui jusqu'aux approches de cette date avaient pratiqué l'incinération depuis de longs siècles, comme c'est le cas des Gètes habitant entre l'Istros et le Pont).

Il résulte des recherches effectuées jusqu'ici en Dobroudja, publiées intégralement ou sous forme de simples informations, que le rite de l'inhumation a été pratiqué à l'époque préromaine par les Grecs de Histria, de Tomis et de Callatis.

La nécropole de la première colonie pontique a fait l'objet d'études publiées dans un volume monographique contenant les résultats des recherches des années 1955—1961. Dans la nécropole tumulaire attribuée à Histria, 40 tumulus ont été fouillés dont seulement 3 avaient des tombes d'inhumation (en position non secondaire); deux tombes ont été datées du V<sup>e</sup> siècle av.n.è.<sup>3</sup>, et la troisième du II<sup>er</sup> siècle av.n.è.<sup>4</sup>; une autre

<sup>3</sup> P. Alexandrescu, *Necropola tumulară* (La nécropole tumulaire), dans le volume *Histria*, II, 1966, Bucarest, tumulus I, p. 171—173 et tumulus XVIII, p. 176.

<sup>4</sup> *Ibid.*, tumulus VIII, p. 210.



tombe (secondaire) est placée dans la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de n.è. <sup>5</sup>. Le grand espace de temps entre ces quatre tombes atteste, sans aucun commentaire, que l'inhumation ne saurait être considérée comme un rite employé régulièrement par ceux qu'on faisait enterrer dans la nécropole tumulaire proche du lac Sinoé.

La nécropole plane de Histria, où l'inhumation apparaît massivement à l'époque romaine, ne nous offre non plus de liens chronologiques intermédiaires avec les siècles antérieurs ; c'est ainsi que les plus anciennes tombes d'inhumation de Histria, que l'on date du II<sup>e</sup> siècle de n.è. <sup>6</sup>, n'ont pas de précédents dans les tombes d'inhumation de la nécropole tumulaire susmentionnée, mais sont tout au plus contemporaines de celles-ci.

La solution du problème examiné par nous concernant les découvertes de Histria est difficile par le fait que jusqu'à présent on n'a pas découvert la nécropole grecque plane d'inhumation de Histria, dont l'existence est postulée à partir de la présence de stèles funéraires dont la plus ancienne date du V<sup>e</sup> siècle av.n.è. <sup>7</sup>.

Pour la nécropole de Tomis, une autre situation se dessine ; ici, malgré la position précaire dans laquelle se trouvent non seulement la nécropole, mais encore toute la ville antique, auxquelles se sont superposées les bâtisses modernes, le tableau est changé en quelque sorte par rapport à celui de Histria, dans le sens que les tombes d'inhumation de l'époque romaine n'apparaissent pas soudainement et sans continuité avec l'époque antérieure, comme celles de Histria. Les fouilles de Tomis des dernières années ont mis au jour des nécropoles à partir de l'époque hellénistique jusqu'aux IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles de n.è., et peut-être même plus tard. Dans la nécropole du IV<sup>e</sup> siècle av.n.è., au I<sup>er</sup> siècle de n.è., ont été découvertes 75 tombes, dont — selon notre calcul — 6 sont dérangées, 48 d'incinération, et 21 tombes d'inhumation, ces dernières se plaçant sans interruption du IV<sup>e</sup> siècle av.n.è. au I<sup>er</sup> siècle de n.è. Dans les découvertes faites jusqu'ici, le pourcentage des tombes d'incinération est d'environ 70 %, et celui des tombes d'inhumation de 30 %, donc en infériorité manifeste par rapport aux premières <sup>8</sup>. Par contre, aux II<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> siècles de n.è., des 183 tombes découvertes, seulement deux sont d'incinération, le reste étant d'inhumation<sup>9</sup>. Il semble donc, sur la base de ces données,

<sup>5</sup> *Ibid.*, tumulus III, p. 200 et 281.

<sup>6</sup> Emil Condurachi et collaborateurs, *Şantierul arheologic Histria* (Le chantier archéologique Histria), dans *Materiale*, IV, 1957, p. 36.

<sup>7</sup> P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 273.

<sup>8</sup> M. Bucovăla, *Necropole elenistice la Tomis* (Nécropoles hellénistiques à Tomis), Musée régional d'archéologie Dobrogea, Constanța, 1967, p. 9—119.

<sup>9</sup> V. Barbu, *Considérations chronologiques basées sur les données fournies par les inventaires funéraires des nécropoles tomitaines*, dans « Studii clasice », III, 1961, p. 209, le tableau qui contient les nécropoles II et IV.

que dès la première moitié du III<sup>e</sup> siècle de n.è., l'inhumation était généralisée dans la nécropole de Tomis, de même que dans la nécropole plane de Histria.

Dans les nécropoles de la population gète archaïque, l'inhumation n'a été pratiquée que dans celle de Murighiol du III<sup>e</sup> siècle av.n.è.; ici se trouvent deux cimetières où ont été découvertes environ 62 tombes (selon nos calculs), et parmi celles-ci deux seules sont d'inhumation<sup>10</sup>. Des nécropoles du III<sup>e</sup> siècle av.n.è. jusqu'au II<sup>e</sup> siècle de n.è. n'ayant pas été découvertes, époque à laquelle appartient la nécropole gète d'Enisala, où seuls étaient enterrés les enfants<sup>11</sup>, nous ne pouvons suivre chronologiquement l'évolution de ce rite chez les Gètes de la Dobroudja dont nous savons qu'ils préféraient l'incinération.

Les autres découvertes de Dobroudja ne sont pas concluantes pour le problème étudié par nous, s'agissant de cas isolés, sans antécédents ni continuité<sup>12</sup>.

Il résulterait de ce qui a été dit jusqu'ici que le centre de rayonnement du rite de l'inhumation dans le *Hinterland* de Dobroudja, y compris le « limes », est le groupe des cités ouest-pontiques, surtout si nous partons des découvertes de la nécropole de Tomis où l'inhumation malgré son caractère tributaire à l'égard de l'incinération, se pratiquait sans interruption à partir du IV<sup>e</sup> siècle av.n.è. jusqu'au seuil de la romanité. La question qui se pose est de savoir si les habitants de ces centres maritimes, même dans les conditions de la possession de territoires dans cet *Hinterland*, ont réussi jusqu'à l'arrivée des Romains, à déterminer les Gètes non seulement à adopter certaines formes de culture matérielle hellénique, mais encore à changer radicalement même leur rite séculaire d'enterrement.

Si nous prenons en considération certaines affirmations, il semble que dans la zone d'influence de Histria, une partie des autochtones aient

<sup>10</sup> Exp. Bujor, *Săpăturile de salvare de la Murighiol* (Les fouilles de sauvetage de Murighiol) dans SCIV, VI, 3—4, 1955, p. 571—580; id. *Şantierul arheologic Murighiol* (Le chantier archéologique Murighiol), dans *Materiale*, VI, 1959, p. 325—329.

<sup>11</sup> M. Babeş, *Necropola daco-romană de la Enisala* (La nécropole daco-romaine d'Enisala), dans SCIV, 1, 1971, p. 21. Nous faisons de nouveau la remarque de l'emploi injustifié du nom de Daces au lieu de Gètes pour la population autochtone de la Dobroudja antique.

<sup>12</sup> B. Mitrea, C. Preda, M. Anghelescu, *Săpăturile de salvare de la Satu Nou, Cimitirul geto-dacic* (Les fouilles de sauvetage de Satu Nou. Le cimetière géto-dace), I, dans *Materiale*, VII, 1961, p. 283—289; id., *Şantierul Satu Nou. Necropola geto-dacă* (Le chantier Satu Nou. La nécropole géto-dace), dans *Materiale*, VIII, 1962, p. 369—372; G. Simion, Gh. I. Cantacuzino, *Cercetările arheologice de la Telița, com. Poșta, jud. Tulcea* (Les recherches archéologiques de Telița, village de Poșta, départ. de Tulcea), dans *Materiale*, VIII, 1962, p. 373—381; M. Irimia, *Noi cercetări arheologice în cimitirul II geto-dacic de la Bugeac* (Nouvelles recherches archéologiques au cimetière II géto-dace de Bugeac), dans « Pontice », 2, Constanța, 1969, p. 23—41 et les notes 1, 5, 6.

totalement changé leur rite dès le VI<sup>e</sup> siècle av.n.è., en demeurant ensuite fidèles à la nouvelle forme, du moins jusqu'au premier siècle de n.è., limites entre lesquelles se place la nécropole plane d'inhumation (et son établissement) près du village de Histria, découverte attribuée à des *Gètes hellénisés*.

On peut ainsi déduire, en procédant par simplification, que la filiation de l'inhumation serait claire, son adoption par certains Gètes de Dobroudja démontrée, et que la participation de ces Gètes hellénisés au processus de généralisation d'un rite — qui n'était commun ni aux nouveaux-venus sous le couvert de la romanité — même si elle n'est pas attestée, peut être supposée. Cependant l'acceptation d'un pareil point de vue commode et étroit est empêchée par les découvertes mêmes de la nécropole tumulaire, interprétée comme appartenant à la colonie milésienne de Histria. Selon l'auteur des fouilles d'ici, les tumulus les plus anciens, qui datent du VI<sup>e</sup> siècle av.n.è., appartiennent d'après le rite et le rituel aux Gètes autochtones et non pas aux Grecs de Histria<sup>13</sup> ; ces derniers ne se manifestent comme personnalité rituelle dans leur propre nécropole qu'au V<sup>e</sup> siècle av. n.è., mais plus certainement encore seulement au IV<sup>e</sup> siècle av. n.è.<sup>14</sup> Bien qu'on n'ait fouillé que 40 des très nombreux tumulus qui se trouvent dans la zone des lacs Sinoé et Histria et qu'on n'ait pu tirer que des conclusions qui ne dépassent pas les limites de l'hypothèse de travail de la monographie, une constatation répétée se dégage, selon laquelle il existait dans les rituels *une subordination de l'élément grec à l'élément gète autochtone*. C'est ainsi que, à la lumière de ces interprétations, certains habitants de la ville de Histria se sont fait enterrer dès le VI<sup>e</sup> siècle av.n.è. selon le rite et le rituel gète, tandis que les autochtones de la proximité de la cité pratiquaient, sous l'influence d'un autre groupe d'habitants de Histria, le rite de l'inhumation grec, à partir du VI<sup>e</sup> siècle av. n.è., jusqu'au I<sup>er</sup> siècle de n.è. L'interprétation donnée au cimetière plan d'inhumation proche du village de Istria comme appartenant à des Gètes hellénisés nous semble en contraste non seulement avec la situation des autres autochtones de Dobroudja, qui conservent le rite de l'incinération jusqu'à l'époque romaine, mais même avec celle de certains Grecs de la ville de Histria qui abandonnent, sous l'influence des Gètes dès le VI<sup>e</sup> siècle av. n.è., leurs rituels spécifiques d'incinération. Pour mieux dire, il résulte de la monographie citée par nous qu'une partie des habitants de la colonie milésienne se faisaient enterrer dans la nécropole plane (non découverte) depuis leur arrivée au bord du lac Sinoé, c'est-à-dire du VI<sup>e</sup> siècle av.n.è., jusqu'à l'époque romaine. Ceux-ci exercèrent une forte influ-

<sup>13</sup> P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 273 et suiv.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 266 et 277.

ence sur des groupes de Gètes qu'ils déterminèrent à pratiquer l'inhumation à partir même du VI<sup>e</sup> siècle av.n.è. ; ces autochtones conservèrent le nouveau rite jusqu'à la fin de l'hellénisme. Une autre partie des habitants de la cité de Histria abandonnent les rituels qui leur sont spécifiques et se « gétisent » dans la manière de se faire enterrer — à partir toujours du VI<sup>e</sup> siècle av.n.è. — mais si intensément que les tombes les plus anciennes de la nécropole de la ville grecque qui appartiennent à ce siècle sont attribuées aux Gètes.

Pour ne pas nous éloigner du sujet, nous estimons qu'il y a dans la monographie mentionnée des vices d'interprétation ethnique concernant des monuments qui ont fait l'objet de la discussion. Nous nous permettons d'affirmer que la nécropole plane d'inhumation proche du village de Istria ne peut appartenir à des Gètes hellénisés<sup>15</sup>, étant donné qu'il est démontré, du moins pour la Dobroudja, que ceux-ci n'ont abandonné le rite de l'incinération dans de grands groupes qu'au long de l'époque romaine. Nous estimons de même que doit être également révisée l'interprétation de l'appartenance ethnique des tumulus étudiés jusqu'ici qui sont attribués aux Grecs de Histria, car dans le cas de certains de ces tumulus le rite et le rituel constatés sont gètes, tandis que l'élément grec ne se manifeste que dans les objets d'offrande. On peut plutôt supposer qu'une partie de ces tumulus appartiennent à des Gètes hellénisés qui vivent soit à proximité de Histria, où sont même des habitants de la ville, comme le laissent entendre, d'une manière ambiguë, certaines pages de la monographie<sup>16</sup> ; s'il en est ainsi, les données du problème changent fondamentalement non seulement quant à la simple appartenance ethnique de la nécropole tumulaire, mais encore quant à toute la conception des rapports entre les Gètes de Dobroudja et les Grecs, d'où résulteraient des conséquences sur le plan historique qui sont loin de manquer d'importance.

Malgré la conclusion confuse de la monographie due à une interprétation forcée des découvertes mentionnées, nous nous permettrons, revenant au problème qui nous intéresse, sans essayer de trancher le

---

<sup>15</sup> Nous sommes arrivé dès 1967, à cette conclusion que nous avons formulée dans l'ouvrage, *Béroé I., Necropola din sec. II—VII e.n.* (Béroé I, La nécropole des II—VII<sup>e</sup> siècles de n.è.), sous presse.

Indépendamment de la conclusion mentionnée, Suzana Dimitriu, dans l'étude *Fizionomia cartierului de locuințe « extra muros » de la Histria, în perioada arhaică* (La physionomie du quartier d'habitations « extra muros » de Histria, dans la période archaïque), dans SCIV, 21, 1970, 2. p. 229—239, écrit que la nécropole de Istria — village « ... avère le caractère d'un cimetière grec » (c'est nous qui soulignons). Sont également intéressants les commentaires de l'auteur de la p. 230 note 37, concernant les tumulus les plus anciens de la nécropole de Histria, qu'elle considère gètes.

<sup>16</sup> P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 275.

« nœud gordien » des multiples complications survenues, de sectionner la manière de poser le problème de l'origine du rite de l'inhumation à l'époque romaine dans la Dobroudja.

1. Dans les villes grecques du bord de la mer Noire (en prenant en considération la situation de Tomis), ce rite, lequel coexiste avec celui de l'incinération, mais tributaire à celui-ci, a toutes les chances d'avoir des joints jusqu'à la stabilisation de la domination romaine, et à partir de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle de n.è., sous l'impulsion de celle-ci, l'inhumation tend à se généraliser, en remplaçant graduellement — et irréversiblement — l'incinération.

Étant donné que les découvertes de la nécropole de Tomis reflètent strictement la réalité de cette colonie, nous ne pouvons nous permettre de généraliser la situation pour toutes les colonies de l'ouest de la mer Noire. C'est ainsi que de l'Apollonia thrace, à la différence de Histria, on ne connaît que la nécropole plane d'inhumation des VI<sup>e</sup>—II<sup>e</sup> siècles d'av. n.è.<sup>17</sup>, ce qui ne prouve toutefois pas qu'il n'y en ait pas eu une autre d'incinération. Cependant, considéré sous la perspective de l'histoire, ce dernier rite n'avait plus à l'époque romaine des chances d'implantation (même s'il était introduit du dehors), au milieu d'une population grecque qui pratiquait exclusivement l'inhumation.

2. Les recherches le long du Danube en Dobroudja sur le « limes » se réduisent à deux points, à savoir Noviodunum (Isaccea) et Béroé (Piatra Frecăței). Dans la première station, la nécropole tumulaire est aussi bien d'incinération que d'inhumation; la date du premier rite résulte de monnaies du temps de Néron (émises en 64 de n.è.), de Vespasien (émises en 71 de n.è.), de Hadrien (117—138), et d'Antonin le Pieux (pièces de 157—158), tandis que l'inhumation qui se réduit à deux tombes des dix découvertes, ne date pas avant le règne d'Antonin le Pieux (émissions de 140—143)<sup>18</sup>. Il est difficile de porter un jugement sur les découvertes de Noviodunum quant à la détermination du groupe ethnique qui s'y faisait enterrer; selon le chercheur qui a spécialement étudié le rite et les rituels

<sup>17</sup> V. Venedicov et collaborateurs, *Les fouilles dans la nécropole d'Apollonia en 1947—1949*, Sofia, 1963, p. 14—15 (description des tombes d'incinération) et p. 373—395 (résumé français). La nécropole d'Apollonia se trouve en deux endroits: à Kalfata et au « Jardin maritime » de la ville de Sazopol. Ont été fouillées 768 tombes des V<sup>e</sup>—II<sup>e</sup> siècles av.n.è., dont 12 seules sont d'incinération, qui appartiennent exclusivement au V<sup>e</sup> siècle av.n.è., ayant un « faciès barbare ». Les auteurs estiment que la nécropole a le caractère grec, dû au rite de l'inhumation qui est presque général.

<sup>18</sup> Exp. Bujor, G. Simion, *Săpăturile de salvare de la Isaccea* (Les fouilles de sauvetage d'Isaccea), dans *Materiale*, VII, 1961, p. 395.



de l'incinération de la nécropole de Histria, certaines tombes d'incinération de Noviodunum (6, 7, 9 et 10 et celle du tumulus XXXII) représentent du point de vue typologique une variante grecque du type *JA a v* de Histria<sup>19</sup>, tandis que l'auteur des fouilles les considère comme autochtones<sup>20</sup>.

C'est dans la nécropole de Noviodunum que l'on trouve les tombes d'inhumation les plus anciennes, pourvues d'objets romains et datées par des monnaies d'Antonin le Pieux (138—161).

Les découvertes de Béroé ont été analysées en détail en ce qui concerne l'incinération dans notre étude susmentionnée.

Les tombes les plus anciennes d'inhumation de cette nécropole ont été datées par la présence des objets en céramique, les monnaies faisant défaut avant le commencement du IV<sup>e</sup> siècle de n.è. Une place à part peut être occupée par la tombe E 136, qui est *en partie d'incinération*, le mort ayant une monnaie d'Antonin le Pieux (138—161) entre les maxillaires. Si sa situation est confirmée par les recherches futures de la «Nécropole I<sup>21</sup>», il est fort possible que la tombe E 136 ait constitué un moment de transition vers l'inhumation et de renonciation partielle à l'incinération.

Il y a des indices selon lesquels les premières inhumations de la «Nécropole II» de Béroé ont été faites à partir même de la première moitié du II<sup>e</sup> siècle de n.è., lorsque l'incinération se pratiquait encore, probablement à une échelle réduite, les tombes de ce genre étant respectées très longtemps. Il semble, en partant de l'étude du matériel archéologique des tombes d'inhumation, qu'à partir de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle de n.è., ce rituel a définitivement gagné du terrain au détriment de l'incinération, laquelle ne s'effectuait plus que rarement. L'inhumation est totalement généralisée à la fin du III<sup>e</sup> siècle — commencement du IV<sup>e</sup>, lorsque l'on constate à Béroé la première grande extension, et brusque en quelque sorte, de la nécropole, dans une zone où jusqu'alors on n'avait pas fait d'enterrements.

3. Pour le territoire entre le Danube et la mer, la pénurie des découvertes rend presque impossible l'étude du problème dans toute son étendue.

<sup>19</sup> P. Alexandrescu, *op. cit.*, p. 244 et 266—267.

<sup>20</sup> Exp. Bujor, G. Simion, *loc. cit.*, p. 395.

<sup>21</sup> On trouve dans l'étude citée ci-dessus, à la note 1, une ample présentation de la zone archéologique de Béroé, dans laquelle il est dit que la «Nécropole I», où n'ont été faits que de simples sondages, contient des tombes géto-romaines du type «Brandgrubergräber», datables aux I<sup>er</sup>—II<sup>e</sup> siècles de n.è., tandis que dans la «Nécropole II» qui appartient au camp fortifié de Béroé, où ont été découverts jusqu'ici 1 133 tombes, la tombe la plus ancienne est datée par des monnaies d'Antonin le Pieux (138—161).

Les seules nécropoles de l'époque romaine sont celles dont il a été question, à savoir celle d'Enisala, interprétée comme autochtone, et les découvertes de Horia qui jusqu'à présent sont considérées comme appartenant aux Carpes nord-danubiens, donc du III<sup>e</sup> siècle de n.è. <sup>22</sup> Dans la nécropole d'Enisala, placée aux I<sup>er</sup> — II<sup>e</sup> siècles de n.è., on ne constate l'inhumation que pour les enfants, l'incinération prédominant pour le reste de la population <sup>23</sup>.

Nous croyons, à partir des données présentées, que le problème de l'origine de l'inhumation au long de l'époque romaine, se pose d'une manière quelque peu différenciée pour les grandes zones de la Dobroudja, dans lesquelles nous distinguons d'abord les centres helléniques soit de la côte de la mer Noire soit du Hinterland, y compris le limes, et d'autre part ceux des centres Gètes. Ces derniers, quelle que soit la mesure dans laquelle ils ont assimilé des éléments de culture matérielle grecque, ont conservé le rite de l'incinération jusque tard aux II<sup>e</sup> — III<sup>e</sup> siècles, bien qu'individuellement ou appartenant à de hautes positions sociales, ils pussent adopter l'inhumation ; mais sur le plan général, en tant que groupe ethnique, les Gètes n'abandonnèrent leur rite que sous la forte influence des colons amenés en Dobroudja par la domination romaine.

Sur le territoire de l'ancienne *Scythia Minor* les nécropoles planes d'inhumation apparaissent avec la soudaineté avec laquelle on les trouve dans d'autres régions de l'Empire, où jusqu'à l'arrivée des Romains l'incinération était générale.

Dans l'ouvrage érudit de Van Doorselaer, bien qu'il se limite aux nécropoles de la Gaule Septentrionale, lorsqu'il attaque des problèmes de première importance comme celui du passage des Gaulois au rite de l'inhumation, sont analysées avec la plus grande compétence toutes les possibilités et les sources où ce rituel peut avoir son origine <sup>24</sup>. Compte tenu de la situation spéciale dans laquelle se trouve l'histoire des Celtes à l'époque préromaine en rapport avec la présence et l'influence des populations germaniques sur ceux-ci, il est explicable pourquoi l'auteur, étayé d'une ample information, a tenu à démontrer que l'élément germanique n'est pas le facteur qui a déterminé le changement de la croyance des Celtes concer-

<sup>22</sup> Gh. Bichir, *La civilisation des Carpes (II<sup>e</sup>—III<sup>e</sup> siècles de n.è.) à la lumière des fouilles archéologiques de Poiana-Dulcești, de Butnărești et de Pădureni*, dans « Dacia », N.S., XI, 1967, p. 223, note 104.

<sup>23</sup> M. Babeș, *op. cit.*, p. 21. Dans la nécropole d'Enisala, ont été découvertes 48 tombes, dont 37 d'incinération et 9 d'inhumation ; 8 de celles-ci appartiennent à des enfants de 1 à 2 ans.

<sup>24</sup> A. Van Doorselaer, *Les nécropoles d'époque romaine en Gaule Septentrionale*, Bruges, 1967, p. 36—37 et 50—57.

nant la mort et par suite l'adoption par eux de l'inhumation <sup>25</sup>. Il montre avec la même pertinence que le facteur italique non plus ne pouvait être l'auteur de cette transformation essentielle dans les pratiques funéraires de la Gaule, étant donné que même dans le péninsule, les Romains eux-mêmes se faisaient incinérer jusqu'à Trajan. Mais, à partir de cet empereur, surtout depuis Hadrien (117—138), l'« afflux oriental » se fait sentir aussi bien chez les Romains que dans les provinces et dans tous les compartiments de la vie.

*Mutatis mutandis*, l'évolution historique du rite de l'inhumation dans la *Scythia Minor* est dans ses lignes générales la même qu'en Gaule ; si pour les territoires celtiques certains historiens font l'effort de trouver chez les Gaulois une filiation entre l'inhumation de l'époque préromaine et celle de l'époque impériale, cette tentative est, croyons-nous, inutile pour les Gètes de Dobroudja. Toute tentative de chercher à l'inhumation une origine exclusivement gréco-pontique ou scytho-sarmate n'a pas de chances d'être confirmée sur la base des découvertes faites jusqu'ici. La seule explication demeure celle qui est valable également pour d'autres provinces romaines mentionnées par nous, à savoir que l'œuvre immense d'organisation des provinces du Bas-Danube suppose un énorme afflux de population ; celle-ci, qu'elle fasse partie de l'armée, de l'administration, du commerce ou de toute autre occupation nécessaires à l'édification sur des bases durables d'une domination, ne pouvait être totalement recrutée parmi les habitants de l'Italie. La réserve la plus importante fut constituée par les provinces de l'Asie Mineure, d'où est parti cet « afflux oriental » dans toutes les directions de l'Empire, ces populations étant également arrivées dans la région du Bas-Danube. Ces orientaux apportèrent avec eux, outre tout un « Panthéon » de culte, le rite de l'inhumation, lequel avait chez eux une tradition séculaire <sup>26</sup>. Venus sous toutes les formes dans la future province *Scythia Minor*, ils représentaient l'Empire romain plus fortement que toute tradition locale. Établis d'abord sur le Danube, très vite après dans toute la province, ils couvrent de leur « romanité » tout le territoire situé entre le Danube et la mer. De sorte que dans certaines nécropoles du II<sup>e</sup> siècle de n.è., comme celle de Béroé, l'inhumation apparaît sans aucun rapport avec le passé gétique. La lutte pour la primauté du rite de l'inhumation n'a pas été livrée seulement entre les nouveaux-venus et les autochtones qui se trouvaient ici au moment de leur arrivée, mais également entre eux, étant donné que certains, non orientaux, aux-

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 59—60.

<sup>26</sup> Fr. Cumont, *Lux Perpetua*, Paris, 1949, p. 387—390 et A. van Doorselaer, *op. cit.*, p. 68—76.

quels se sont ajoutés des autochtones, continuèrent à pratiquer l'incinération, comme le montrent les découvertes de la nécropole de Béroé.

La résistance des adeptes de l'incinération à la nouvelle vague fut inutile, car après un siècle d'opposition, l'inhumation triomphe *avant* que la doctrine officielle chrétienne se manifeste et les unifie sous la même foi monothéiste. Sous le vêtement généralisé du christianisme, l'inhumation est le seul rite accepté par l'Eglise ; par contre les autres rites et rituels, lorsqu'ils se manifestent d'une manière évidente, attestent la « mosaïque » ethnique constitué par la romanité chrétienne du IV<sup>e</sup> — VII<sup>e</sup> siècles de n.è. au Bas-Danube.

## LA DIFFUSION DE LA LANGUE LATINE DANS LE SUD-EST DE L'EUROPE \*

VII

Bun de difuzat  
H. Mihaescu

HARALAMBIE MIHĂESCU

La Mésie Inférieure formait une immense terrasse comprise entre les monts Haemus (Starea Planina) et le Pont Euxin, où s'est développée une agriculture prospère et où eurent lieu des colonisations massives avec une population de langue latine. A la bouche de la rivière Lom, il y avait une forteresse avec une garnison de cavalerie appelée ALMUS (Lom), où se sont conservées 12 inscriptions<sup>1</sup>. A l'est de celle-ci, on a trouvé une inscription à Kavačica<sup>2</sup>, et plus à l'intérieur, près de la frontière avec la Mésie Supérieure, une inscription a été découverte

---

\* *Abréviations* : ActaMN = « Acta Musei Napocensis », Cluj, 1964 — ; AnD = « Analele Dobrogei », Constanța, 1920—1937; AUIași = « Analele Universității din Iași »; BCMI = « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », București, 1908—1945; Bš = V. BEŠEVĽIEV, *Epigrafski prinosi*, Sofia, 1952; C = *Corpus Inscriptionum Latinarum*, III; IBAD = « Izvestija na Bălgarskoto Archeologičesko Družestvo », Sofia, 1910—1920; IBAI = « Izvestija na Bălgarskija Archeologičeski Institut », Sofia, 1921 — ; IVAD = « Izvestija na Varnenskoto Archeologičesko Družestvo », Varna, 1908—1921, 1951—; MCA = « Materiale și Cercetări Arheologice », București, 1953—1962; MonScythMin = *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanța, 1964; OeJ = « Jahresberichte des Oesterreichischen Archäologischen Institutes », Wien, 1898 — ; RA = « Revue Archéologique », Paris, 1882 — ; RE = *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, 1896 — ; RIR = « Revista Istorică Română », București, 1931—1943; SCIV = « Studii și Cercetări de Istorie Veche », București, 1950 — ; StCl = « Studii Clasice », București, 1959 — ; TabIR = *Tabula Imperii Romani. Romula — Durostorum — Tomis, L 35*, Bucarest, 1969.

<sup>1</sup> C 6124—6126, 7420, 7421, 14288, 14409, 14410; IBAD I, 1910, p. 119; GNM VI, 1932—1934, p. 54; IBAI XXIV, 1961, p. 264—268.

<sup>2</sup> IBAD III, 1912/1913, p. 332.

à Lukovica<sup>3</sup>. Sur la route qui longe le Danube, à environ 20 km à l'est de Lom, nous avons une inscription à POMODIANA (Labec)<sup>4</sup>. Plus au sud, il y a 6 inscriptions dans le village de Mokreš<sup>5</sup> et une inscription à Banje<sup>6</sup>. Près de l'embouchure de la rivière Cibrica, on a trouvé une inscription à CEBRUS (Gorni Cibăr)<sup>7</sup>, et dans le district de Lomsko, une inscription à Kule Mahla<sup>8</sup>. Sur le cours moyen de la rivière Cibrica, on a découvert un diplôme militaire dans le village de Dălgodelci<sup>9</sup>, et sur son cours supérieur une inscription à Kotenovci<sup>10</sup>.

Près de l'embouchure de la rivière Ogosta, au nord du village de Hălec, se trouvait le centre urbain appelé AUGUSTA, ayant une garnison de cavalerie, où sont restées 3 inscriptions latines<sup>11</sup>. Plus haut, dans la vallée de la même rivière, sur la rive droite, dans le village de Monastirište, on a découvert une inscription<sup>12</sup>. Un peu plus loin, vers le sud, nous avons 2 inscriptions dans le village de Gromšin<sup>13</sup>. Toujours sur la rivière Ogosta, à la limite entre la montagne et la plaine, dans l'actuel Mihajlovgrad (ancien Kutlovica), a prospéré le municpe de MONTANA, également connu sous le nom de MUNICIPIUM MONTANENSIVM, où sont conservées 40 inscriptions latines<sup>14</sup>. Plus loin dans la montagne, sur la rivière Ogosta et dans les vallées de ses affluents ont été découvertes 4 inscriptions à Krapča<sup>15</sup>, Mitrovci<sup>16</sup>, Žeravica<sup>17</sup> et Dolna Veronica<sup>18</sup>, 2 inscriptions à Kamenariska<sup>19</sup>, 3 inscriptions à Srebljanica<sup>20</sup>, Lopušna<sup>21</sup>

<sup>3</sup> C 12384.

<sup>4</sup> C 7422.

<sup>5</sup> SNUNK XVI—XVII, 1900, p. 22; KALINKA 394; IBAI II, 1923/1924, p. 210—212.

<sup>6</sup> C 12379.

<sup>7</sup> C 14411.

<sup>8</sup> C 14412 = KALINKA 147.

<sup>9</sup> IBAI II, 1923/1924, p. 94—98 = CIL XVI, 13.

<sup>10</sup> IBAD III, 1912/1913, p. 49.

<sup>11</sup> C 12347; IBAD II, 1911, p. 2—3; III, 1912/1913, p. 3.

<sup>12</sup> Dm 34.

<sup>13</sup> C 12385, 12389.

<sup>14</sup> C 7447—7451, 12370—12378, 14209, 14211<sup>9</sup>; SNUNK XX, 1904, p. 18—22; IBAI I, 1921/1922, p. 245; II, 1923/1924, p. 86; XIV, 1940/1942, p. 269—271; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 356, 359, 372, 374; Arh VII, 1, 1955, p. 91—101; XII, 3, 1970, p. 43—47; Bš 118.

<sup>15</sup> SNUNK XX, 1904, p. 18.

<sup>16</sup> IBAI XIV, 1940/1942, p. 271.

<sup>17</sup> SNUNK XX, 1904, p. 19.

<sup>18</sup> C 12380.

<sup>19</sup> C 12382, 12383.

<sup>20</sup> C 12381.

<sup>21</sup> C 12369.



et Čeljŭstnica <sup>22</sup>, 2 inscriptions à Čiprovci <sup>23</sup>, 3 inscriptions à Vlaško Selo <sup>24</sup> et Gaganica <sup>25</sup> et 4 inscriptions à Berkovica <sup>26</sup>. Toutes faisaient partie de la CIVITAS MONTANENSIVM et gravitaient vers sa capitale.

Dans la vallée de l'affluent qui descend du massif Vraca, on a une inscription à Krivodol <sup>27</sup> et 6 à Liljače <sup>28</sup>. À l'est de Liljače, on a découvert une inscription à Čukato-Čiren <sup>29</sup>, et à l'ouest 2 inscriptions à Kravodar <sup>30</sup>. Plus au sud, dans la direction de Vraca, ont été découvertes 2 inscriptions à Beli Izvor <sup>31</sup> et Kostičovci <sup>32</sup>.

Dans le bassin de la rivière Skăt, nous avons une inscription à Sirakovo <sup>33</sup>, 6 à Altinir <sup>34</sup>, 2 à Bela Slatina <sup>35</sup>, 2 à Komarevo <sup>36</sup>, et une à Dolni Pestene <sup>37</sup>.

Le long du Danube, entre les rivières Ogosta et Iokar ont été découvertes 2 inscriptions à Orjahovo <sup>38</sup>, une à Boril <sup>39</sup>, une à VALERIANA (Dolni Vadim) <sup>40</sup>, une à Selanovci <sup>41</sup> et 2 à Ostrov <sup>42</sup>. Sur la rive gauche de la rivière Iskar, près de l'endroit où il se jette dans le Danube, au village de Gigen, se trouvent les ruines de la ville d'OESCUS, élevée au rang de *colonia* au début du II<sup>e</sup> siècle, centre commercial et militaire, point de liaison avec la Dacie sur la vallée de l'Olt et avec la Thrace vers la ville de PHILIPPOLIS (Plovdiv). Située près d'un grand fleuve, et dans une plaine fertile, la ville contient 102 inscriptions latines, dont la plus ancienne date des années 42—43 et est dédiée à l'empereur

<sup>22</sup> SNUNK XX, 1904, p. 27.

<sup>23</sup> C 7445; SNUNK XX, 1904, p. 13.

<sup>24</sup> C 13718.

<sup>25</sup> B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 373.

<sup>26</sup> C 7444, 12367—12369.

<sup>27</sup> IBAI XIX, 1955, p. 201.

<sup>28</sup> IBAI VI, 1930/1931, p. 302—303; XVIII, 1952, p. 195—213.

<sup>29</sup> KAZAROW 153.

<sup>30</sup> Arh IV, 1, 1962, p. 31; IBAI XXX, 1967, p. 233—234.

<sup>31</sup> C 7459.

<sup>32</sup> OeJ XXXI, 1939, B. 117.

<sup>33</sup> C 12386 = 14211 <sup>10</sup>.

<sup>34</sup> C 13719, 13720; KALINKA 217; IBAI I, 1921/1922, p. 245; XXX, 1967, p. 218; Arh. IV, 1, 1962, p. 33—34.

<sup>35</sup> C 12387, 12388.

<sup>36</sup> C 7446, 13721.

<sup>37</sup> C 6129 c.

<sup>38</sup> IBAI VI, 1930/1931, p. 304—305.

<sup>39</sup> KALINKA 319.

<sup>40</sup> IBAI XIII, 1940/1942, p. 274.

<sup>41</sup> IBAD II, 1911, p. 275.

<sup>42</sup> C 6126, 14413.

Claude <sup>43</sup>. Plus en amont sur la rive gauche de l'Iskär ont été découvertes deux inscriptions à Bregare <sup>44</sup>. Entre Iskär et Vit, une inscription a été découverte au village de Brest <sup>45</sup>. Plus haut, dans le bassin de la rivière Iskär, on a trouvé 3 inscriptions à Gorni Lukovit <sup>46</sup>, Glava <sup>47</sup> et Enica <sup>48</sup> et 2 inscriptions au village de Kojnare <sup>49</sup>. Avant la confluence entre l'Iskär et la Panega, au village de Čomakovci se trouvait un centre important, où sont restées 20 inscriptions <sup>50</sup>.

Plus haut, dans la vallée de l'Iskär, les inscriptions découvertes sont relativement nombreuses : 1 à Gornik <sup>51</sup>, 2 à Gabare <sup>52</sup>, 3 à Červen Breg <sup>53</sup>, 4 à Reselec <sup>54</sup>, 2 à Kamenopole <sup>55</sup>, 4 à VICUS TRULLENSIUM (Kunino) <sup>56</sup>, 1 à Dolna Bešovica <sup>57</sup>, 5 à Roman <sup>58</sup>, 5 à Mezdra <sup>59</sup>, 1 à Dolna Kremena <sup>59a</sup>, et à Ljutgrad <sup>59b</sup>. Dans la vallée du Malki Iskär, se trouve une inscription à Ribin Vir, près de Botevgrad <sup>60</sup>. Dans le bassin de l'affluent Panega ont été découvertes 8 inscriptions à Glava Panega <sup>61</sup> et une à Malka Brestnica <sup>62</sup>. À Glava Panega, où il y avait un sanctuaire, on a trouvé 78 inscriptions grecques.

<sup>43</sup> C 6127–6130, 7423–7433, 12348–12352, 12523, 14211<sup>2</sup>, 14414, 14422, 14598; SNUNK XVIII, 1901, p. 750; XX, 1904, p. 47–48; IBAD III, 1912/1913, p. 2–6, 195–196; IBAI III, 1925, p. 251; IV, 1926/1927, p. 97, 313; V, 1928–1929, p. 370–372; VIII, 1934, p. 451; XII, 1938; p. 438; XV, 1946, p. 234; XVII, 1950, p. 34–58; XXII, 1959, p. 119–132; B. GEROV, GSU, XIV, 1948/1949, p. 72; XLVIII, 1952/1953, p. 374–375; Bš 75, 77, 78, 80, 86, 87, 90, 92, 93, 101; *Izsled. Dečev* 305–316; *Festschrift Egger I*, 242–250; T. IVANOV, *Arheologičeski otkrytija v Bălgarija*, Sofia, 1957, p. 110–133.

<sup>44</sup> C 12397; SNUNK XX, 1904, p. 7.

<sup>45</sup> C 12353.

<sup>46</sup> C 6138.

<sup>47</sup> C 12396 = BšIBulg. 46.

<sup>48</sup> C 13723.

<sup>49</sup> C 7458; IBAI XXX, 1967, p. 224–225.

<sup>50</sup> C 6131–6137, 7453–7457, 12395, 14412<sup>4</sup>; IRAIK X, 1905, p. 480–481; IBAD III, 1912–1913, p. 9–10; IBAI V, 1928/1929, p. 368–370; Bš 70, 71, 102.

<sup>51</sup> IBAD III, 1912/1913, p. 11.

<sup>52</sup> C 12389; KALINKA 109, 172.

<sup>53</sup> Dm 86; IBAI XIX, 1955, p. 233–243.

<sup>54</sup> C 7452; SNUNK XX, 1904, p. 6–7; KALINKA 320; Bš 68.

<sup>55</sup> C 12392; SNUNK XX, 1904, p. 6.

<sup>56</sup> C 12390, 12391, 13722; KALINKA 109.

<sup>57</sup> C 13718.

<sup>58</sup> C 749, 992, 12407, 14422; IBAD II, 1911, p. 271.

<sup>59</sup> C 7458, 13718, 13723; KALINKA 150, 172; IBAI XV, 1943–1946, p. 228; Bš 9.

<sup>59a</sup> C 12520 = BšIBulg. 45.

<sup>59b</sup> BšIBulg. 44.

<sup>60</sup> Arh V, 1, 1963, p. 33.

<sup>61</sup> KAZAROW 305, 323, 326, 341, 372; IBAI VII, 1932/1933, p. 318; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952–1953, p. 360, 377.

<sup>62</sup> SNUNK XVI–XVII, 1900, p. 20.

Sur la rive droite de la rivière Vit, près de l'endroit où il se jette dans le Danube, se trouvait une agglomération importante nommée UTUM (Gaurene), où sont restées 9 inscriptions <sup>63</sup>. Un peu au sud, toujours sur la rive droite, on a découvert une inscription à Kreta-Kopriva <sup>64</sup>. En remontant la rivière on a 2 inscriptions à Somovit <sup>65</sup> et à Guljanci <sup>66</sup>. Dans la localité AD PUTEA (Riben) du district de Pleven, 3 inscriptions <sup>67</sup> ont été découvertes, et à Măstvica-Podem, une inscription <sup>68</sup>. À l'ouest de la rivière Vit, dans une région de collines, on a découvert une inscription à Trastenik <sup>69</sup>. À STORGOSIA (Pleven), on a trouvé 3 inscriptions <sup>70</sup>, et près de là, une inscription à Zgaljovec <sup>71</sup> et 2 à Dolni Dăbnik <sup>72</sup>. Au sud de Pleven ont été découvertes 3 inscriptions à Brestovec <sup>73</sup> et plus au sud, sur un affluent du Vit, 2 à Bežanovo <sup>74</sup>. Sur la rive droite de cette rivière ont été trouvées 2 inscriptions à Dermanci <sup>75</sup>, et plus haut sur la rive gauche, 2 à Goljama Brestnica <sup>76</sup>. Sur le cours supérieur de la rivière Vit, dans la vallée de l'affluent Kalnik, il y a 2 inscriptions à Bălgarski Izvor <sup>77</sup>, et plus haut, dans la montagne, dans la vallée du Beli Vit, 1 inscription à Teteven <sup>78</sup>. Entre Pleven et Loveč, on a trouvé un trésor et 2 inscriptions au village de Nikolaevo <sup>79</sup>.

Sur la route qui longe le Danube, sur la rive gauche de la rivière ASAMUS (Osam), près de son embouchure, se trouve SECURISCA (Čerkovica), avec une inscription <sup>80</sup>. Plus au sud, sur la rive gauche de l'Osam, sur la route qui mène de Pleven à Bjala et Ruse, on a découvert 2 inscriptions à Radinevec-Obnova <sup>81</sup>. Dans le district de Loveč, 4 inscriptions ont été découvertes à Lădjane <sup>82</sup>. Autres 4 inscriptions ont été trouvées

<sup>63</sup> C 12354—12360; SNUNK XX, 1904, p. 43.

<sup>64</sup> IBAI VIII, 1934, p. 90.

<sup>65</sup> B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 375.

<sup>66</sup> C 12361.

<sup>67</sup> C 14421<sup>1</sup>; IBAD II, 1910, p. 181; GNM 1921, p. 213—214.

<sup>68</sup> IBAD II, 1910, p. 276.

<sup>69</sup> Arh XII, 1, 1970, p. 40.

<sup>70</sup> IBAD I, 1910, p. 115—118; BŠIBulg 49.

<sup>71</sup> RA XXX, 1929, n° 118.

<sup>72</sup> C 6139, 6140.

<sup>73</sup> RA 1912, n° 56, 58; IBAI IV, 1926/1927, p. 112—113.

<sup>74</sup> C 13371; IBAI IV, 1926/1927, p. 32.

<sup>75</sup> C 12394; IBAI XXVII, 1964, p. 248.

<sup>76</sup> KAZAROW 369—376; Arh II, 1, 1960, p. 25—28.

<sup>77</sup> C 12393; BŠ 55.

<sup>78</sup> C 14413<sup>1</sup> = KALINKA 421.

<sup>79</sup> KALINKA 129; RA 1913, n° 126; IBAD IV, 1914, p. 1—48.

<sup>80</sup> IBAI II, 1923/1924, p. 226—227.

<sup>81</sup> C 12400, 14211 <sup>111</sup>.

<sup>82</sup> C 6150, 7434; IBAD III, 1912/1913, p. 322; AA XXVIII, 1913, p. 355.

à Levski (Karagač)<sup>83</sup>. Entre les villages de Butovo<sup>84</sup> et Nedan<sup>85</sup>, à mi-chemin entre Levski et Pavlikeni, se trouvait une importante agglomération dont le nom est demeuré inconnu et où ont été conservées 12 inscriptions, dont une bilingue. À l'ouest de Levski, dans la vallée supérieure d'un affluent de la rivière Osam, une inscription a été trouvée à GIRIDAVA (Pelišat)<sup>86</sup>. Au sud-ouest de Levski, on trouve 2 inscriptions à Vălcitrăn<sup>87</sup> et une à Lemnica<sup>88</sup>. En remontant la vallée de l'Osăm nous avons 2 inscriptions à DORIONIBUS (Slatina)<sup>89</sup>, au nord de Loveč, et une à Liseč<sup>90</sup>, à l'ouest de Loveč. À Loveč a été localisée la vieille agglomération appelée MELTA avec 3 inscriptions<sup>91</sup>. À proximité se trouve Slivek avec 2 inscriptions<sup>92</sup> et SOSTRA (Lomec) avec 4 inscriptions<sup>93</sup>. À l'endroit appelé AD RADICES (Trajanski Prohod), près des sources du Černi Osăm, on a découvert une inscription<sup>94</sup>.

À l'est de la rivière Osăm, sur la route qui longe le Danube, on a trouvé 3 inscriptions à Nikopol<sup>95</sup>, une à Čerčelan<sup>96</sup>, une à Trančovica<sup>97</sup> et 5 à DIMUM (Belene)<sup>98</sup>. Au village de Staklen près de Svištov a prospéré la cité de NOVAE, agglomération militaire et civile, laquelle a laissé de riches vestiges archéologiques et 72 inscriptions latines<sup>99</sup>. Près de là

---

<sup>83</sup> C 12401—12404.

<sup>84</sup> C 7437; IBAI VIII, 1934, p. 456.

<sup>85</sup> C 12405—12413, 13732.

<sup>86</sup> C 12399.

<sup>87</sup> Arh XII, 1, 1970, p. 44.

<sup>88</sup> RA XXVIII, 1928, n<sup>o</sup> 153.

<sup>89</sup> C 12398, 14807<sup>40</sup>.

<sup>90</sup> KAZAROW 602.

<sup>91</sup> C 6141; GNM 1921, p. 149.

<sup>92</sup> AA XLII, 1927, p. 337; IBAI V, 1928/1929, p. 77—78; KAZAROW 875.

<sup>93</sup> C 14428—14430; AA XLII, 1927, p. 341.

<sup>94</sup> C 13724.

<sup>95</sup> Bš 57, 58, 60.

<sup>96</sup> IBAI VI, 1930/1931, p. 306—307.

<sup>97</sup> KAZAROW 959.

<sup>98</sup> C 12363, 12364, 12399, 14464; IBAI VII, 1932/1933, p. 396—397.

<sup>99</sup> C 749—760, 785, 7438—7443, 12365, 12366, 14211<sup>1</sup>, 14461; KALINKA 228, 451; IBAD III, 1912/1913, p. 192—195; IBAI IV, 1926/1927, p. 313—315; V, 1928/1929, p. 320—325, 374; VI, 1930/1931, p. 265—279; XII, 1938, p. 301; XIII, 1939, p. 319—320; XV, 1946, p. 193; XXVII, 1964, p. 195—235; XXVIII, 1965, p. 63—72; OeJ XXVII, 1932, B. 117—122; XXX, 1936—1937, B. 65; XXXI, 1939, B. 126—130; Dm 48, 56, 57; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 360, 375, 376; « Arheologia » (Warszawa) XVI, 1965, p. 115, 148; XIX, 1968, p. 117—144; « Izvestija na Bălgarskoto istoričesko Družestvo XXVI, 1968, p. 221—230.

ont été découvertes 2 inscriptions à Strahilovo<sup>100</sup> et plus loin, vers le sud, une à Morava<sup>101</sup> et 5 à Karaisen<sup>102</sup>.

Dans la vallée de la rivière IATRUS (Jantra) les inscriptions deviennent très abondantes. Près de la confluence de cette rivière et le Danube, on a découvert une inscription à IATRUS (Krivina)<sup>103</sup> et plus au sud 5 inscriptions ont été trouvées à Bjala<sup>104</sup>. Plus loin vers le sud, nous mentionnons 3 inscriptions à Kosovo<sup>105</sup>, 3 à Hibali<sup>106</sup>, 3 à Pejčinovo (Burumli)<sup>107</sup>, 4 à Mekiš<sup>108</sup> et 2 à Tenča (Obedenenie)<sup>109</sup> et Polski Senovec<sup>110</sup>. Dans la vallée de l'affluent Rosica, près de sa confluence avec Jantra, nous trouvons 2 inscriptions dans les localités Gradina (Bederli)<sup>111</sup> et St. Stambolovo<sup>112</sup>. Sur la rive gauche de la rivière Rosica, dans une plaine fertile, a prospéré la cité de NICOPOLIS AD ISTRUM (Nikjup), le chef-lieu du territoire, où l'on a trouvé 37 inscriptions latines et 58 inscriptions grecques<sup>113</sup>. La ville a été choisie comme centre administratif sous le règne de l'empereur Trajan (98—117) et a appartenu jusqu'au règne de l'empereur Septime Sévère (193—211) à la province de Trace. Au sud-ouest de Nikjup, sur la rive droite de la rivière Rosica, on a découvert une inscription à Resen<sup>114</sup>, et à l'ouest de Nikjup, sur la rive gauche de la rivière Rosica, ont été découvertes 2 inscriptions à Paskalevec<sup>115</sup>. Plus loin, vers l'ouest, on a trouvé un diplôme militaire à Lešičeri<sup>116</sup>, 2 inscriptions à Polikraište<sup>117</sup> et 6 à Pavlikeni<sup>118</sup>. Au sud de Pavlikeni

<sup>100</sup> IBAI V, 1928—1929, p. 375.

<sup>101</sup> C 14422.

<sup>102</sup> KAZAROW 486; IBAI XIII, 1940/1942, p. 275—276; XVII, 1950, p. 331.

<sup>103</sup> KALINKA 382.

<sup>104</sup> C 8082, 14502<sup>1</sup>; RA 1905, n° 219; OeJ XXXI, 1929, B. 100.

<sup>105</sup> C 12415—12417.

<sup>106</sup> IBAI V, 1928/1929, p. 374—375.

<sup>107</sup> C 7460, 12438; IBAI XVII, 1950, p. 330—332.

<sup>108</sup> C 6148, 12436; IBAI VIII, 1943, p. 97.

<sup>109</sup> C 12437.

<sup>110</sup> C 12435.

<sup>111</sup> C 12434.

<sup>112</sup> C 12343.

<sup>113</sup> C 754—756, 6146, 6147, 7334—7337, 7461, 7462, 12362, 12363, 12364, 12432, 12433, 14211<sup>8</sup>—5, 14427; CIL III, p. 1999; KALINKA 412, 413; RA XIV, 1939, n° 136; GAMP II, 1950, p. 86—87; IGBulg, n° 601—658.

<sup>114</sup> C 12431.

<sup>115</sup> IBAI VI, 1930/1931, p. 246—247; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952/1953, p. 380.

<sup>116</sup> CIL XVI, 83.

<sup>117</sup> C 12423, 12424.

<sup>118</sup> C 12429, 12430; IBAD III, 1912/1913, p. 23—34; IBAI VIII, 1934, p. 455.

on a trouvé 2 inscriptions à Michilci <sup>119</sup> et à Bela Cerkova <sup>120</sup>; à l'ouest, une à Vărbovka <sup>121</sup> et au sud-ouest, 2 à Koevci <sup>122</sup> et Višovgrad <sup>123</sup>. Plus loin, vers le sud-ouest, sur la rivière Rosica, on a trouvé 2 inscriptions à Kromolin <sup>124</sup>. Plus haut, dans la vallée de la rivière Rosica, nous mentionnons 4 inscriptions à EMPORIUM PIRETETENSIVM (Gorsko Kosovo)<sup>125</sup> et à Sevlievo <sup>126</sup>.

En revenant à la confluence des rivières Rosica et Jantra et en avançant sur la vallée de ce dernier fleuve nous mentionnons une inscription à Damjanovo <sup>127</sup> et un diplôme militaire à Stražica, dans la vallée de l'affluent Goljama reka <sup>128</sup>. Plus haut, dans la vallée de la rivière Jantra, on a découvert 2 inscriptions à Gorna Orjahovica <sup>129</sup>, une à Beljakovec <sup>130</sup> et 4 dans la ville de V. Tărnovo <sup>131</sup>. Autour de ce centre ont été découverts une inscription à Balvan-Mahala <sup>132</sup>, 1 diplôme militaire à Dragiževo <sup>133</sup>, 5 inscriptions à Momin Sbor (Kestambul) <sup>134</sup>, Ljaskovec <sup>135</sup>, Debelec <sup>136</sup>, Drenovo <sup>137</sup> et Vrbište <sup>138</sup>, et un diplôme militaire à Bozvelijsko (Kadiköi) <sup>139</sup>. Plus haut, dans la vallée de la rivière Jantra, nous trouvons 2 inscriptions à DISCODURATERAE (Gostilica)<sup>140</sup> et Gabrovo <sup>141</sup>.

Au Danube, près de l'embouchure de la rivière Rusenski Lom, on a découvert une inscription à Košov <sup>142</sup>. A SEXANTA PRISTA (Ruse) existaient une unité militaire de surveillance et une base pour la flotte

<sup>119</sup> IBAD III, 1912/1913, p. 18.

<sup>120</sup> GPNM 1940/1941, p. 36.

<sup>121</sup> C 6149.

<sup>122</sup> C 12418.

<sup>123</sup> C 12428.

<sup>124</sup> C 12419, 12420.

<sup>125</sup> C 12415, 12416.

<sup>126</sup> C 6142, 12414.

<sup>127</sup> C 12342.

<sup>128</sup> CIL XVI, 128.

<sup>129</sup> C 6144, 12422.

<sup>130</sup> C 12425.

<sup>131</sup> C 6143; CIL III, p. 2328<sup>69</sup>; SNUNK XX, 1904, p. 52; GPNM II, 1950, p. 86—87.

<sup>132</sup> C 12427.

<sup>133</sup> CIL XVI, 143.

<sup>134</sup> C 12426.

<sup>135</sup> C 12422.

<sup>136</sup> CIL XVI, 28.

<sup>137</sup> C 12412.

<sup>138</sup> C 13730.

<sup>139</sup> CIL III, p. 1993.

<sup>140</sup> GNM IV, 1922/1925, p. 129.

<sup>141</sup> C 14430<sup>1</sup>.

<sup>142</sup> IBAI XVII, 1950, p. 179.



fluviale. Le nombre des inscriptions latines d'ici s'élève à 22, datant du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle<sup>143</sup>. Sur la rive gauche du Danube, dans la ville de Giurgiu, a été découvert un diplôme militaire<sup>144</sup>. A l'est de Ruse, on a trouvé une inscription à Basarbovo<sup>145</sup>. Au sud, près de la confluence du Beli Lom et du Malki Lom, mentionnons 1 inscription à Peštera Tămno<sup>146</sup> et 1 à Tabačka<sup>147</sup>. Dans la vallée del a rivière Malki Lom ont été découvertes 3 inscriptions à Svalenik<sup>148</sup>. Dans la vallée supérieure de la rivière Černi Lom, une inscription a été trouvée à Sejači (Popovsko)<sup>149</sup>, et dans la vallée supérieure de la rivière Baniski Lom, 2 inscriptions à Kovačevac<sup>150</sup>. A l'ouest de la ville de Razgrad, entre Malki Lom et Černi Lom, il y a une inscription à Ljublen<sup>151</sup>. Au nord de Popovo, ont été conservées 1 inscription à Opaka, sur la rivière Černi Lom<sup>152</sup> et 1 à Gagovo<sup>153</sup>. Au nord-ouest de la ville de Razgrad, on a trouvé une inscription à Ezerče<sup>154</sup> et 3 à Osenec (Hjusendže)<sup>155</sup>. Près de Razgrad, nous mentionnons une inscription à Gecovo<sup>156</sup>. Dans la ville de Razgrad, on a récemment localisé la ville ancienne de ARBITUS, où ont été découvertes 16 inscriptions<sup>157</sup>. Dans le district de Razgrad, on a trouvé 1 inscription dans chacune des localités : Nedoklan<sup>158</sup>, Krivija<sup>159</sup>, Träbač<sup>160</sup>, Borozam<sup>161</sup> et Blagoevo (Batemberg)<sup>162</sup>.

<sup>143</sup> C 7472, 7473, 12446—12450; Škorpil, *Lom* 55, 90; IBAD V, 1912, p. 3—4; IBAI XI, 1937, p. 285; GMP 1937—1939, p. 119—122; B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952—1953, p. 307, 387; Bš 62; Izv. Muz. Ruse III, 1968, p. 3—10; V. VELKOV, « Epigraphica » XXVIII, 1965, p. 90—109.

<sup>144</sup> CIL III, p. 877.

<sup>145</sup> IBAI XIV, 1940—1942, p. 276.

<sup>146</sup> C 12444.

<sup>147</sup> C 12441.

<sup>148</sup> IBAI I, 1921—1922, p. 246—247; XVII, 1950, p. 278—279.

<sup>149</sup> KAZAROW 842.

<sup>150</sup> C 13725; IBAI IV, 1926—1927, p. 98.

<sup>151</sup> KAZAROW 619.

<sup>152</sup> C 12442.

<sup>153</sup> IBAI XII, 1938—1939, p. 299.

<sup>154</sup> C 12440.

<sup>155</sup> C 12439; IBAI XII, 1938—1939, p. 296—297.

<sup>156</sup> C 13726.

<sup>157</sup> C 7463, 13727, 13728; IBAD II, 1911, p. 181—182; IBAI II 1923—1924, p. 80—81; IV, 1926—1927, p. 102—103; VIII, 1934, p. 51; XIX, 1955, p. 175; OeJ XXX, 1936—1937, B. 68; IVAD IX, 1953, p. 71; X, 1955, p. 133; « Festschrift Egger », I, 18—19; Bš 111; T. IVANOV, IP XII, 1956, p. 79—81.

<sup>158</sup> IBAI VIII, 1934, p. 49.

<sup>159</sup> IBAI VIII, 1934, p. 49.

<sup>160</sup> GNM 1920, p. 65.

<sup>161</sup> *Ibid.*

<sup>162</sup> AINM 1907, p. 169 = B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952—1953, p. 310.

Au bord du Danube, une inscription a été découverte dans le district de Ruse<sup>163</sup> et une autre à Deliorman<sup>164</sup>. A TERGIS (Marten) tenait garnison une unité de cavalerie qui nous a transmis 3 inscriptions<sup>165</sup>. Plus à l'est on a découvert 5 inscriptions à APPIARIA (Rjahovo)<sup>166</sup>. Un peu plus vers l'intérieur, au nord de Ruzgrad, un diplôme militaire a été découvert à Kamenovo<sup>167</sup> et un autre à Brestovene<sup>168</sup>. A TRANSMARISKA (Tutrakan), 6 inscriptions ont été conservées<sup>169</sup>, et à NIGRIANIS ou CANDIDIANIS (Rahova), 2 inscriptions<sup>170</sup>. Un peu plus à l'est a prospéré la cité de DUROSTORUM (Silistra), renommée jusque sur le tard, à l'époque byzantine, laquelle a reçu le rang de *municipium* vers l'an 175 et nous a laissé 40 inscriptions latines. Son nom s'explique facilement par la langue celte : *storo* = *ster* « dur, solide », *duro* = « cité, forteresse »<sup>171</sup>.

Dans la vallée de la rivière Vrana, du bassin de la rivière Kamčija au nord-est de la Bulgarie, nous mentionnons 2 inscriptions à Tărgoviște (Eski Džumaja)<sup>172</sup>, 1 à Straža<sup>173</sup>, 3 à Preslav<sup>174</sup>, 1 à Dragoevo<sup>175</sup>, 1 à Stratidže<sup>176</sup>. A Kolarovgrad (Šumen), on a découvert 6 inscriptions<sup>177</sup>, et 4 dans les villages proches de Vărbak (Endže)<sup>178</sup>, Kaika<sup>179</sup>, Dr. Stambalski (Imrichor)<sup>180</sup> et Carevbrod<sup>181</sup>. Dans la vallée de la rivière Provađijska, nous trouvons 7 inscriptions à Pliska (Aboba)<sup>182</sup>, 4 inscriptions

<sup>163</sup> IBAI XVII, 1950, p. 279–280.

<sup>164</sup> IBAI VIII, 1934, p. 51–52.

<sup>165</sup> C 6238, 12528, 14459.

<sup>166</sup> C 12451–12453, 12527; IRAIK X, 1905, p. 450–451.

<sup>167</sup> IBAI XV, 1946, p. 86–87.

<sup>168</sup> IVAD IX, 1953, p. 68.

<sup>169</sup> C 6151, 12526; \*Dacia\* V–VI, 1935–1936, p. 450–452.

<sup>170</sup> C 7619, 14433.

<sup>171</sup> C 6152, 7477–7480, 12455–12460, 14213<sup>2-3</sup>, 14433–14436, 14597; KALINKA 390, 426, 457; \*Dunărea\* I, 1923–1924, p. 192–199; II, 1925, p. 89–90; AISC II, 1933–1935, p. 210–218; III, 1936–1940, p. 180; B&I 114, 115; GMP I, 1954, p. 201; SCIV XI, 1960, p. 141–154; C. J. Guyonvarc'h, *Le nom de Durostorum*, \*Apulum\*, VII, 1968, p. 200–208.

<sup>172</sup> RA 1908, p. 141; KAZAROW 289, 446.

<sup>173</sup> IBAI IV, 1926–1927, p. 100.

<sup>174</sup> C 7469, 14207<sup>21</sup>; IRAI X, 1905, p. 509; B&IBulg 53–54.

<sup>175</sup> IBAI XI, 1937, p. 194.

<sup>176</sup> IBAI IV, 1926–1927, p. 100.

<sup>177</sup> C 7466–7468, 12442; KALINKA 128; IBAD VII, 1919–1920, p. 136; IBAI IV, 1926–1927, p. 98.

<sup>178</sup> KAZAROW 437.

<sup>179</sup> GNM V, 1926–1931, p. 160.

<sup>180</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>181</sup> B. GEROV, GSUFF XLVIII, 1952–1953, p. 388.

<sup>182</sup> C 7474, 7465, 14211<sup>2-3</sup>; IRAIK X, 1905, p. 243, 248; IBAI VIII, 1934, p. 70.

à DINEIA (Vojvoda)<sup>183</sup>, Stan (Novi Pazar)<sup>184</sup>, Hărsovo<sup>184a</sup> et Iaila<sup>185</sup>, 4 à ENOVO<sup>186</sup> et Madara<sup>187</sup> et 1 à Provadija<sup>188</sup>. A l'ouest du golfe de Varna, dans le bassin d'un petit affluent de la rivière Kamčija, à un croisement de routes, a prospéré la cité de MARCIANOPOLIS (Devnja), fondée par l'empereur Trajan (98—117), important centre administratif jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle, où ont été découvertes 16 inscriptions latines et 30 inscriptions grecques<sup>189</sup>. Près de là ont été découvertes 3 inscriptions latines à Kipra<sup>190</sup>, Sultanci<sup>191</sup> et Topolite<sup>192</sup>, et 2 à Asardžik<sup>193</sup>. Au sud de Varna et de la rivière PANYSUS (Kamčija) on a découvert 4 inscriptions à Goren Čiflik<sup>194</sup>. ODESSUS (Varna), vieille colonie grecque, continua à avoir sa propre administration et une vie économique prospère jusqu'au VI<sup>e</sup> siècle. Elle a été influencée par la culture romaine et nous a laissé 25 inscriptions latines et 216 grecques<sup>195</sup>. Nous mentionnons au nord-ouest 1 inscription latine à Ignatievo<sup>196</sup> et 1 à Novakovo<sup>197</sup>. Au nord, sur le littoral, on a trouvé une inscription latine à CRANEA (Kranevo, ancien Ekrene)<sup>198</sup>.

Plus loin, au nord-est, le voyageur pénétrait dans ce qu'on appelait la province de *Scythia Minor*. La frontière méridionale de cette province partait du bord de la mer, quelque part entre les villes d'ODESSUS (Varna) et DIONYSOPOLIS (Balčik), remontait quelque temps la vallée de la rivière ZYRAS (Batova), atteignait la petite ville de Tolbuhin (Dobrič, Bazargžik) et arrivait au Danube entre ALTINUM (Oltina) et FLAVIANA (près du lac Mîrleanu)<sup>199</sup>. Au bord de la mer, au nord de Varna, on a découvert 1

<sup>183</sup> IBAI IV, 1926—1927, p. 105—106; BšIBulg 74.

<sup>184</sup> « Festschrift Egger » I, p. 23; BšIBulg 75.

<sup>184a</sup> IBAD III, 1912/1913, n<sup>o</sup> 9 = BšIBulg 52.

<sup>185</sup> RA 1919, n<sup>o</sup> 81.

<sup>186</sup> C 14431; IRAIK X, 1905, p. 242.

<sup>187</sup> D. DEČEV, *Madara*, p. 164—166.

<sup>188</sup> KALINKA 415.

<sup>189</sup> C 761, 1471, 12445, 14211—14213; Dm 16; RA XXVII, 1928, m. 152; SALAČ-ŠKORPIL 56, 69; IVAD IX, 1952, p. 72—79; XXI, 1970, p. 164; BšIBulg 82; IGBulg 797—826.

<sup>190</sup> C 14207<sup>21</sup> = BšIBulg 84.

<sup>191</sup> C 14432.

<sup>192</sup> IVAD IX, 1953, p. 70.

<sup>193</sup> C 13758, 14215<sup>1</sup>.

<sup>194</sup> C 14432<sup>1-3</sup>; IVAD IX, 1953, p. 73 = BšIBulg 150.

<sup>195</sup> C 762, 7588, 7589, 12507, 12508, 14210, 15211, 14581<sup>1</sup>; CIL III, p. 2328<sup>68</sup>; KALINKA 111, 386, 387; GNM VII, 1942, p. 244; V. BEŠEVILIEV, « Izv. Ist. Druž. », Sofia, XIX—XX, 1944, p. 37; IVAD IX, 1953, p. 78; XI, 1960, p. 46—47; XII, 1961, p. 15; XIV, 1963, p. 55—63; XVII, 1966, p. 72—74; XIX, 1968, p. 148; IGBulg 34—250; BšIBulg 90, 130—133.

<sup>196</sup> IVAD VIII, 1951, p. 18.

<sup>197</sup> IVAD IX, 1953, p. 76.

<sup>198</sup> BšIBulg 85.

<sup>199</sup> R. VULPE, *La frontière méridionale de la province Scythia Minor*, « Studia Balcanica.

I. Recherches de géographie historique », Sofia, 1970, p. 33—47.

inscription latine à DIONYSOPOLIS (Balčik) <sup>200</sup> et 1 à BIZONE (Kavarna) <sup>201</sup>. Plus vers l'intérieur nous mentionnons 1 inscription à Balkanci (Junůš-čilar) <sup>202</sup> et 1 à Pločidol (Alačkői), à l'ouest de Kavarna <sup>203</sup>. Plus loin vers le nord-ouest, on a trouvé une inscription à Pobeda (Gelandžik), près de la petite ville de Tolbuhin <sup>204</sup> et une à ZALDAPA (aujourd'hui général Toševo, ancien Abrit ou Aptaat) <sup>205</sup>.

A l'est de cette petite ville, près du bord de la mer, quelque part à l'ouest de Vama Veche, ont été trouvées une inscription à VICUS VAL... <sup>206</sup> et une autre, à VICUS CE... <sup>207</sup>. Au bord de la mer, dans la ville de CALLATIS (Mangalia), vieille colonie mégarienne, ont été découvertes, à côté d'un grand nombre d'inscriptions grecques, 14 inscriptions latines <sup>208</sup>. Un peu plus loin sur le littoral existait un VICUS AMLAIDINA (23 Août — Tatlageac), lequel nous a laissé 1 inscription latine <sup>209</sup>. A l'ouest de celui-ci et au sud d'Adamclissi est mentionné un VICUS AUSDECENSIUM, localisé dans l'actuel village de Cetate, où a été trouvée une inscription <sup>210</sup>. Au sud-ouest d'Adamclissi, au village de Zorile, a été trouvée une autre inscription <sup>211</sup>. TROPÆUM TRAIANI (Adamclisi), monument triomphal érigé par l'empereur Trajan en 109, qui a aussi donné le nom à la ville colonisée toujours par cet empereur, centre administratif et *municipium* dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle, nous a laissé 50 inscriptions latines <sup>212</sup>. Au nord-ouest nous mentionnons une inscription dans chacun des villages de Pietreni (Cogarcea) <sup>213</sup> et d'Abrud (Mulciova) <sup>214</sup> et, à l'ouest, 5 inscriptions dans les localités : Floriile <sup>215</sup>,

<sup>200</sup> IVAD XI, 1960, p. 48; ICBulg 13—32.

<sup>201</sup> IVAD IX, 1953, p. 71 = BšIBulg 149.

<sup>202</sup> C 12444.

<sup>203</sup> C 14213 = BšIBulg. 81.

<sup>204</sup> C 12443.

<sup>205</sup> C 14464.

<sup>206</sup> C 14214 <sup>33</sup>.

<sup>207</sup> C 14214 <sup>13</sup>.

<sup>208</sup> C 7585—7587, 7616, 12506; \* Dacia \* I, 1924, p. 148; III—IV, 1927—1932, p. 450—463; IX—X, 1941—1944, p. 244—247; \* Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres \*, 1933, p. 279; RIR V—VI, 1935—1936, p. 321; StCl IV, 1962, p. 275—276; V, 1963, p. 301; \* Pontice \* I, 1968, p. 323—325.

<sup>209</sup> C 13745.

<sup>210</sup> C 14437 <sup>2</sup> = BCMI VIII, 1916, p. 38—42.

<sup>211</sup> C 7484.

<sup>212</sup> C 12462—12475, 13734—13736, 14214, 14214 <sup>1-18</sup>, 14437, 14437 <sup>1</sup>, 14467; CIL III, p. 1974; BCMI VI, 1912, p. 107—108; MCA II, 1956, p. 588—593; StCl V, 1963, p. 303—304; ActaMN III, 1966, p. 423—426.

<sup>213</sup> C 7483 = SCIV IV, 1953, p. 781—782.

<sup>214</sup> C 12465.

<sup>215</sup> C 7481; StCl IX, 1967, p. 181—182.

Pădureni (Nastradin) <sup>216</sup>, Caraiman (Ion Corvin) <sup>217</sup>, Negureni (Keramlyk) <sup>218</sup> et Cărpiniș (Băneasa) <sup>219</sup>.

Sur la rive droite du Danube, à l'est de DUROSTORUM (Silistra), une inscription a été découverte à Canlia <sup>220</sup>. Plus loin, vers l'est, se trouvait SUCIDAVA (Pîrjoaia), qui nous a laissé une inscription <sup>221</sup>. A ALTINUM (Oltina) on a découvert un diplôme militaire <sup>222</sup>, et à Rasova 4 inscriptions <sup>223</sup>. Un peu plus loin s'est développée la cité d'AXIOPOLIS (Hinog), laquelle a laissé d'importants vestiges archéologiques et 10 inscriptions latines <sup>224</sup>. Plus au nord, on a trouvé une inscription à Cernavoda <sup>225</sup> et 2 à Seimenii Mari <sup>226</sup>.

Sur la route d'AXIOPOLIS (Hinog) vers TOMIS (Constanța), près de la gare Mircea Vodă, a été localisée l'antique agglomération TRES PROTOMAE, où on a trouvé une inscription latine <sup>227</sup>. A Poarta Albă se trouvait VICUS NARCISSIANI, qui nous a laissé une inscription <sup>228</sup>. A Murfatlar <sup>229</sup> on a découvert une inscription, ainsi qu'à Valul lui Traian <sup>230</sup>. Au sud-ouest de Constanța, dans la localité Cumpăna (Hassiduluk), se trouvait une agglomération civile habitée par des autochtones et des colons romains, lesquels ont laissé 9 inscriptions latines <sup>231</sup>. Au sud-ouest, 2 inscriptions ont été découvertes à Miriștea (Edilchioi) <sup>232</sup>. Vers l'est, près du littoral, nous avons 5 inscriptions à Tuzla Mică <sup>233</sup> et une à Tuzla Mare <sup>234</sup>. Le long de la mer, 2 inscriptions ont été découvertes à Eforie Sud <sup>235</sup>,

<sup>216</sup> C 12466.

<sup>217</sup> TabIR, L 35, p. 30.

<sup>218</sup> C 7482.

<sup>219</sup> C 14433.

<sup>220</sup> MCA II, 1956, p. 594; SCIV XIII, 1962, p. 141–145.

<sup>221</sup> C 12456.

<sup>222</sup> CIL XVI, 44.

<sup>223</sup> C 12512, 12735, 13755; StCl V, 1963, p. 294.

<sup>224</sup> C 762, 7485, 7486, 12517, 13755, 14214<sup>18</sup>, 14439; «Dacia» V–VI, 1935–1936, p. 423; MCA II, 1956, p. 572–577; SCIV XI, 1960, p. 69–80.

<sup>225</sup> C 7602.

<sup>226</sup> C 7487, 12476; BCMI XVII, 1924, p. 88–90.

<sup>227</sup> C 7613.

<sup>228</sup> SCIV XIII, 1962, p. 119–121.

<sup>229</sup> C 14455.

<sup>230</sup> MonScythMin 159–160; SCIV XIV 1963, p. 92–93.

<sup>231</sup> C 7532, 7543, 7544, 12495–12497, 12499–12501.

<sup>232</sup> C 12518, 13756.

<sup>233</sup> MCA V, 1959, p. 737–739, 745–750.

<sup>234</sup> *Ibid.*

<sup>235</sup> *Ibid.*

2 à Techirghiol <sup>236</sup>, 3 à Agigia <sup>237</sup>, et 3 à Lazu <sup>238</sup>. TOMIS (Constanța), vieille colonie de la ville de Milet, important centre civil et commercial, lieu d'exil du poète Ovide, siège d'un évêché, a laissé un grand nombre d'inscriptions grecques et 132 inscriptions latines <sup>239</sup>. Un peu au nord se trouve TURRIS MUCA[PORIS] (Anadolchioi), où ont été découvertes 2 inscriptions <sup>240</sup>. A Palaza Mare se trouvait VICUS SC . . . , qui nous a laissé 2 inscriptions <sup>241</sup>. Dans la localité Ovidiu on a découvert une inscription <sup>242</sup>. Au nord de celle-ci se trouve Sibioara avec une inscription <sup>243</sup>. A l'ouest de celle-ci, dans l'actuelle localité Mihail Kogălniceanu, est mentionné un VICUS CLEMENTIANENSIS avec 2 inscriptions <sup>244</sup>. Plus à l'ouest, dans le village de Dorobanțul, a été localisé VICUS HI . . . , avec deux inscriptions <sup>245</sup>. Un peu à l'ouest, on a découvert 2 inscriptions à VICUS SCENOPENSIS (Băltăgești) <sup>246</sup>. CAPIDAVA s'est développée comme centre militaire et civil au bord du Danube et a laissé 49 inscriptions <sup>247</sup>. La localité moderne de ce nom fait partie du village de Topalu, où l'on a trouvé une inscription <sup>248</sup>. Au village de Gălbiori à l'est de Topalu, a été découverte une inscription <sup>249</sup>.

Plus loin, au bord du Danube, se trouvait un autre centre militaire et civil CARSIUM (Hirșova), où avaient leur garnison des troupes de sur-

<sup>236</sup> C 722, 13743.

<sup>237</sup> AnD XVI, 1935, p. 186—187; MCA V, 1959, p. 741—743.

<sup>238</sup> StCl VII, 1965, p. 251—261.

<sup>239</sup> C 763—772, 6154—6158, 7429, 7529—7537—7564, 7566—7568, 7570—7584, 7613, 12498, 12502—12505, 13743—13746, 13757, 13758, 14214 <sup>27—32</sup>, 14450—14458, 14463; CIL III, p. 853; BCMI VII, 1914, p. 190—192; VIII, 1915, p. 78—87; AnD XV, 1934, p. 2—3; « Dacia » V—VI, 1935—1936, p. 425—426; SCIV II, 1951, p. 160; XIII, 1962, p. 119—120; XIV, 1963, p. 81—82, 97—98; MCA II, 1956, p. 579—588, 617; StCl II, 1960, p. 292—293; V, 1963, p. 305—322; « Pontice » I, 1968, p. 329—331; R. Vulpe, *Una città di provincia al limite dell' Impero romano, Tomi al tempo di Ovidio*. « Studi Romani » VI, 1958, p. 629—648; Chr. M. Danoff, RESuppl. IX, 1962, c. 1397—1428.

<sup>240</sup> C 7533, 7556; SCIV X, 1959, p. 139—140.

<sup>241</sup> C 7536, 7569.

<sup>242</sup> PĂRVAN, *Ulmetum*, I, 581, 3.

<sup>243</sup> BCMI VIII, 1915, p. 36—40; AnD III, 1922, p. 559—566; SCIV XIV, 1963, p. 79.

<sup>244</sup> C 7565; *Akte des IV. Int. Kongresses f. griech. u. lat. Epigraphik*, Wien 1962, p. 410—420.

<sup>245</sup> C 12494, 12510.

<sup>246</sup> PĂRVAN, *Ulmetum* I, 580—582; MCA V, 1959, p. 562.

<sup>247</sup> C 12478, 13737, 13738, 14214, 14440; « Dacia » III—IV, 1927—1932, p. 498—512; V—VI, 1935—1936, p. 366—382; VII—VIII, 1937—1940, p. 346—351; XI—XII, 1945—1947, p. 217—220; SCIV, I, 2, 1950, p. 127; VIII, 1957, p. 318; *Capidava. Monografia arheologică* [Capidava, Monographie archéologique] I, par Gr. Florescu, R. Florescu et P. Diaconu, Bucarest 1958; MCA VIII, 1962, p. 693—699.

<sup>248</sup> « Dacia » III—IV, 1929—1932, p. 495.

<sup>249</sup> MonScythMin 105.



veillance, et qui nous a laissé 22 inscriptions <sup>250</sup>. Vis-à-vis, sur la rive gauche du Danube, a été découverte une inscription dans le village de Piua Pietrei du département de Ialomița <sup>251</sup>. Au nord-est de CARSIVM ont été trouvées 2 inscriptions au village de Ciobanul <sup>252</sup> et à l'est, 2 inscriptions dans les villages de Daucea (Cloșca) <sup>253</sup> et de Șiriu <sup>254</sup>.

A ULMETUM (Pantelimonul de Sus) s'est développé un autre centre militaire et civil, lequel a laissé des vestiges archéologiques et 37 inscriptions latines <sup>255</sup>. Au nord ont été découvertes 2 inscriptions à Nistorești <sup>256</sup> et à VICUS V... (Rîmnicul de Jos) <sup>257</sup>. A l'est se trouvait le territoire de la cité d'HISTRIA, où existait un VICUS SECUNDINI, mentionné par une inscription du II<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> siècle <sup>258</sup>. Près du bord de la mer, a été découverte une inscription au village de Corbul de Sus <sup>259</sup>. Au nord de celui-ci ont été découvertes 3 inscriptions à VICUS CELERIS (Vadu) <sup>260</sup>. Près de HISTRIA, on a découvert 3 inscriptions : à Săcele <sup>261</sup>, à VICUS C... <sup>262</sup> et à VICUS PARSAL... <sup>263</sup>. Sur le littoral, environ à mi-chemin entre TOMIS et le bras le plus au sud du delta du Danube, a prospéré la colonie milésienne d'HISTRIA, fondée au VII<sup>e</sup> siècle av.n.è. et conquise par Lucullus en l'an 72 av.n.è. Elle a laissé d'importants vestiges archéologiques, un grand nombre d'inscriptions grecques et 55 inscriptions latines <sup>264</sup>. A l'ouest et au nord-ouest de cette localité, nous mentionnons

<sup>250</sup> C 1352, 7489—7492, 7604, 7606, 7608, 7609, 12214<sup>19</sup>, 12456, 12478, 13737, 12738, 14214<sup>19-20</sup>; SCIV II, 2, 1951, p. 126—127; IV, 1954, p. 779; V, 1954, p. 601; StCl V, 1963, p. 295—296.

<sup>251</sup> C 7493.

<sup>252</sup> MCA V, 1959, p. 765—766.

<sup>253</sup> C 7522.

<sup>254</sup> TabIR, L 35, p. 70.

<sup>255</sup> C 12490—12492, 14214<sup>26</sup>; PÂRVAN, *Ulmelum*, II, 1913, p. 529—566; AISC I, 2, 1928—1932, p. 63—64; SCIV IV, 1953, p. 779; VIII, 1957, p. 311—315; MCA II, 1956, p. 577; MonScythMin 141—143.

<sup>256</sup> C 12489.

<sup>257</sup> C 14442.

<sup>258</sup> PÂRVAN, *Histria VII*, p. 96—106; «Dacia» II, 1925, p. 241; SCIV IV, 1953, p. 733—745.

<sup>259</sup> C 7614.

<sup>260</sup> C 7526—7528; MCA II, 1956, p. 594.

<sup>261</sup> C 14461.

<sup>262</sup> C 12486.

<sup>263</sup> C 12488.

<sup>264</sup> C 7524, 7525, 7528, 12489, 14214<sup>25</sup>, 14449; PÂRVAN, *Histria VII*, p. 22—106; «Dacia» II, 1925, p. 199—246; III—IV, 1927—1932, p. 391—410; *Histria I*, 513—519; SCIV II, 1951, p. 144; V, 1954, p. 97; IVAD IX, 1953, p. 72; StCl VI, 1964, p. 331—342; VII, 1965, p. 297—309; VIII, 1966, p. 50—58, 235—240; MCA IV, 1957, p. 48—55; V, 1959, p. 288—290.

3 inscriptions à Cogeaalac <sup>265</sup>, un diplôme militaire à Fintinele <sup>266</sup> et 2 inscriptions dans les villages de Casimcea <sup>267</sup> et Neatîrnarea <sup>268</sup>. Sur la route de HISTRIA à NOVIODUNUM, ont été découvertes 3 inscriptions à Pandurul <sup>269</sup>, une à BUTERIDAVA (Mihai Viteazul) <sup>270</sup>, 6 à VICUS QUINTIONIS (Sinoe) <sup>271</sup>, 2 à PETRA (Camena) <sup>272</sup>, et 5 à IBIDA (Slava Rusă) <sup>273</sup>. Au nord-ouest de HISTRIA, on a trouvé une inscription à Topolog <sup>274</sup>.

Au bord du Danube, quelque part au nord de Hîrşova, existait un VICUS VER [GOB] RITIANI, lequel nous a laissé 2 inscriptions <sup>275</sup>. Plus loin, sur le littoral, se trouvait une garnison de cavalerie, à CIUS (Gîrliciu), où se sont conservés de nombreux vestiges archéologiques, des inscriptions grecques et 8 inscriptions latines <sup>276</sup>. A BEROE (Piatra Frecăței), il y avait une autre unité de surveillance, et au VI<sup>e</sup> siècle le siège d'un évêché, où l'on a trouvé 2 inscriptions latines <sup>277</sup>. Près d'Iglița, ont été découvertes 3 inscriptions latines à Turcoaia <sup>278</sup>. TROESMIS (Iglița) a eu quelque temps une légion en garnison, ensuite diverses autres unités militaires plus petites; elle obtint le rang de *municipium* au II<sup>e</sup> siècle; c'était le siège juridique et religieux (*conventus*) et a laissé d'importants vestiges archéologiques et 85 inscriptions latines <sup>279</sup>. A proximité de la localité on a découvert 2 inscriptions dans les villages de Carcaliu <sup>280</sup> et de Greci <sup>281</sup>. Un peu plus loin à l'est, une inscription a été découverte à Țiganca <sup>282</sup>

<sup>265</sup> C 12489, 14462; BCMI III, 1910, p. 141—143.

<sup>266</sup> CIL XVI, 145.

<sup>267</sup> SCIV XXII, 1971, p. 597—598.

<sup>268</sup> C 12487.

<sup>269</sup> MCA II, 1956, p. 593; MonScythMin 139—141.

<sup>270</sup> C 14447; SCIV VI, 1955, p. 75—86.

<sup>271</sup> C 7524, 12513, 12514, 14214 <sup>26</sup>; SCIV IV, 1953, p. 136—145.

<sup>272</sup> C 7612; AnD XVII, 1936, p. 134; «Dacia» V—VI, 1935—1936, p. 427; RIR X, 1940, p. 170—173.

<sup>273</sup> C 7523; SCIV V, 1954, p. 110—112; XIV, 1963, p. 99—100; XXII, 1971; p. 594—597; MCA II, 1956, p. 595.

<sup>274</sup> SCIV XXII, 1971, p. 597.

<sup>275</sup> PÂRVAN, *Ulmetum* I, 582—583; MCA V, 1959, p. 765—766.

<sup>276</sup> C 6159, 7494—7496, 12480, 14214 <sup>21</sup>; SCIV IX, 1958, p. 343—351; MCA V, 1959, p. 764—765.

<sup>277</sup> C 12479; MCA V, 1959, p. 761—765.

<sup>278</sup> MonScythMin 181—183.

<sup>279</sup> C 773—780, 6162—6167, 7497—7511, 12482, 12484, 12485, 14214 <sup>22-23</sup>; OeJ XVI, 1913, B. 210; BCMI VIII, 1915, p. 41; SCIV IV, 1953, p. 557—579; MCA II, 1956, p. 577—595; «Pontice» I, 1968, p. 319—323.

<sup>280</sup> C 12483.

<sup>281</sup> TabIR, L 35, p. 44.

<sup>282</sup> MonScythMin 179—181.

et 2 à Taiță<sup>283</sup>. Au bord du Danube, à ARUBIUM (Măcin), il y avait une forteresse plus ancienne sur laquelle s'est superposée une forteresse romaine, avec mur d'enceinte et autres vestiges archéologiques, avec des unités militaires et agglomération civile qui nous ont laissé 8 inscriptions latines<sup>284</sup>. Vis-à-vis, sur la rive gauche du Danube — on a découvert 5 inscriptions à Bărboși<sup>285</sup> et 2 à Șendreni<sup>286</sup>. Au tournant du Danube, la forteresse géto-dace de DINOGETIA (Garvăn) continuée par une forteresse romaine aux III<sup>e</sup>—IV<sup>e</sup> siècles, et reconstruite au début du VI<sup>e</sup> siècle, a laissé d'importants vestiges archéologiques et 4 inscriptions latines<sup>287</sup>. A l'est, sur la rive gauche du Danube était basée une partie de la flottille danubienne et une unité militaire tenait garnison dans le port et la cité d'ALIOBRIX (Orlovka), lesquelles ont laissé 2 inscriptions latines<sup>288</sup>. Plus bas, sur la rive droite du Danube, a prospéré la cité gète, ensuite celte et enfin romano-byzantine de NOVIODUNUM (Isaccea), centre militaire et civil avec port et constructions variées, qui nous a transmis 16 inscriptions latines<sup>289</sup>.

Sur la route de Peceneaga vers Nicolîțel, au nord-est de Mircea Vodă ont été découvertes 2 inscriptions à Cerna<sup>290</sup> et une à Nifon<sup>291</sup>. A Nicolîțel, on a trouvé 3 inscriptions<sup>292</sup> et à proximité se trouvait un VICUS..., avec 3 inscriptions<sup>293</sup>. De Nicolîțel vers le sud-ouest, nous mentionnons 3 inscriptions à Valea Teilor (Meidanchioi)<sup>294</sup>, Horia<sup>295</sup> et Turda<sup>296</sup>. A Babadag a été localisé VICUS NOVUS qui nous a transmis 3 inscriptions<sup>297</sup>. Quelque part, au nord d'HISTRIA, près du lac HALMYRIS (Razelm) est attestée une inscription dans la localité ARGAMUM (Sarichioi ou Capul Doloj-

<sup>283</sup> C 6160, 6161.

<sup>284</sup> C 6218—6220, 7512, 7513, 7610; BCMI IV, 1911, p. 45—46; VIII, 1915, p. 41.

<sup>285</sup> C 7515, 7618, 7620, 7623; AUIași, Istorie, XII, 1966, p. 151—152.

<sup>286</sup> BCMI V, 1912, p. 120—129; MCA VIII, 1962, p. 505—507.

<sup>287</sup> BCMI V, 1912, p. 120—129; MCA VIII, 1962, p. 505—507, BCMI III, 1910, p. 142; • Dacia • I, 1957, p. 221—227; MCA IV 1957, p. 195—210; V, 1959, p. 565—586; VI, 1959, p. 629—652; VIII, 1962, p. 675—692; I. BARNEA, *Garvăn-Dinogetia*, București, 1961.

<sup>288</sup> C 780 = 7519; • Latomus • XXVI, 1967, p. 987—995.

<sup>289</sup> C 7523, 12487, 14446, 14447; • Dacia • IX—X, 1941—1944, p. 473; MCA V, 1959, p. 468; VII, 1960, p. 396.

<sup>290</sup> SCIV XV, 1964, p. 535—543.

<sup>291</sup> C 6161.

<sup>292</sup> C 7520, 7521, 7611.

<sup>293</sup> C 12486.

<sup>294</sup> C 14445.

<sup>295</sup> MonScythMin 183.

<sup>296</sup> SCIV XIV, 1963, p. 99.

<sup>297</sup> C 13739, 14214<sup>24</sup>, 14448.

man)<sup>298</sup>. Un peu vers le nord, probablement dans la localité moderne 6 Martie, se trouve AD SALICES, où il y a une inscription<sup>299</sup>. Une autre inscription a été découverte à Cataloi<sup>300</sup>, et près de Tulcea existait un VICUS URB... , lequel nous a laissé une inscription<sup>301</sup>. Au bord du Danube, à l'entrée dans le Delta, diverses unités militaires tinrent garnison à AEGYSSUS (Tulcea), où se sont conservés des vestiges archéologiques et 8 inscriptions latines<sup>302</sup>. Plus à l'est, nous avons 2 inscriptions à SALSOVIA<sup>303</sup> (Mahmudia) et 2 autres à Murighiol<sup>304</sup>. Une inscription latine a été découverte à Sarinasuf<sup>305</sup> et une autre à HALMYRIS (Dunavățul de jos)<sup>306</sup>, entre le lac Razelm et le bras du Danube HERON STOMA (Sfintu-Gheorghe).

Sur la rive gauche du bras Chilia, on a découvert une inscription à Ismail<sup>307</sup>. A Drajna de Sus, dans le bassin supérieur de la rivière Ialomița, affluent de gauche du Danube, il y avait une cité militaire identifiée par certains avec RAMIDAVA de Ptolémée (*Géogr.*, III, 8, 4), où ont été découvertes des briques marquées de cachets, des monnaies, de la céramique et une inscription latine<sup>308</sup>.

Des inscriptions latines ont également été découvertes plus loin vers le nord-est, près du Pont Euxin, à savoir 8 à TYRAS<sup>309</sup>, 63 à OLBIA<sup>310</sup> et 15 à CHERSONESUS TAURICA (Crimée)<sup>311</sup>. Pour 166 inscriptions de la province Moesia Inferior, on ne connaît pas le lieu de provenance<sup>312</sup>.

<sup>298</sup> PÂRVAN, *Histria IV*, p. 563, 681, 583.

<sup>299</sup> C 7523.

<sup>300</sup> SCIV XX, 1971, p. 594—595.

<sup>301</sup> C 14441.

<sup>302</sup> C 6221, 14442—14444; BCMI III, 1910, p. 95; SCIV I, 2, 1950, p. 176; SCA II, 1956, p. 577.

<sup>303</sup> PÂRVAN, *Salsovia*, 23—33; CIL XVI, 41.

<sup>304</sup> SCIV V, 1954, p. 450, 598—601.

<sup>305</sup> BCMI II, 1909, p. 91.

<sup>306</sup> C 13739.

<sup>307</sup> TabIR, L 35, p. 47.

<sup>308</sup> C 12531; «Dacia» XI—XII, 1945—1947; p. 123; SCIV VI, 1955, p. 331.

<sup>309</sup> C 781, 6222, 12510, 13747; RA XXII, 1925, n° 77—78; «Dacia» III—IV, 1927—1932, p. 564—570.

<sup>310</sup> *Inscriptiones antiquae orae septentrionalis Ponti Euxini. I. Inscriptiones Tyrae, Olbiae, Chersonesi Tauricae aliorumque locorum a Danubio usque ad Regnum Bosporanum*, ed. Basilius B. Latyšev, Petropoli, 1916.

<sup>311</sup> *Ibid.*

<sup>312</sup> C 6223—6238, 7591—7616, 8045—8059, 12513—12521, 14460—14464; OeJ XXVII, 1931, B. 115—124; IBAI VII, 1932—1933, p. 314; Bš 66, 67, 69, 73, 76, 79, 81—85, 88, 89, 94—100; «Dacia» XI—XII, 1945—1947, p. 273; MCA II, 1956, p. 596—623.





En conclusion, en Mésie Inférieure ont existé au moins vingt centres administratifs importants, dont douze entre le Danube et le HAEMUS (Stara Planina) et huit en Scythia Mineure (Dobroudja). Le nombre total des inscriptions latines est de 1673, dont 766 entre le Danube et les monts Balkans, 653 en SCYTHIA MINOR, 88 à l'est du Danube et 166 *incertae*. Le nombre des localités où ont été découvertes des inscriptions latines est au moins de 311, ce qui constitue une bonne preuve de l'intensité du processus de romanisation de cette province.

### MOESIA INFERIOR

1280. ALMUS (Lom)	12	1316. Dolno Peštene	1
1281. Kovačica	1	1317. Orjahovo	2
1282. Lukovica	1	1318. Boril	1
1283. POMODIANA (Labec)	1	1319. VALERIANA (Dolni Vadim)	1
1284. Nokreš	6	1320. Selanovci	1
1285. Banje	1	1321. Ostrovo	2
1286. CEBRUS (Gorni Cibăr)	1	1322. OESCUS (Gigen)	102
1287. Kule Mahla (Lomsko)	1	1323. Bregare	2
1288. Dălgodelci	1	1324. Brest	1
1289. Kotehovci	1	1325. Gorni Lukovit	1
1290. AUGUSTA (Hărlec)	3	1326. Glava	1
1291. Manastirište	1	1327. Enica	1
1292. Gromšin	2	1328. Kojnare	2
1293. MONTANA (Mihajlovgrad)	40	1329. Čomakovci	20
1294. Krapěa	1	1330. Gornik	1
1295. Mitrovci	1	1331. Gabare	2
1296. Žeravica	1	1332. Červen Breg	3
1297. Dolna Verenica	1	1333. Reselec	4
1298. Kamenariska	2	1334. Kamenopole	2
1299. Srebljanica	1	1335. VICUS TRULLENSIUM (Kunino)	4
1300. Lopušna	1	1336. Dolna Bešovica	1
1301. Čeljustnica	1	1337. Roman	5
1302. Čiprovci	2	1338. Mezdra	5
1303. Vlaško Selo	1	1339. Dolna Kremena	5
1304. Gaganica	1	1340. Liutbrod	1
1305. Berkovica	4	1341. Ribin Vir (Botevgrad)	1
1306. Krivodol	1	1342. Glava Panega	8
1307. Liljače	6	1343. Malva Brestnica	1
1308. Čukata-Čiren	1	1344. UTUM (Gaurene)	9
1309. Kravodar	2	1345. Kreta-Kopriva	1
1310. Beli Izvor	1	1346. Somovit	1
1311. Kostičovci (Vraca)	1	1347. Guljanci	1
1312. Sirakovo	1	1348. AD PUTEA (Riben)	3
1313. Altmir	6	1349. Mărtvica-Podem	1
1314. Bela Slatina	2	1350. Trăstenik	1
1315. Komarevo	2	1351. STORGOSIA (Pleven)	3



1352. Zgalijovec	1	1402. Várbovka	1
1353. Dolni Dăbnik	2	1403. Koevci	1
1354. Brestovec	3	1404. Višovgrad	1
1355. Bežanovo	2	1405. Kromolin	2
1356. Dermanci	2	1406. EMPORIUM PIRETENSIVM (Gorsko Kosovo)	2
1357. Goljama Brestnica	2	1407. Sevlievo	2
1358. Bălgarski Izvor	2	1408. Damjanovo	1
1359. Teteven	1	1409. Stražica	1
1360. Nikolævò	2	1410. Gorna Orjahovica	2
1361. SECURISCA (Čerkovica)	1	1411. Beljakovec	1
1362. Radinevec — Obnova	2	1412. V. Tărnovo	4
1363. Lădjane	4	1413. Balkan-Mahala	1
1364. Levski (Karagač)	4	1414. Dragiževo	1
1365. Butovo	2	1415. Nomin Sbor (Kestambul)	1
1366. Nedan	10	1416. Ljaskovec	1
1367. GIRIDAVA (Pelišat)	1	1417. Debelec	1
1368. Vălcitrăn	2	1418. Drenovo	1
1369. Lemnica	1	1419. Vrbište	1
1370. DORIONIBUS (Slatina)	2	1420. Bozvelijsko (Kadiköi)	1
1371. Lisec	1	1421. Gostilica	1
1372. MEŢRA (Loveč)	3	1422. Gabrovo	1
1373. Slivek	2	1423. Košov	1
1374. SOSTRA (Lofneč)	4	1424. SEXANTA PRISTA (Ruse)	22
1375. AD RADICES (Trajanski Prohod)	1	1425. Giurgiu	1
1376. Nikopol	3	1426. Basarbovo	1
1377. Čerčelăh	1	1427. Peštera Tămno	1
1378. Trănčovica	1	1428. Tabačka	1
1379. DIMUM (Belene)	5	1429. Svalenik	3
1380. NOVAE (Stăklen, Svištov)	72	1430. Sejači (Popovko)	1
1381. Strahilovo	2	1431. Kovačevec	2
1382. Morava	1	1432. Ljublen	1
1383. Karaisen	5	1433. Opaka	1
1384. IATRUS (Krivina)	1	1434. Gagovo	1
1385. Bjala	5	1435. Ezerče	1
1386. Kosovo	3	1436. Oseneč (Hjűsendže)	2
1387. Hibali	3	1437. Gecovo	1
1388. Pejčinovo (Borumli)	3	1438. ABRITTUS (Razgrad)	16
1389. Mekiš	4	1439. Nedoklan	1
1390. Tenča (Obodenenie)	1	1440. Krivija	1
1391. Polski Senovec	1	1441. Trăbač	1
1392. Gradina (Bederli)	1	1442. Borozan	1
1393. St. Stambolovo	1	1443. Blažoevo (Batemberg)	1
1394. NICOPOLIS AD ISTRUM (Nikjup)	37	1444. Rusenko	1
1395. Resen	1	1445. Deliorman	1
1396. Paskalevec	2	1446. TEGRIS (Marten)	3
1397. Lešičeri	1	1447. APPIARIA (Rjakhova)	5
1398. Polikraište	2	1448. Kamenovo (Razgradsko)	1
1399. Pavlikeni	6	1449. Brestonené	1
1400. Michilci	1	1450. TRANSMARISCA (Tutrakan)	6
1401. Bela Cerkova	1		

1451. NIGRIANIS-CANDIDIANIS (Rabova)	2	1501. Canlia	1
1452. DUROSTORUM (Silistra)	40	1502. SUCIDAVA (Pirjoaia)	1
1453. Tărgoviște (Eski Džumaja)	2	1503. ALTINUM (Oltina)	1
1454. Straža	1	1504. Rasova	4
1455. Preslav	3	1505. AXIOPOLIS (Hinog)	10
1456. Dragoevo	1	1506. Cernavoda	1
1457. Stratidže	1	1507. Seimenii Mari	2
1458. Kolarovgrad (Šumen)	6	1508. TRES PROTOMAE (Mircea Vodă)	1
1459. Vărbak (Endže)	1	1509. VICUS NARCISSIANI (Poarta Albă)	1
1460. Kaika	1	1510. Murfatlar	1
1461. Dr. Stambolski (Imrichor)	1	1511. Valu lui Traian	1
1462. Carevbrod	1	1512. Cumpăna (Hassiduluk)	9
1463. Pliska (Aboba)	7	1513. Miriștea (Edilchioi)	2
1464. DINEIA (Vojvoda)	1	1514. Tuzla Mică	5
1465. Stan (Novi Pazar)	1	1515. Tuzla Mare	1
1466. Hărsovo	1	1516. Eforie Sud	2
1467. Iaila	1	1517. Techirghiol	2
1468. Enovo	2	1518. Agigea	3
1469. Madara	2	1519. Lazu	3
1470. Provadija	1	1520. TOMIS (Constanța)	132
1471. MARCIANOPOLIS (Devnja)	16	1521. TURRIS MUGA[PORIS] (Așadalehioi)	2
1472. Kipra	1	1522. VICUS SC... (Palazul Mare)	2
1473. Sultanci	1	1523. VICUS CLEMENTIANENSIS (Mihail Kogălniceanu)	2
1474. Topolite	1	1524. Sibioara	1
1475. Asardžik	2	1525. VICUS HI... (Dorobanțul)	2
1476. Goren Čiflik	4	1526. VICUS SCENOPESES (Băltăgești)	2
1477. ODESSUS (Varna)	25	1527. CAPIDAVA	49
1478. IGNATIEVO	1	1528. Topalu	1
1479. NOVAKOVO	1	1529. Gălbiori	1
1480. CRANEA (Kranevo)	1	1530. CARSIVM (Hirșova)	22
1481. DIONYSOPOLIS (Balčik)	1	1531. Piuă Pietrei (Ialomița)	1
1482. BIZONE (Kavarna)	1	1532. Ciobanul	2
1483. Balkanci (Junuščilar)	1	1533. Dauceă (Cloșca)	1
1484. Pločidol (Alačkoi)	1	1534. Șiriu	1
1485. Pobeda (Gelendžik)	1	1535. ULMETUM (Pantelimonul de Jos)	37
1486. ZALDAPA (General Toșevo, Abrit)	1	1536. Nistorești	1
1487. VICUS VAL...	1	1537. VICUS V... (Râmnicul de Jos)	1
1488. VICUS CE...	1	1538. VICUS SECUNDINI	1
1489. CALLATIS (Mangalia)	14	1539. Corbul de Sus	1
1490. AMLAIDINA (23 August-Tatlageac)	1	1540. VICUS CELERIS (Vadul)	3
1491. AUSDECENSES (Cetate)	1	1541. Săcele	1
1492. Zorile	1	1542. VICUS C...	1
1493. TROPÆUM TRAIANI (Adamclisi)	50	1543. VICUS PARSAL...	1
1494. Pietreni (Cocargea)	1	1544. HISTRIA	55
1495. Abrud (Mulciova)	1	1545. Cogealac	3
1496. Floriile	1	1546. Fintinele	1
1497. Pădureni (Nastradin)	1	1547. Casimcea	1
1498. Caraiman (non-Corvin)	1	1548. Neatrnarea	1
1499. Negureni (Keramlyk)	1	1549. Pandurul	3
1500. Cărpiniș (Băneasa)	1		

1550. BUTERIDAVA (Mihai Viteazul)	1	1571. Nifon	1
1551. VICUS QUINTIONIS (Sinoe)	6	1572. Nicolîţel	3
1552. PETRA (Camena)	2	1573. VICUS . . .	1
1553. IBIDA (Slava Rusă)	5	1574. Valea Teilor (Meidanchioi)	1
1554. Topolog	1	1575. Horia	1
1555. VICUS VER . . .	2	1576. Turda	1
1556. CIUS (Gîrliciu)	8	1577. VICUS NOVUS (Babadag)	3
1557. BEROE (Piatra Frecăţei)	2	1578. ARGAMUM (Capul Dolojman)	1
1558. Turcoaia	3	1579. AD SALICES (6 Martie)	1
1559. TROESMIS (Igliţa)	85	1580. Cataloi	1
1560. Carcaliu	1	1581. VICUS URB . . .	1
1561. Greci	1	1582. AEGYSSUS (Tulcea)	8
1562. Țiganca	1	1583. SALSOVIA (Mahmudia)	2
1563. Taiţa	2	1584. Murighiol	2
1564. ARUBIUM (Măcin)	8	1585. Sarinasuf	1
1565. Bărboşi	5	1586. HALMYRIS (Dunavăţul de Jos)	1
1566. Şendreni	2	1587. Ismail	1
1567. DINOGETIA (Garvăn)	4	1588. Drajna de Sus	1
1568. ALIOBRIX (Orlovka)	2	1589. TYRAS	8
1569. NOVIODUNUM (Isaccea)	16	1590. OLBIA	63
1570. Cerna	2	1591. CHERSONESUS TAURICA	15
		1591a <i>Incertae</i>	166

## THE GENESIS OF MILOSAO

ARSHI PIPA  
(Minnesota)

## A. INFORMATION GATHERED FROM DE RADA'S PUBLISHED WORKS

The genesis of *Milosao*<sup>1</sup> has been described in Book I of *Autobiologia* (pp. 15—17) at some length. In October 1833, on the suggestion of Raffaele Valentini, a Calabrian lawyer who was to become president of the executive committee in the 1848 Calabrian revolution, the then nineteen-years old De Rada began collecting Albanian folk songs in the Calabro-Albanian villages in the district of Cosenza<sup>2</sup>. The young man, who had just graduated from S. Adriano College, had been assigned the management of the family property by his father, and thus came to know the daughter of a peasant who tended the herd of the De Rada family. The girl must have been attractive, judging from the picture De Rada traces of her, while being older than he by four years. Soon love burgeoned and the young man began writing love poems patterned after the folk songs he was collecting ("imitando come potei la semplicità delle rapsodie"). The following year, at Epiphany (January 6, 1834), he composed his first "idyl" in which he portrays a love episode that occurred on that very day

<sup>1</sup> The following abbreviations will be used: *Milosao* for *Canti di Milosao, figlio del Despota di Scutari*, Napoli, 1836; *Serafina* for *Canti di Serafina Thopia, Principessa di Zadrima nel secolo XV*, Napoli, 1843; *Rapsodie* for *Rapsodie d'un poema albanese*, Firenze, 1866; *Scanderbegu* for *Scanderbegu i pa-fanë*, Books I—V, Corigliano Calabro and Naples, 1868—1884; *Auto.* for *Autobiologia*, Books I—IV, Cosenza, 1898—99.

<sup>2</sup> Tortoshëla, an old woman from S. Cosmo provided him with rhapsodies of Dedë Skura, Rodhavani, Miloshini while Orizia, a nonagenarian from S. Demetrio, supplied mostly fragments of folk songs (*Auto.*, Book I, p. 15).

("deponendovi unã mia ventura di quella mattina"). Here is the idyl which appears as Canto IV in *Milosao* :

On a Sunday morning  
 the Lady's son  
 went to see the beautiful girl  
 to beg for a drop of water  
 for he was burning with thirst.  
 He found her alone by the fireplace  
 braiding her hair.  
 Silently they loved.  
 Said the girl smiling :  
 "You come and go like the wind !"  
 "I am expected at the discus game."  
 "Stay, I have saved for you  
 two ripe apples."  
 With one hand she held  
 her loose hair behind  
 her white neck,  
 with the other she took  
 the apples from her bosom  
 and put them in my hand,  
 her face aflame.  
 Tell me, lovers,  
 was ever kiss more sweet ?

To this charming love poem, in which the stern code of Albanian ethics yields to sensuality rendered in language pregnant with erotic symbolism, he added others in the same style. The series was closed by Canto XIV, beginning with, "Prã çë dielli i ra te shtrati", which he composed, he tells us, while on his journey to Naples on November 24, 1834. The poem conveys the anguish of the poor girl abandoned by the "young lord" : "She returned home, / took her sack and her rope / and went to the olive grove. / She gathered olives and wept."

Here ends the part of *Milosao* which germinated from the love of a peasant woman. The heroine's name in the poem, the Daughter of Cologrea, (the Greek word means "nun") suggests poverty and much more besides, since to designate a person by the name of her mother — something unheard of in Albanian mores — is tantamount to denying her a legitimate father. The part of the poem based on actual experience is then exiguous, less than half ; the other half, an adjunct to the former, was composed in Naples during the period 1835-36. Anyone who reads the second part notices the difference in tone, reflecting a shift from a plane of real experience to a plane of fiction. This second part is romantic in the fashion of the *Weltschmerz* literature of the time whereas the first

has the flavor of a classical idyl<sup>3</sup> (Theocritus, Virgil) while remaining deeply embedded in Italo-Albanian folklore.

Further information on the genesis of *Milosão* is found in the letter prefacing the poem's first edition. The letter is addressed to Raffaele Zagarese who was De Rada's bosom friend and schoolmate at S. Adriano College. Dated October 20, 1834 — De Rada left for Naples about a month later — the letter sheds light on the author's state of mind and literary background at the time he was completing *Milosão's* first part. One word, which recurs in the letter, describes his state of mind: melancholy. It derives, according to the poet, from thinking that everything is transitory and that life betrays our expectations of it. The meditation has a personal motivation which becomes obvious when the author tells what prompted it. One day at sunset while he was walking alongside the walls of S. Adriano College together with two friends, he heard a song which he transcribes, providing also an Italian translation:

Mos më harrosh, oi trim, asaj udhë  
 Se sá të desha mirë u nëng e dí.  
 Të qosha truar; ashtu, kur të më vish,  
 Të ré të bukur, si më lé, më cosh.

Do not forget me, young man, on your journey,  
 for you do not know how much I loved you.  
 You have my heart. May you come back and find me  
 just as you left me, beautiful and young.

The poet says that this popular stanza, or "vjersh" (verse), made him sad because he thought that in a month he would have to part from his friends and leave his people and his village. No mention is made of the peasant girl, thoughts of whom, however, permeate the letter. The quoted stanza is a transparent allusion to his leaving her while another quote, Mme de Staël's sentence, "L'amour, quand il est une passion, porte toujours à la mélancolie," makes it clear that his melancholy has an amorous derivation. There must be a reason for the poet's reticence, one thinks. That reason dawns upon us when we notice that the author's Italian translation of the stanza's second line is inaccurate. "Se sá të desha mirë u nëng e dí" has been translated by, "ché quanto bene io t'ho voluto non lo so." Such a reading makes little sense in context with the preceding line: "Do not forget me, young man, on your journey, / for I do not know how much I loved you." Clearly, the second line must read, "for you do not know how much I loved you." How to explain De Rada's

<sup>3</sup> The pontifical College of S. Adriano, which was established mainly for the education of the Italo-Albanian Byzantine clergy, emphasized the study of the classical languages, especially Greek.



lapsus? To begin with, he makes no distinction, as to the length of the vowel, between “dí” (“dii”, “I know”) and “di” (“you know” = “thou knowest”) which he writes “dii”.<sup>4</sup> The line as it stands can be read in both ways if no punctuation mark is provided — De Rada provides none. The correct reading is, “Se sá të desha mirë u, [ti] nëng e di.” De Rada’s own reading, “Se sá të desha mirë, u nëng e di,” is a slip which betrays his remorse for leaving the girl.<sup>5</sup> He belittles the girl’s love so as to feel less guilty for leaving her, while at the same time magnifying the benefit his Albanian community will draw from his studies in Naples.<sup>6</sup> His rationalization, however, can hardly soothe his remorse,<sup>7</sup> so he writes to his friend to seek comfort. He includes in the letter an excerpt of blank verse in which his love for the peasant girl appears side by side with his friendship for Zagarese. The excerpt is from the second canto of a poem which is here called “L’Esule di Croja” (“The Refugee from Kruja”) but was published later under the name of *Odisse*. Since the excerpt is, apparently, the only sample we have of this poem which De Rada wrote while still in college, it is important for tracing the genesis of *Milosao*, and we quote it in full :

Io mi coricava, anco una volta, al letto  
 Cui la nutrice spiumacciato avea  
 Lieta di rivedermi, ed eran lieti  
 I focolari, del raccolto. In alti  
 Pensier distratta rifulgea la luna  
 E pareva giorno vivo attorno i fiumi  
 Che te cingono, o Maki: per le spighe  
 De’ grilli il lieve stridere fea pieni  
 l’aer queto e i campi varianti. Stanca  
 La donzella dormia, sognando l’alba  
 E le compagne intente ad empier l’urne  
 Per le mietenti, in tanto ch’ella al fondo  
 Scuro dell’atrio, per la man, si tiene  
 Col nobil figlio del Signor del campo.  
 E dal loco medesimo alla vicina  
 Ora destato Zagarese a’lari  
 Trarrebbe, e all’aer insolito canoro

---

<sup>4</sup> See *Rapsodie* (Book III, XIV): “Ká e dí se u kam vdes?” (“How do you know that I shall die?”). Also *Serafina*: “Nëng dí po cilin mall/lé prapa” (“You don’t know what love you leave behind”) (Bosdari’s stanzas after Canto I).

<sup>5</sup> The line in the stanza is equivalent to a complaint made in the form of a question: “Are you really leaving me who love you so much?” De Rada’s rendering of the line conveys his apologetic reply: “You say you love me, but how do I know?”

<sup>6</sup> “Dovunque passava si facean voti perché la mia partenza per Napoli sia di giovamento al paese”.

<sup>7</sup> “La voce e la memoria dello scorso inverno mi trassero il pianto.”

Della notte rapito guarderebbe  
 Dietro ver Maki pur confusa agli arsi  
 Colli ed a'boschi vaporosi : e mai  
 Pareami avesse a non finir mia vita  
 e l'affetto qui 'n terra.

I lay down once more upon the bed  
 which my old nurse had smoothed for me,  
 happy to have me back, and happy too was  
 the whole house at my return. The moon,  
 lost in high thoughts, was shining,  
 and seemed bright as day upon the streams  
 encircling you, Macchia. Among the ears  
 of grain the soft chirp of crickets filled  
 the quiet air and changing fields. Weary,  
 the young girl slept, dreaming of dawn,  
 and the companions bent on filling jars  
 for the harvesters, while she, at the dark  
 end of the atrium, would hold the hand  
 of the landlord's noble son.  
 And the following hour at the same place  
 Zagarese, just awakened, would go  
 to his Lares, and entranced by the  
 night air unusually resonant,  
 would look back towards Macchia, hazy still,  
 at the burnt hills and misty woods. And to me  
 it seemed as if my life and love  
 would never end upon this earth.

In his *Autobiologia* (B. I, p. 14), De Rada describes *Odisse* as a poem in four cantos with an Albanian subject, which was inspired either by Dante or by Monti's *Basvilliana*.<sup>8</sup> One day while he was attending a recitation class at the school of Emanuele Bidera, a Siculo-Albanian who wrote folkloristic books and libretti, he recited an excerpt from his *Odisse* which the teacher thought was by Lord Byron. Having then learned that the young man had also written an Albanian poem, he persuaded him to publish it and found him a printer. *Milosao* appeared in August 1836. *Odisse* was published in 1845 by Saverio Prato to whom the author had given the manuscript.<sup>9</sup>

<sup>8</sup> The poem, which had first been written in *terza rima* (*Auto.*, Book I, p. 20), was recast in blank verse when the poet was in Naples (*Auto.*, Book I, p. 20). But the letter containing the excerpt in blank verse was written before the poet left for Naples. Are then *Odisse* and the excerpt under consideration two different compositions? I do not think they are. The discrepancy can be explained by assuming that either the recasting of *Odisse* started while the poet was in Macchia, or that the excerpt is a later insertion in the letter.

<sup>9</sup> Prato dedicated the poem to the wife of the minister Santangelo, a lady of Albanian origin who gave Saverio 250 ducats. (*Auto.*, Book III, p. 20). Prato must have printed only

Since *Odisse* comes before *Milosao*, and is also De Rada's only published poem in Italian,<sup>10</sup> we must dwell a little on the excerpt which seems to be its only relic. The excerpt is similar in both style and content to an "Ode Albanese" in two cantos in blank verse which is found in the Biblioteca Civica of Cosenza.<sup>11</sup> The "ode", which seems to belong to De Rada's first Neapolitan period (1835–36) during which he rewrote *Odisse* and composed the rest of *Milosao*, is a sequel to *Odisse*. Odisse's son, Nevrage, leaves Albania and comes to Italy — precisely to Macchia, judging from the name of Macchia's torrent, Racanelli — in order to join Eugloè, the daughter of Perlati, an Albanian lord from Sfetigrad, who has preceded him there.<sup>12</sup> The Albanians have Greek names in this poem — the student of the Albano-Greek college is not yet able to distinguish between the two cultures of which he is the product. Let us now look at the excerpt. Its first lines are obviously inspired by Homer, a reminiscence of Ulysses (Odisse is an alteration of Odysseus) coming back home and being attended by his old nurse. From Homer we then shift to Foscolo's passage in "I Sepolcri" describing Florence.<sup>13</sup> The cricket, the reapers in the fields, the arid hills and the misty woods take us from Ithaca, via Florence, to Macchia. Only this Macchia is Greek, not Albanian: the women carry water in their "urns", the love scene happens in an "atrium", while the friend goes to greet his "lares" (Zagarese was an Italian, and the Arbëresh call the Italians "Latins", "Lëtinj"). The excerpt is a combination of various literary reminiscences, classical and neo-classical, patched together into a composition illustrating the author's aristocratic feelings couched in poor Italian.

The rest of the letter provides additional information on the author's literary background. Upon graduating from college, the young man was

---

a few copies which disappeared with time. Michele Marchianò, who wrote his book on De Rada at the beginning of the century, says that he has unable to get hold of a copy (*L'Albania e l'opera di G. De Rada*, Trani, 1902, p. 56).

<sup>10</sup> A tragedy in Italian, *I Numidi*, written in 1942 (*Auto.*, Book II, p. 17), and which was, according to De Rada, published in 1848 (Marchianò could not secure a copy either), was recast later on and appeared as *Sofonisba* in 1892.

<sup>11</sup> The manuscript is marked I–3B (2294–99). The xeroxed copy I have has 17 sheets. At the end, a date, 1841, is legible, together with the words, "O malli in" ("O, my love"). But both the handwriting of these words and the date are slightly different from the manuscript's, which is very close to the handwriting of the mutilated notebook in the Albansk Samling which will be discussed later.

<sup>12</sup> "Era la notte, e d' Oriente apparso / Sfavillava l' aratro : su la porta / Fiso il riguarda il villanello e l' ora / Ansia rileva : e molle il primo sonno / Sopiva all' Odisseide la del cuore / Ansia furentè di battàglie . . ."

<sup>13</sup> "Liéfe dell'aer tuo veste la luna / Di luce l'impidissima i tuoi colli Per vendemnia festanti . . ."

looking forward to a bright future: "I went up the hills and a thought of glory intoxicated me. Often in the serene days of that autumn, I would sit down on the eastern slope of the mountain. The North wind would shake the silvery olive branches below me and the blue-green mirror of the sea would be shattered in foam. That landscape filled with the agitation [of the waves] and the whistling [of the wind] was to me a symbol of the tumult of human life". The last sentence reminds us of Leopardi's "L'Infinito," while the motifs of climbing and wandering in solitary places are Petrarchan — Petrarch was the one author De Rada studied assiduously in college in order to forge a style of his own (*Auto.*, Book I, pp. 12—13)<sup>14</sup>. But Petrarch's influence is filtered here through Foscolo, an author whom De Rada must have found congenial also because he was born of a Greek mother. De Rada mentions "I Sepolcri" among the works he read (*Auto.*, Book I, p. 14), but there can be no doubt that *Jacopo Ortis* was well known to him. Indeed, Milosão is an Albanian Ortis who seeks death in battle instead of committing suicide. The above quoted description of the plain of Sybaris from Sila's hills has a parallel in Foscolo's description of the Euganean hills (Letter of 13 May), while the sentence in the letter to Zagarese, "The Earth would smile at me from every corner I looked at," seems to echo the clause, "All things seemed to me a smile of the universe," (Letter of 14 May, Evening).

Another passage, "As soon as winter would come, my wanderings would be limited and my thoughts would no longer be vague," reminds one of Leopardi again — his idea of the "vago" and the "peregrino". But it is doubtful whether De Rada read Leopardi before going to Naples where the great poet was living at the time, whereas Foscolo's impact can also be traced indirectly. In Domenico Mauro's epistle to De Rada, which is bristling with reminiscences from "I Sepolcri," there are some lines that show De Rada looking from his window to the distant sea from which Venus arises.<sup>15</sup> Mauro specifies that the image is De Rada's. Venus' birth from the sea is of course a commonplace, but the image is also found in Foscolo's sonnet on Zakynthos which, because of its Greek inspiration, must have been particularly dear to the young De Rada. Vittorio Gual-

<sup>14</sup> "In quei giorni mi sorse nel cuore il canto che comincia: 'La terra avea mutato querce. Le sue forme troppo vivaci e scèvre di ogni mestizia mi persuasero ch'io fossi tranquillo per iscrivere allegramente dietro il poeta di Teo.'"

<sup>15</sup> "Te fortunato, amico mio, tre volte, / Te fortunato, cui concesse il cielo Tranquillo, lieto conservar la mente. / Per te più belle è il luminar del giorno, / bello l'astro notturno, il ciel, la terra, il mar, le selve agli occhi tuoi son belli, si ché, se guardi dalla tua finestra / (tu mel dicevi, ti sovvenga un giorno) / del mar l'azzurro tremolar lontano, / novellamente comparir ti sembra / Venere bella dalle bianche spume." (*Poesie varie*, Napoli, 1861, "A Girolamo de Rada, l'autore dolente per gravissima sciagura", pp. 158—172).

tieri, who quotes Mauro's lines,<sup>16</sup> points out that they are a compliment to De Rada for remaining faithful to his native land. Faithfulness to one's origins is precisely the motif developed at the end of the letter in which the poet expresses his fear of becoming alienated from his people by going to Naples: "At the end of this month these places will be closed to me as if for ever. Perhaps on my return, I shall hear the songs of my youth sung during the harvest and the grape-gathering, and then looking at myself as at a stranger I shall say: Are not those the same young men and women with whom I used to sit down for lunch in the fields and make merry in the holidays? Is not this face of mine the same as before?"

Classical, neo-classical and romantic influences intermingle with folkloristic motifs in this prefatory letter which is really a poetic manifesto of the still immature college graduate. The end of the letter contains a passage which makes explicit the folkloristic origin of *Milosao*:

I had been commissioned to gather the Albanian folk songs into a collection which has now been completed and translated into Italian by my noble friend Angelo Basile. I took great pleasure in some of these songs and taught them to young peasants. Eventually I tried myself to compose some following their pattern.<sup>17</sup> My attempt was not without success since the women at the windows would listen to any new poem that was sung in the streets at evening. Encouraged thereby, I contrived my double lyrical narrative ("doppio romanzo lirico"). I put in it a great deal of sweetness and melancholy but truth above all, having portrayed my own adventures in most part, something I do not recall having ever come across in my readings.

This passage, while being concordant with the genesis paragraphs in *Autobiologia*, contains additional details. According to this text, some at least of De Rada's earliest poems became part of Albanian folklore right away. These must have been love songs of the "vjersh" type transcribed in the letter. These short songs, usually distichs or quatrains made of endecasyllables with assonance or consonance, are of Italian derivation. The heroic songs, or rhapsodies in the strict sense, are on the contrary sequences of rhymeless hepta- and octo-syllabic lines. *Milosao* contains both kinds, but the "vjershë" there are few as compared to the rest of the

<sup>16</sup> *Milosao, romanzo lirico albanese* di G. De Rada, Carabba, Lanciano, 1917, p. 92.

<sup>17</sup> The sentence is repeated in slightly different language in a paragraph in a letter to Camarda, dated July 10, 1866, published by Matteo Sciambra in "Di alcune lettere inedite de Girolamo de Rada a Demetrio Camarda", in *Shëjzat* 1964 (VIII) 7-10, p. 394.

poem written in rhapsodic verse. And while the cantos ("kangjel") are sung by the hero and sometimes by the chorus, the "vjershë" are sung by the heroine, thus giving the poem a dramatic intonation.

The crux of the passage is the phrase "double lyrical narrative" defining the poem's genre. Why is the "lyrical narrative," or romance, specified as "double"? One reason may be that the poem is composed partly of the poet's actual experiences and partly his imaginary broodings. But we know from *Autobiologia's* quoted passage that the last canto of the idyllic series was written prior to the prefatory letter, it cannot therefore apply to the poem as a whole which was not completed at the time. And why should the author use that word to specify something which is obvious? The poem's idyllic part is not of course the mere record of De Rada's love adventures, we need not be told that a fictitious element is present in a narrative, whether lyrical or not, a narrative being not just a documentary. The word cannot be brushed aside as redundant, and we may have to account for it in some other way.

#### B. THE DISCOVERY OF "CANTI ALBANESI"

For years, even for generations, since Michele Marchiano and Vittorio Gualtieri wrote their learned works on De Rada, scholarship on the most prominent Italo-Albanian author remained stagnant. The waters began to move only recently, following the publication of a volume which was presented as a major folkloristic discovery: *Canti albanesi, raccolta di Michele Bellusci del 1600* ("Albanian [Folk] Songs, a 17th Century Collection by M. Bellusci").<sup>18</sup> According to Giuseppe Ferrari, who published the manuscript, Michele Bellusci from Frasinetto, deceased in 1707, completed the collection some time during the second half of the 17th century. His manuscript passed to Vincenzo Dorsa, an Italo-Albanian scholar who is known to have collected folk songs and other folkloristic material — De Rada availed himself of various songs from his collection to enrich his *Rapsodie*, which is the first attempt by an Italo-Albanian at an all-comprehensive collection.

"Collezione di Poesie Albanesi" is a random collection of 42 "strofe" plus a fragment, followed by an Italian translation in prose. Most of the poems are traditional folk songs on various themes such as love, marriage, war, death — 15 of them are found, with or without modifications, in *Rapsodie*. The collection also includes not less than 11 songs which are found in *Milosão* in a more or less modified form. Some of them show no

<sup>18</sup> Adriatica Editrice, Bari, 1964.



modification at all — did De Rada appropriate these folk songs? Ferrari is of that opinion, suggesting that De Rada was a plagiarist.

Ferrari's publication contains, besides a good Italian translation of the Albanian text, a photostatic reproduction of the manuscript. A person somewhat familiar with De Rada's manuscripts needs only a glance to recognize that the handwriting in this collection is that of the young De Rada himself. The alphabet is also the same as the one used in *Milosao*, including the three kinds of accents, acute, grave and Greek circumflex. Francesco Solano showed that the language and style are De Rada's too.<sup>19</sup> But if De Rada is the author of the collection, how to explain the presence in it of whole cantos found in *Milosao*? The answer is that young De Rada did not resist the temptation to insert his own poems in the collection of folk songs he had undertaken, perhaps encouraged by the fact that some of his poems had been "appropriated" by the village people.<sup>20</sup> Solano concludes that the so-called Bellusci collection must be none other than the first collection of folk songs made by De Rada on the suggestion of Raffaele Valentini. A paragraph in a letter De Rada sent to Camarda seems to confirm that conclusion. To Camarda's question how a folk song published by him in his *Appendice al saggio di grammatologia* appears in *Milosao* incorporated in Canto XVIII, De Rada answers by, saying that it was his friend Angelo Basile who "inserted two or three" poems by De Rada in the "first collection" of folk songs made by *him*, and adds that those poems must have reached Dorsa through Basile, after the latter's death.<sup>21</sup>

Some of the conclusions reached in my two articles on *Milosao*,<sup>22</sup> the first on its composite nature and the other on the uneven artistic value of its three editions, could have been further pursued, had I possessed a copy of Ferrari's book at the time of writing. The manuscript published by Ferrari makes it crystal-clear that *Milosao* is a genuine offshoot of Italo-Albanian folklore. One could expect, considering the humble birth

---

<sup>19</sup> "Bellusci o De Rada? Osservazioni su un manoscritto di canti albanesi" in *Shëjzat* 1966 (X) 7—8. — Ferrari's argument really boils down to the appearance of a signature and date, "B M nepos 1744" on folios 7 and 56, and "Bell. 1707-misero" on folio 38, which prove nothing at all.

<sup>20</sup> Il popolo accolse e fece suoi molti di quei canti" (*Atto.*, Book I, p. 16).

<sup>21</sup> Infine io vi doco : che feci io la prima raccolta de' Canti delle Colonic, e, raccogliendo, provavami ad imitarli : ne mandava le prove a Basile mio amico : e questi nella traduzione in versi de' canti nazionali, di cui ho le strisce stampate, intrmise due o tre di quelle mie prove. Con le carte di Basile dovè venire a Dorsa il 7 canto della vostra raccolta, che già sta nel "Milosao"). (Published by M. Sciambra, see note 17).

<sup>22</sup> "Milosao: a Popular and Classical 'Lyrical Romance'" in *Comparative Literature Studies* 1970 (VII) 3; "Milosao and Its Three Editions" in *Südost-Forschungen* 1969 (XXVII).

of the masterpiece, that the latter did not emerge without a certain conscious effort on the poet's part to differentiate himself from the folkloristic matrix. The find of a manuscript representing the masterpiece's embryonic stage may postulate the existence of another manuscript representing a more advanced stage.

### C. THE MANUSCRIPT OF THE "STROFA"

That hypothesis, however did not dawn upon me before I went to Cosenza (July 1969) to investigate De Rada's manuscripts stored there at the Biblioteca Civica. During my inquiry into those manuscripts, I happened to notice a loose sheet which is found together with a fragmentary "sixth edition" of *Milosão* in item A-5 (61—68). The sheet contains a "strofa" and fragments of two others, in one of which the name "Milosão" appears. Since I had not yet seen Ferrari's publication at the time, I paid little attention to that loose sheet. But the next year (January 1971), when I went back to Cosenza, I compared the loose sheet with *Canti albanesi* and *Milosão*. The handwriting in the loose sheet and in the photostatic reproduction in *Canti albanesi* is pretty much the same while the phonemic system is the same. Indeed, all letters and accents listed in the first page (folio 7) of the manuscript are also found employed in the loose sheet — this is the alphabet characteristic of De Rada which undergoes minor modifications in *Milosão*. I then compared the content of the loose sheet with the corresponding texts in the poem. The *recto* of the sheet contains the fragment of a text which is found in *Milosão's* Canto XXVII in a slightly changed form. After that fragment comes "Strofa" XXV — 3 lines in the *recto* and 18 in the *verso* — which corresponds to *Milosão's* canto XXIX. Follows "Strofa" XXVI, of which only the first line is extant: "Arra verdhi fieltazit" ("The leaves of the walnut-tree are yellow") — the last canto in *Milosão* has an oak-tree shedding its leaves. The loose sheet seems to be the remainder of a version preceding *Milosão's* edition of 1836. That the remainder may be part of a version preceding and not following *Milosão* can be inferred by a comparison between "Strofa" XXVI in the loose sheet and the corresponding texts in *Canti albanesi* ("Strof" 23) and in *Milosão* (Canto XXIX). In all three texts the topic is the coming of spring which rejuvenates the earth and rejoices every heart. But while in *Canti albanesi* the joy of spring is related to school-children awakened by singing swallows, in the loose sheet the joy is contrasted with the melancholy of age. There *Milosão* is no longer young, and nostalgically remembers the days of his prime: "The spring in flower/ leaves *Milosão* not alone./ When you [Spring] shine in a serene day/I

Vjen i ynkyl' i dard  
 Vjen me gny li, but se  
 Magliçit mi magalon  
 Juscaçit mi ghu ghyçon.  
 Drite e Sotelyvet  
 Cy grammatica llyçnyr.  
 Gyryçlioni çoghet  
 I çhy pulyr phumyçin  
 E çhanyçin e dillyçys.  
 Sium ro veaçit i meç  
 Cy nortit, e rughet  
 Iç pyççoi delyçavet.  
 Içk lantafyçie  
 E çund e akunt li çidion  
 Van' mbiçi çhyçettyçin  
 Içlyçixi me vnoçakle,  
 No diuçgl' e çhittoneç.  
 Eçi ghuçon le pyççhet.

açjonaçyn çnyçaxet  
 Açtu mbyç fuançaxurç  
 Mupçon e çy dachurç  
 Iç dachur, e lachurç.

Fig. 1. — "Strof 28" of "Collezione di Poesie Albanesi": Recto of folio XXV contains the first line, "Vjen marsi mirë se vjen"



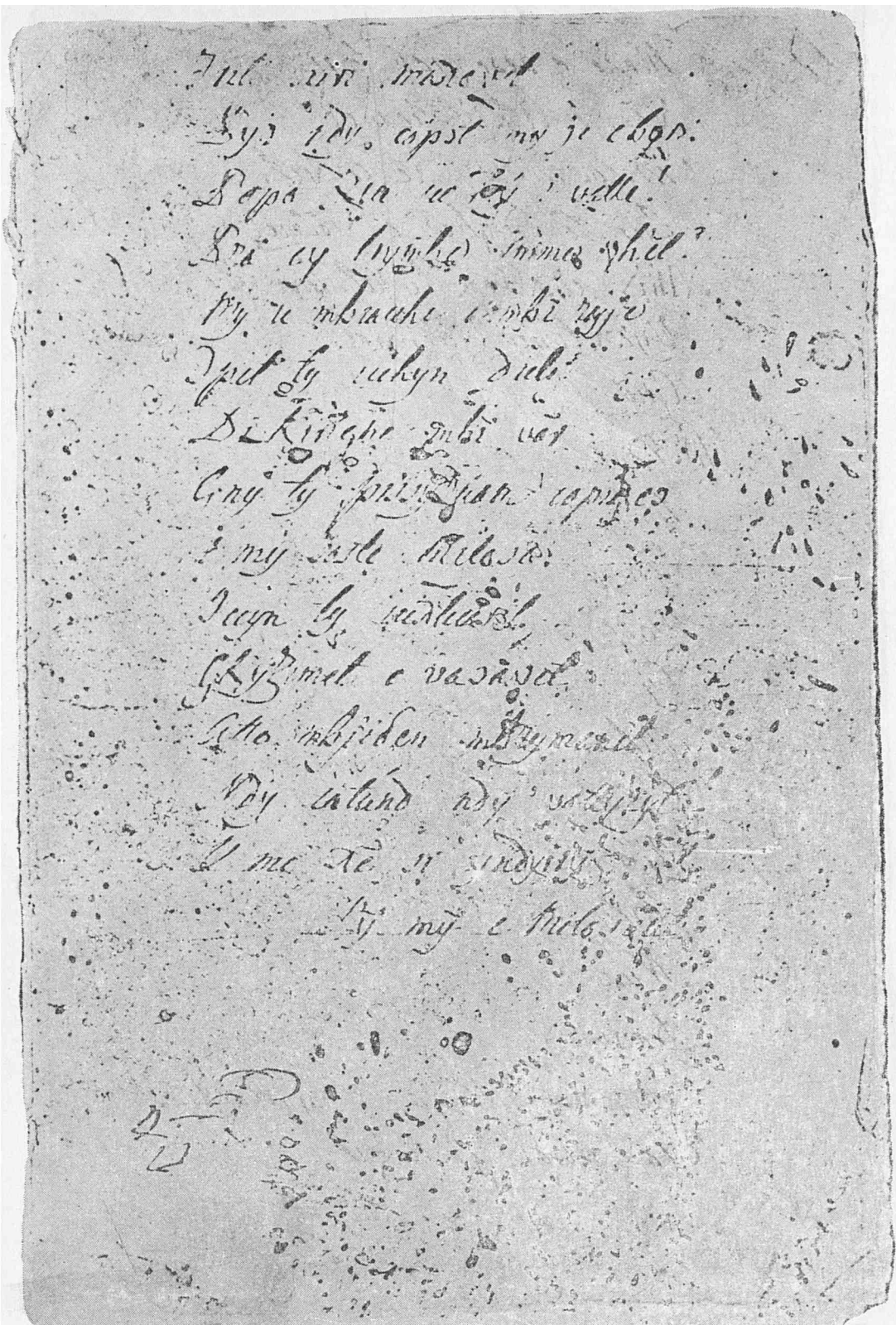
Noy. Nediu' a nout' a nout'  
 Se la vam glauco e' ar  
 Duli jett' e' vasyza  
 Me zocone e' astel'  
 E' aje Doi u' kanatolus  
 E' my pa' e' ruale vasyu  
 E' byre budyn mby gkazy  
 Gkazy ty vj ducit'  
 Motra unno e' mesmarist'  
 Tit my stia ndy veyit'  
 E' drone veyit'  
 Nuken ympe dicit' 68  
 Vyt e' Keramidvel'  
 Dast le xca mbi Nimo  
 Jarkel ain landnej  
 Ty fleghyt ty sbarsun'  
 Stofa e' gny' sdepeit'  
 Ca vora my ghenghynej  
 E' m' re statin veyral'  
 Munda pates nizat'

Fig. 2. — Recto of the loose sheet containing the end of "Strofa" XXIV and the beginning of "Strofa" XXV (Biblioteca Civica, Cosenza).









Dni. vni. mideret  
 Dni. idu. apst. my. je. ebor.  
 Dapa. Dna. u. D. i. velle.  
 Dna. cy. luybe. inima. phel.  
 Dny. u. mbuache. imbi. raje.  
 Dpat. D. uikyn. duli.  
 D. K. idu. imbi. uer.  
 Dny. D. p. idu. imbi. raje.  
 D. my. ule. Milosa.  
 Dny. D. u. d. u. d. u. d.  
 D. K. idu. e. vasa. sa.  
 D. K. idu. imbi. raje.  
 Dny. u. l. u. d. u. d. u. d.  
 D. me. D. u. u. u. u. u.  
 D. my. e. Milosa.

Fig. 4. — First page of the 'Strofe' notebook containing the end of the 'Proto-Milosao' (Albansk Samling, Institute of Linguistics and Phonetics, Copenhagen) [www.dacoromanica.ro](http://www.dacoromanica.ro)



Strofat e Serafinës

Na' atëj caturës q' s'antë ty m'omjës  
q' the ty f'antë anë, q' the ty q'jës,  
q'ellë s'y' capstë it, s'y' d'ad me n'atë,  
the s'y'my' q'ellë si s'y' të me n'ë?  
Epigram: di Anë

Yes a rilla q'adurë  
q'uch vettër e p'indovet  
si q'ny' d'ëq' e ardurës,  
Xësio ritut  
q' capstë i zollit mad:  
q'ellë atë d'icq'ny' anit,  
q'ud t'oi enit ty p'ez'entë  
me manka ty q'hidbyrë  
mas'q'any'ntë e ruand,  
q'ellë q'al q'ideq'ny'ntë:  
Yes a rilla e q'iripal  
q'ë q'hittomë e q'ë q' q'ëq'  
mo q'hig'hië m'bi' Keramie'e





remember my youth.”<sup>23</sup> The text in the loose sheet is sophisticated as compared to the naive folk song in *Canti albanesi*, which is a variant of a motif common to Mediterranean cultures, the swallow announcing spring. But compared to the corresponding canto in *Milosao*, which is of a high artistic quality, the canto in the loose sheet looks like a schoolboy’s composition.

The casual discovery of the loose sheet in the Biblioteca Civica made me eager to search for the manuscript body from which it had been torn. Having learned that a conspicuous stock of Italo-Albanian manuscript material was stored in the Institute of Linguistics and Phonetics in Copenhagen, I wrote to the Institute for information. The answer was encouraging and I decided to visit the Albanian Collection (Albansk Samling) in that institute. Among various De Rada material there, I found a notebook in octavo containing 18 sheets (in “Rejse II, Mapped 2”). The notebook is badly mutilated, nearly half of it is missing (about 14—18 sheets in the beginning plus 1 sheet in the middle plus 4—8 sheets at the end). The notebook reminded me of the loose sheet in the Biblioteca Civica, the paper in both items seemed to be the same, dark brown almost brittle from age. I had a xeroxed copy of the loose sheet and checked its format and lineation against those of the mutilated notebook. They were the same. I proceeded to see whether the loose sheet belonged to the latter. It did. The loose sheet’s last line is “Arra verdhi fieltazit” while the first three lines in the notebook are, “Friti erë e malevet, / Për ndë kopsht më je e sbori. / Popó hjea ku më i vatte.” The four lines fit together well :

Yellow are the leaves of the walnut-tree,  
the wind from the mountains has blown  
dispersing them in the garden.  
Alas! gone is the shade.

*Milosao*’s last canto contracts these four lines into the following two through the use of a metonymy, with the substitution of an oak-tree for the walnut-tree :

The wind from the mountains has blown  
bringing down the shadow of the oak-tree.

There could no longer be doubt that the first part of the notebook to which the loose sheet belongs contained the text of what will henceforth be called the “Proto-Milosao”.<sup>24</sup> The second part of the notebook contains the greater part of the “Proto-Serafina” — the title is “Strofat e Sera-

<sup>23</sup> “Verë e lulëzuanëz Milosanë së lë të vet. Kur di dihe e thielmëz / Gjith kultonj të rit im.”

<sup>24</sup> After the sheet containing the rest of “Strofa” XXVI, comes a sheet with notes (in Italian) which are marked, as in *Canti albanesi*, by letters and not by numbers.

finës” (“The Songs of Serafina”). Under the title, as a motto, appears the following stanza :

Nd'attë katund çë sonte tē m'arrësh  
 Së kē tē folët anë, së, kē ti shpí,  
 Atje s'ë kopështi it, së del me ndër;  
 Oi zëmër guri si së rri me né?

The town where you will arrive tonight  
 speaks not your language, has for you no home,  
 no garden, people do not honor you.  
 Why not stay with us, o heart of stone?

This stanza, which the poet presents here as an epigram by An [acreon] (the Greek poet's name appears in *Milosao's* first canto) is found, without modification, after Canto XIII as “Stanza of Cologrea's Daughter.” Here the stanza is attributed to Serafina, an aristocratic lady from Arta in Epirus whose love adventures are portrayed in some of the “strofe” bearing her name. She is married to a lord of Maina, a region in the South-eastern part of Morea — in the published edition of *Serafina* she is the wife of Nicola Ducagini, the prince of Zadrina in Northern Albania.

The “Proto-Serafina” is also missing many of its “strofe” (henceforth to be called songs). The text is continuous from Song I to Song V, from which we pass to Song VII (the author has mistaken the enumeration<sup>25</sup>). Follow, because of a missing sheet, parts of Song VIII and Song X. From here to Song XXI (incomplete) the continuation is uninterrupted. Let us now look at the poem's content.

Song I is the lyrical description of the heroine's happy life before marriage — the description appears with few modifications in the subsequent editions of *Serafina*. She was then in love with a young man who was disliked by her family (Song II), and had to marry a person whom she did not love (Song III — the end of this song is an elaboration of the fragment in *Canti albanesi* in which first Serafina appears). In Song IV, the mother of a young man described as “the lord's son” comes to him in a dream to warn him of his love for the “strangers' daughter”. Song V tells of Serafina's wish to become a dove and fly to her lover, Vortani. Song VII specifies that Serafina's husband is a lord of Maina in Morea. Then Dedeskura, the hero of a well-known rhapsody, is shown together with his friend Vortani while getting ready to fight the Turks (Song VIII). Vortani instructs Serafina to place his sword by his grave, should he not

---

<sup>25</sup> Curiously enough, a similar erroneous enumeration is found in *Canti albanesi*, in which Song 14 is followed by Song 16.



come back <sup>26</sup>. In the next song we see the Lady Mother (“Zonja e madhe”) “arming her sons” for the battle. Another popular hero appears at this point, Miloshini, who is the fiancé of the Lady Mother’s daughter. Miloshini comforts his sister who has lost her husband in battle (Song XI), then leaves to avenge the death of his brother-in-law, after having said farewell to his fiancée in tears. In Song XII, a girl brings Serafina a handkerchief given to her by a wounded knight (probably Vortani), then relates his message: “he fell in the foreign land” after killing many Turks. Song XIII introduces a new couple of lovers, Rodhavani and Fjaleva. Victorious from a battle, the hero declares before the community that he will marry “Pane’s daughter” (“vajzën e Panet”), despite her low birth. <sup>27</sup> In Song XIV, Fjaleva is seen together with Rodhavani in his tent, an especially uncomely behaviour for an unmarried Albanian girl. She is unsure whether the hero will marry her and insists that he stay with her. But Rodhavani goes to battle, ignoring her supplications (Song XV), and then, in desperation, she takes poison. The knight arrives just in time to take the girl away with him, but soon afterwards she expires in his arms (Song XVI). In the next one Rodhavani is seen together with the son of Fuha, another hero of folk songs, on a ship. A red bird tells the son of Fuha of his mother’s sorrow for having been bereft of all her sons while a white bird announces to his bride that her husband is coming. Then the Albanian ships are seen landing while a cry is heard coming from the son of Fuha’s bride: “The great Albanian is fallen!” (Song XVIII). The great Albanian is Costantine, another hero of folk songs. Conjugal love is the theme of the next song, in which a woman (Costantine’s wife?) tells of her tenderness for her husband. In Song XX, Costantine’s wife laments the fate of her orphan son who will grow in poverty with no security for the future. From Song XXI we learn that Albania has fallen to the Turks. Venice has sent a fleet to help the Albanian army gathered in Himara, the only Albanian corner still free. Now the leader of the Venetian army, having caught sight of the charming Fjaleva (she has not died after all), enters her home to rape her. Fjaleva screams, Rodhavani rushes in and kills the temerarious Italian. The Albanian Council (“Kuvënd”) then has a meeting to discuss the situation. The elders disapprove of Rodhavani’s action, afraid lest the Venetians desert the Albanians. Rodhavani’s plea is for fighting to the bitter end, even without their allies’ support. Serafina’s husband backs Rodhavani: “My lord, if these people [the elders] do not like you, / lead and we’ll follow: In Maina / an army is waiting for you to bring it

<sup>26</sup> The motif is found in the rhapsody, “Skanderbeg’s death” (*Rapsodie*, Book III, XIV).

<sup>27</sup> The phrase connotes poverty by allusion to the Italian meaning of “pane”: Fjaleva is the daughter of those who are in need of bread.



here.”<sup>28</sup> The next day Rodhavani, followed by a few faithful soldiers, assails the Turkish army. The last word in the mutilated notebook announces victory.

How does the “Strofe” manuscript compare with *Milosão*? The vocabulary is elementary, the grammar poor.<sup>29</sup> The use of folklore is indiscriminate, an abuse really, the songs being little more than fragments patched together from folk songs — in *Milosão* the fragments have, more often than not, been integrated into the text. We cannot judge the “Proto-Milosão’s” text, because of the paucity of the extant parts. But the “Proto-Serafina” is no more than an assemblage of sketchy episodes glorifying the chivalric deeds of legendary heroes such as Rodhavani, Miloshini, Dedeskura, Constantine, the son of Fuha, to whom the author supplies feminine partners whose only role (Fjaleva is an exception) is to bind through marriage the Albanian knights into one large family representing the country. Thus, Miloshini is betrothed to a sister of Fuha’s son, who is somehow related to Costantine’s bride, who is Rodhavani’s sister. Miloshini goes to battle to avenge the death of his brother-in-law who seems to be one of the Lady Mother’s sons, *i.e.* a brother of Fuha’s son<sup>30</sup>. The interrelatedness of the Albanian knights is what makes Albania’s strength, according to the young De Rada, whose concept of patriotism is both patriarchal and patrician. Such a concept is at the root of De Rada’s conception of Serafina, a princess who represses her love for a man apparently of a lesser aristocracy than herself to marry a lord of her rank, chosen for her by her parents according to the Albanian code of ethics. Rodhavani’s love for Fjaleva, a girl of low birth as well as reputation (judging from the episode of her attempted rape<sup>31</sup>), is a departure from that aristocratic code, under the influence of Christian ethics, presumably.<sup>32</sup>

---

<sup>28</sup> “Trim, këta ndë mos të duan, / Ec na vemmi; është Mainë / nj’ushtë, çë të qellnjësh.”

<sup>29</sup> An example: “Shpi tona të diellit / Juve më ndë deriet / Vashat të mos ulien / Bukur të keshtelien?” (“Our houses of the sun [meaning “sunny”], / to you in the doors [meaning “on your doors”] / the girls will no longer sit down / to braid their hair beautifully?” (Song XII). In the same song the crude phrase “nuse kriellulie” (“brides with flowery heads”) is found.

<sup>30</sup> In Song 26 of *Canti albanesi*, Miloshini appears as the brother-in-law of Fuha’s daughter.

<sup>31</sup> In a manuscript episode in the *Albansk Samling* (“Rejse II, Mappe 2”), Rodhavani himself tries to rape Fjaleva.

<sup>32</sup> The Gospel spirit which is absent from both *Canti albanesi* and the “Strofe”, comes to the surface in *Milosão*. Canto XXI makes explicit that the prince is justified in marrying the poor girl, since God has created “all men brothers” (gjith njerëzit v “llezër”).

We must dwell longer on the love of Rodhavani and Fjaleva, which corresponds in part to the love of Milosao and the daughter of Cologrea in De Rada's masterpiece. Now, that love story has already been sketched in *Canti albanesi* (Songs 40 and 41). Song 40, which starts with four lines reappearing in Song XIV of the "Proto-Serafina", contains the line found in the latter in which the hero is shown reluctant to marry Fjaleva "because the girl is poor" ("se ish vasha së nëmurish"). The same motif expressed in similar language is found in Canto XII of *Milosao* ("vashën e nëmur / çë i biri i zonjës madhe/ i dashur zilepsënith"). Besides the two songs on the love of Rodhavani and Fjaleva, *Canti albanesi* contains other love poems that have been included in *Milosao*, some of them with no modification at all (such as Canto IV quoted at the beginning of this essay). These other love poems, we recall, are lyrical recordings of De Rada's love for the peasant girl. From these data we can conclude that the romance of the Prince and his Cinderella, which *Milosao* is, originates in *Canti albanesi* in both its aspects as a real experience and the transfiguration of the latter into a chivalric romance.

If so, the text of *Canti albanesi* becomes instrumental for a *grosso modo* reconstruction of the "Proto-Milosao", with respect to its missing parts, the "Proto-Milosao" being the link between *Canti albanesi* and *Milosao*. The discovery of the "Proto-Milosao's" last three songs, which correspond to Cantos XXVI, XXIX and XXX in *Milosao*, suggests that while the love story is basically the same in both texts, something is missing in the "Proto-Milosao" which is found in *Milosao*. The missing element is of political nature. Indeed, while in *Milosao* the hero dies in battle against the Turks, in the "Proto-Milosao" he dies in his bed of consumption. Furthermore, the "Proto-Milosao" has no corresponding song for the important Canto XXVIII in *Milosao*, which deals with the hero's remorse for having disobeyed his Lady Mother's wish to champion the cause of Albania, instead of wasting his life in loving "the stranger". Considering now that not less than eleven songs of *Canti albanesi* have been incorporated, with or without modifications, in *Milosao*, and that of these eleven songs two (24 and 25) have corresponding variants in the "Proto-Milosao," we can assume that the other nine songs were included in the latter, with or without modifications. None of these eleven songs contains political accents, some of them being purely love poems while the rest are elaborations of popular songs or tales with set patterns (the step-daughter vexed by her step-mother, the swallow announcing spring, the partridge feeding a child). From the notes at the end of the "Proto-Milosao", we infer that the latter contained at least one more song

patterned after popular motives<sup>33</sup>, while another note refers to a canto whose motif, the author explains, is the story of Phyllis transformed into an almond-tree.<sup>34</sup> This note is additional indication that folkloristic and classical elements appear intermingled in De Rada's earliest attempts at poetry. Another case in point is the appearance of Anacreon's name, to whom is attributed the epigram introducing the "Proto-Serafina". The same epigram is found in *Milosão* after Canto XII.

*Milosão* is then the result of a *contaminatio* of two distinct and yet overlapping cycles conceived at about the same time. One of the cycles centers on a hero, the other on a heroine, the latter being a female *pendant* to the former. But while *Milosão* is a direct projection of the author himself telling his love adventures, Serafina is an alternate character whose main *raison d'être* is to relate the sad story of Albania conquered by the Turks. The fact, however, that the *Milosão* cycle appears distinct from the Serafina cycle from the outset is an indication that the two main themes of De Rada's poetry, love and patriotism, existed side by side in his mind when he wrote the "Strofe". He tried to intertwine the two themes in *Milosão* at a later time. But the attempt could hardly be successful, because the two disparate levels of reality on which the two themes bear have nothing in common. On the one hand there is an actual experience of sensual love; on the other, hazy memories of national glory are floating. In the romantic fashion of the time, De Rada identified himself with heroes of rhapsodies. Rodhavani (Radhavani in later works), a name which contains the author's name in its first part, was naturally his first choice. In *Canti albanesi* Rodhavani is already a prominent hero appearing in no less than three songs, while in the "Proto-Serafina" he is the main Albanian hero, the champion of Albania's liberation. But since Rodhavani is first a warrior and then a lover, the young man in love could not wholly identify with him. The lover in the folk songs is a rather secondary figure, the son of Fuha. In a song included in *Rapsodie* (Book I, VI), the son of Fuha is depicted as an Albanian Don Juan, "with his cap lowered upon his eyes" ("me kësulë sivet"), throwing an orange at a girl.<sup>35</sup> In another folk song, found in *Canti albanesi* (39) as well as in *Rapsodie* (Book II, VI), the son of Fuha is shown grooming his friend Rod-

---

<sup>33</sup> Note (a) specifies that the line, "mëporsëksi murxharin" — which is also found in Song 38 of *Canti albanesi* — as well as seven other lines are taken from a popular song beginning with "motër, dil se janë e vinjën".

<sup>34</sup> The myth of the girl transformed into an almond-tree appears in *Serafina*, at the end of the stanzas following Canto III.

<sup>35</sup> Throwing an orange, or an apple, at a girl (the Greek custom of *melomahia*) was a man's way of choosing his bride until not long ago among the Italo-Albanians.

havani for a public appearance. The song praises Rodhavani as a conqueror while the son of Fuha has a subordinate role, which is quite in keeping with his role as a conqueror of women. Milosao, the hero of the "Proto-Milosao", seems to derive from the son of Fuha to whom the author has given a more resounding name, which is a variant of Miloshini, a main hero in Albanian folk songs. Miloshini appears in *Canti albanesi* (37) as the brother-in-law of the daughter of Fuha, and therefore brother-in-law to Fuha's son himself. Later on De Rada made the two coincide in the person of Milosao — in *Scanderbegu* Milosao and the Son of Fuha are one and the same. We can then say, in the light of the "Proto-Milosao's" last three songs, that Milosao represents De Rada's ideal of romantic love while Rodhavani stands for his ideal of political leadership. *Milosao* is an attempt at merging these two ideals into one poetic character. But by taking another name, the son of Fuha does not really change his nature which remains that of a passionate lover. This is why the conflict between love of woman and love of country has opposite solutions in the "Proto-Serafina" and *Milosao*. Rodhavani remains adamant to Fjaleva's implorations to stay with her instead of going to battle against the Turks, whereas Milosao abandons his country in distress to please Cologrea's daughter. By thus subordinating his duty to his passion, Milosao disgraces himself in the eyes of his people whom he is expected to lead in a war of liberation. Not so Rodhavani. In Song XXI of the "Proto-Serafina", he pronounces a fiery speech inviting resistance: "Either we stay here instead of fleeing, / or we continue to own our homes / because others [the Venetians] preserved them for us, / this city no longer exists."<sup>36</sup> In Canto V of *Milosao* the hero says: "Either dead on our beds / or before our homes we'll lie / under the earth, / forgotten will be / our companions and brothers, / our fountains and the whole town."<sup>37</sup> The situation here is the same as that in the "Proto-Serafina's" corresponding episode, but there Rodhavani is calling for battle whereas here Milosao is trying to elude it, finding refuge in love: "Perish the world, / if only our eyes meet!"<sup>38</sup> The selfish wish is the more indecorous as it comes from the one who is supposed to be the national leader. And when the earthquake occurs which destroys Scutari, the hero is all too eager to abandon it: "Scutari will be / a city no more. Beyond the mountains / are priests to marry us"<sup>39</sup>. These lines convey the lover's contentment at being released from

<sup>36</sup> "Ndo ramë sá iktim Ndo na kemi këto shpí / Se të tjerë na e ruatin Ki katunt s'ë më."

<sup>37</sup> "Ndo mos vëdekurith / Mbi shtrat na vemëniñ / mos përpara shpivet, / E te bota na harronen / Shokët e vëllezërit, / kronjet e katundi in."

<sup>38</sup> "Veç çë, sitë të na ruhen, / Jeta e të permisiet!"

<sup>39</sup> „Skutari së thuhet / Më katund : përtej malë / Pritëra janë të na martonjën”.

his obligations as a leader through the following rationalization: since God himself chose to destroy the country, the leader may abandon it to its fate without compunction. Indeed, Milosao betrays the hopes of his people which are expressly stated by the chorus — representing the voice of the people as in Greek tragedies — in Canto XIII: “May you bring back a victorious army/ to open these hills/ to the freedom we lost;”<sup>40</sup> By so doing, he deserves the scorn of his Lady Mother, representing the Albanian nobility — who is shown as relying on her son-in-law to champion Albania’s cause in Canto XXVIII: “She wove it [a fabric of wool and silk] for the valiant young man/ who was to marry her daughter/ to use as a tent at night/ after leading his army.”<sup>41</sup> The fiancé having died in battle, Milosao is shown, in the same canto, feeling sorry for his widowed sister — in Song XI of the “Proto-Serafina” we see Miloshini going to battle to avenge the death of his brother-in-law. And since, in *Milosao’s* last canto, the hero dies in battle while mentioning his sister, we can infer that the delinquent hero resumes his fight against the Turks to avenge the death of his brother-in-law at the cost of his unwanted life.

#### D. THE MATRIX OF DE RADA’S POETRY

Since the love poems the young De Rada wrote for the peasant girl were layers of the folk songs he had been collecting, he must have felt all too justified in interpolating them in the collection. This was how *Canti albanesi* took shape. After some time he decided to set apart his own compositions, which in the meantime had grown considerably in number. He ordered the love poems and some cognate compositions into one section (entitled most likely “Strofat e Milosaut”) while disposing of the rest, a sequence of episodes derived from heroic rhapsodies, into another section, “Strofat e Serafinës,” in which a princess first tells of her forfeited love and then relates how Albania came to lose her freedom.

The “Strofe” marks the passage from De Rada’s burgeoning poetry in *Canti albanesi* not only to the full-blown flower which is *Milosao*, but also to his subsequent works. For if the “Strofe” is, with respect to its first section, the matrix of *Milosao*, it is, with respect to its second section, the matrix of *Serafina* and *Scanderbegu*” alike. *Scanderbegu* grows in great

<sup>40</sup> “Sjellësh ti nj’ushtër fanëmirë / Të na hapinj këta rehe / Lefteris çë buartim.”

<sup>41</sup> “Trimit çë ti mirr të bilën / Ajo e piksi për spërvjer / Natën çë të hapnej, / Nj’ushtër kûr të qellënej.”



part from *Serafina* by mere proliferation while *Uno Specchio di umano transito* is the result of the combination of both. From *Scanderbegu* derives, by reduction, *La Caduta della Reggia d'Albania*. We can then say that almost the whole of De Rada's work is contained *in nuce* in the "Strofe." The genesis is an orthogenesis. A love experience became the bright spot, a sort of focus, around which the nebulous world of national traditions began to gravitate until it organized itself loosely into *Milosao*. What was left out from that work found a *modus existendi* in the form of a constellation — that was *Serafina* — which later expanded in a never-ending process. One can tell from looking at the "Strofe" the reason for De Rada's impotence in organizing his poetic material. The reason is that his mind is paralogical. Paralogical mind is seen best at work in folk songs and tales in which the real and the fantastic are often confused. The fact that De Rada was never able to extricate his poetry from the filaments of the folkloristic cobweb in which it originated is indication that his mind felt quite at home in the world of popular mythology. An example will illustrate this. In Canto XXVII of *Milosao* a little girl is shown complaining of the cruelty of her step-mother. The canto has no logical connection with the rest and resists all attempts to make it fit within the poem's framework. The "Proto-Serafina" provides an answer. Song V there presents Serafina lost in love memories that are obviated by the remembrance of a folk tale in which a step-mother fixes a hat pin in her step-daughter's head who then becomes a dove. Serafina wishes to be such a dove in order to fly to her lover, the analogy being that her husband is as cruel as the step-mother in question. We realize that the step-mother episode in *Milosao* is a residue from the "Proto-Serafina," but we fail to understand the logic of its use. The use is paralogical. The last line in Canto XXVII, "How much longer do I have to live?" expresses literally the little girl's despair, but analogically and vicariously, the hero's own despair resulting in a longing for death. Since only by dying will *Milosao* be able to reach his beloved dead wife, he wishes to die like Serafina who wants to reach her lover. The analogies are logically faulty in both cases, but by juxtaposing them, a conclusion is reached which in a way makes sense.

Assuming now that the "Proto-Milosao" is essentially a love poem in which politics is either absent or inconspicuous, the nationalistic ingredient in *Milosao* is the result of superimposing the "Proto-Serafina" on the "Proto-Milosao". Another example will show how this came about. In Canto XXVIII of *Milosao*, the hero calls his dead wife a "stranger" who divided him from his mother. "Mother" stands here for "motherland", as suggested by another passage in that canto in which the hero is shown as having frustrated his Lady mother's hope to see him lead

the national war of liberation. The symbolic meaning of “mother” in the sense indicated above is made explicit in a passage in Song IV of the “Proto-Serafina”. There “the Lord’s son” is shown having a dream in which his mother reproaches him for his love for the “strangers’ daughter” while neglecting his patriotic duty: “Our mountains are powerless, / they are not defended piously.”<sup>42</sup> The situation is the same in both poems, and so is the language, with negligible variations. Clearly, the political Canto XXVIII in *Milosão* is a development of Song IV in the “Proto-Serafina”.

A third example tells how the “Strofe” is instrumental in elucidating the darker spots in *Milosão*. Canto V there begins with the following lines: “White ships appeared, / looked and vanished. / The day of Albania has come.”<sup>43</sup> Which are the ships referred to in these lines? The poem’s temporal framework, which is the beginning of the 15th century according to *Milosão*’s second edition (the 1836 edition does not specify the period within that century) would suggest that the ships in question are Venetian rather than Turkish, since it was Venice who held such Albanian cities as Scutari, Dulcigno and Alessio at the time. That the enemy is the Turks, and not the Venetians, can be inferred only by reference to the “Proto-Serafina’s” text where the Turkish army is shown invading Albania — *Milosão* never mentions the name of the invader. Furthermore, the “Proto-Serafina’s” last cantos make it clear that the Albanians have a fleet of their own under Rodhavanî’s command. If so, it would seem that Albania’s fate will have to be decided in naval battle first. But nowhere in *Milosão* is an Albanian fleet specifically mentioned while a (Turkish) fleet appears only in Canto V, another residue of the “Proto-Serafina’s” superimposition on the “Proto-Milosão.” The difference between the two texts under consideration measures the author’s political evolution during the period dividing the two. To the young man who had just graduated from the S. Adriano Albano-Greek College and was collecting folk songs most of which had originated in Morea’s seaports (Coron, Modon, Nauplia) inhabited in great part by Albanians,<sup>44</sup> Albanian and Greek were the two facets of the same coin in the period he wrote the “Strofe.” Two years later, when he was preparing *Milosão* for publication, he could make a distinction between the two nationalities.

<sup>42</sup> “Malet anë janë pa fuqi E së ruhen nie lipisi.”

<sup>43</sup> “Zbardhëtin anizit, Ruatin, pran’u shëhëtin. Erdh dita e Arbërit.”

<sup>44</sup> The “Proto-Serafina” was written a few years after Greece won her independence, following a strenuous war in which the Albanian ships and sailors from Hydra played a very important part, a historical fact which De Rada certainly knew — Canto XV of *Milosão* includes the story of a woman from Hydra.

Consequently, the *locus* of resistance moves from Southern to Northern Albania in *Milosao* while the decisive battle shifts from sea to land. Milosao dies in a battle which takes place not far from Scutari — in the very battle for Scutari, according to *Scanderbegu*, where the hero reappears.

This brings us to a consideration of the poetic characters' evolution in De Rada's works. Here again the "Strofe's" function as a matrix is paramount. Three couples are particularly important: Milosao and his wife, Rodhavani and Fjaleva, Vortani and Serafina. Fjaleva is replaced by Paraile in *Scanderbegu* while Vortani evolves into Bosdari in *Serafina*. He together with Rodhavani and Milosao constitute De Rada's masculine triad. We have seen that Milosao and Rodhavani are the chief characters in the "Strofe", the former as a consummate lover, the second as the great warrior. The two heroes complement each other while being in many ways opposed. An attempt to resolve their complementarity in unity is made in *Milosao* where some of Rodhavani's prerogatives are attributed to his friend. They alter his lover's nature without really making him a leader. The alteration is complete in the case of Cologrea's daughter, who in Milosao's second edition is hardly recognizable because the author confuses her with Gavriila, the dominant figure in *Scanderbegu's* Book V, in which De Rada has portrayed his love for the Neapolitan Countess Gabriella Spiriti. Rodhavani and Milosao reappear in *Scanderbegu* (Book I, Canto V) in an episode which was first drafted in 1838, *i.e.* only two years after *Milosao's* publication. But in *Scanderbegu* Milosao coincides with the son of Fuha whereas in the "Strofe" the two characters are kept distinct. The reappearance of Rodhavani and Milosao (the son of Fuha) as leaders of the Albanian army in *Scanderbegu* marks a return to the position of the "Strofe", where the two are seen together as friends. Milosao backs Rodhavani in the episode mentioned above, which is about the "discord" arising between the Albanian and the Venetian allies after Rodhavani has killed the Doge's son who attempted Paraile's honor, Rodhavani's fiancée.<sup>45</sup> This is exactly the same situation we saw in Song XXI of the "Proto-Serafina", where the girl's name is Fjaleva instead. Fjaleva is the heroine of a homonymous episode ("Fjaleve"), which appears as the last canto in the incomplete and unpublished 1839 edition of *Serafina*.<sup>46</sup> The romance of Rodhavani and Paraile has been amply developed in *Specchio* (Book III, Story II), in which Cologrea's daughter reappears, now as a devoted wife (she is waiting for Rodhavani to recommend her

---

<sup>45</sup> Paraile is a name very similar to Braille, the maiden name of De Rada's mother while Rodhavani, we recall, includes his very name.

<sup>46</sup> The manuscript of the Fjaleva episode in the Albansk Samling must have been written shortly after the "Strofe", considering that the phonemic system in both manuscripts is the same.

husband to his care). Milosao and Rodhavani are the Albanian Dioscuri in a later episode of *Scanderbegu* (Book I, Canto VII), whose first draft is of 1852. The "Battle" episode is about the battle for Scutari fought between the Venetians and the Turks in 1478, an important date in Albanian history, marking the country's definitive occupation by the Turks. After Scutari's fall, a new wave of emigration began which took many Albanians to Italy — they were preceded there by the Madonna of Scutari, according to a legend which De Rada recounts in the episode. But he antedates the historical battle by sixty years while making the pair Rodhavani-Milosao the symbol of Albania's resistance at a time when the Turks had hardly set foot in Albania. Apparently, De Rada felt bound by historical dates even less than by physical laws in dealing with his characters who, phoenix-like, die and resuscitate at will and can also stride back and forth in time, let alone in space, covering impossible distances.<sup>47</sup> We also note that not all of his major characters undergo alterations and changes. Serafina and Rodhavani remain remarkably true to their initial conception throughout their continuous wanderings from one work to another. The invention and development of characters in De Rada's works seem to obey a certain rule: solidity and constancy are features of characters who can overcome passion whereas passionate characters are fluid. De Rada identifies with both, but eventually he sides with the former. The conflict between duty and passion has, therefore, a moralistic solution, to which contribute his Christian background, on the one hand,<sup>48</sup> and his Albanian origin, on the other.<sup>49</sup> The main factor, however, is his stern basically stoical moral consciousness, which feels naturally bound to reverence the solid and the permanent as against the transient and the changeable. Such a contrast of values resulting in a dichotomy of characters is already apparent in the "Strofe", whose first section seems to portray — judging from what is found in *Milosao* — sensual love whereas its second section is a tribute to filial piety and conjugal devotion (Serafina's case) as well as patriotism and heroism (Rodhavani's case). We realize now the meaning of "double lyrical narrative." The phrase almost certainly refers to the "Strofe's" binary division.

---

<sup>47</sup> In Song XI of the "Proto-Serafina", Miloshini leaves Arta, in Epirus, in the evening to reach Dukagjini, in Northern Albania, at dawn.

<sup>48</sup> In *Auto.*, Book I, p. 3, he boasts of the "levitic lineage" of his family which includes many generations of priests.

<sup>49</sup> The contrast between the modesty and restraint of the Albanian villagers and the corrupt mores of the strangers, be they Turks or Italians, living in large cities, is a leitmotif in De Rada's works.

Bibliothèque  
A. J. J.

## ÉCHOS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES DE BUCAREST (JUILLET 1972 — JUIN 1973)

I. Etudes achevées en 1972 : Mustafa MEHMET, *Documents turcs concernant l'histoire de la Roumanie (1560—1576)*, tome IV ; Aurelian PETRE, *Contributions archéologiques à la migration des peuples au Bas-Danube. La nécropole du haut Moyen-Age de Béroé* ; Elena SCĂRLĂTOIU, *Éléments romains dans les langues balkaniques (la langue serbo-croate)* ; Elena SIUPIUR, *La société roumaine et la littérature bulgare du XIX<sup>e</sup> siècle* ; Val. Al. GEORGESCU, Emanuela POPESCU, *Les sources juridiques post-byzantines. La législation urbaine en Valachie* (édition critique).

II. Séances mensuelles de communications : D. DELETANT (Angleterre), *Un manuscrit ignoré du chroniqueur Michel Moxa* ; P. SUGAR (EUA), *Les recherches américaines d'histoire sud-est européenne* ; E. STĂNESCU, *Les Vlaques vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle et la crise contemporaine de Byzance* ; A. PIPPIDI, *Contributions à l'étude des lois de la guerre au Moyen-Age ; La condition des prisonniers de guerre* ; T. TEOTEOI, *La conception de Jean VI Cantacuzène de l'Etat byzantin* ; R. LĂZĂRESCU, *Quelques remarques sur les Vlaques δδῖται dans l'œuvre de Skilitzès* ; Anne PENNINGTON (Angleterre), *Un lot de manuscrits de musique religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle. L'école de Putna* ; Zamfira MIHAIL, *La terminologie du logement paysan dans le Sud-Est de l'Europe. Etude d'ethnographie linguistique*.

III. Une remarquable manifestation scientifique patronnée par notre Institut a été la séance commémorative du vingt-cinquième anniversaire de la République (décembre 1972). Les communications suivantes ont été présentées à cette occasion : Val. Al. GEORGESCU, *L'originalité du processus structural du pouvoir étatique dans les pays roumains (XIV<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles)* ; N. Ş. TANAŞOCA, *Les sources byzantines du peuple roumain* ; I. MATEI, Cornelia DANIELOPOLU, C. IORDAN-SIMA, St. VÎLCU, *Ecllosion de l'idée de République dans le Sud-Est de l'Europe* ; AL. DUŢU, *L'humanisme et l'esprit républicain dans l'histoire de la culture* ; V. CÂNDEA, *25 ans de recherches d'histoire des idées*.

Signalons dans la même série de manifestations commémoratives le symposium organisé par l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest en collaboration avec notre Institut à l'occasion du tri-centenaire de Démètre Cantemir, l'érudit roumain de réputation européenne. A notre grand regret, vu le manque d'espace, nous devons nous borner à ne mentionner ici que les communications présentées par les chercheurs de notre propre Institut et visant à mettre en lumière divers aspects inédits de l'activité de ce prince doublé d'un savant. Retenons donc les exposés de : AL. DUŢU, *L'œuvre de Démètre Cantemir dans la culture roumaine moderne* ; I. MATEI, *Démètre Cantemir et les savants turcs d'Istanbul* ; A. PIPPIDI, *La proclamation de Démètre Cantemir de 1711*.



Dans le même ordre d'idées, mentionnons de la série des « Soirées balkaniques » — dont la tradition s'est maintenue au cours de l'année 1972—1973 — celle consacrée à l'évocation d'Istanbul du temps de Démètre Cantemir.

IV. Un autre aspect de l'activité des représentants de notre Institut, que nous évoquons ici, concerne leur participation à diverses manifestations scientifiques internationales. Leur agenda s'avère bien rempli sous ce rapport également, à commencer par le directeur de l'Institut, le professeur Mihai Berza, qui, dans l'intervalle prévu a pris une part active à plusieurs réunions de travail et consultations destinées à régler l'activité des grands organismes internationaux dont il est membre. Enumérons-les brièvement : travaux du Comité international de l'AIESEE (Sofia, juillet 1972); 20<sup>e</sup> anniversaire de la Südosteuropa Gesellschaft de Munich (décembre 1972), à l'occasion duquel il a été élu membre correspondant de ladite société; consultations d'experts à l'UNESCO (16—17 avril 1973, à Paris), en vue de l'organisation d'un colloque international et interdisciplinaire de l'AIESEE en octobre 1973 à Istanbul, sur le thème « Istanbul à la jonction des cultures balkaniques, méditerranéennes, slaves et orientales — XVI<sup>e</sup>—XIX<sup>e</sup> siècles »; réunion du Bureau du CISH (Barcelone et Madrid, 21—28 avril 1973) avec à l'ordre du jour les questions liées à l'organisation du Congrès international des Sciences historiques (San Francisco 1975) et de sa thématique. Enfin, dans sa double qualité de vice-président de l'Association Internationale des Etudes Byzantines et de représentant du Comité national roumain d'études byzantines, le professeur M. Berza accompagné de M. E. Stănescu, maître de conférence à l'Université de Bucarest ont participé à la réunion du Comité de l'AIEB organisé au mois de mai dernier à Chio, dans le but de préparer le programme du XV<sup>e</sup> Congrès des études byzantines prévu pour septembre 1976 en Chypre. Tout récemment, les 26—28 juin 1973, a eu lieu à Sofia la première séance commune de la Commission mixte roumano-bulgare d'histoire; la Roumanie y a été représentée par le professeur Mihai Berza, MM. C. N. Velichi, maître de conférences à l'Université de Bucarest, et P. Cernovodeanu, maître de recherches à l'Institut d'histoire « Nicolae Iorga » de Bucarest.

A Szekesfehervár, dans le cadre d'une rencontre internationale pour l'histoire des anciens états généraux (septembre 1972), le professeur Eugen Stănescu a donné un exposé sur *La lutte pour une charte des libertés aristocratiques en Moldavie et Valachie au XVII<sup>e</sup> siècle*. Dans l'intervalle novembre 1972 — janvier 1973, le même a donné un cycle de leçons en France et en République Fédérale d'Allemagne; à la Sorbonne, il a traité de *La géographie ethnique de la Péninsule Balkanique*, et ensuite de *La géographie historique de la même région* à l'Ecole Pratique de Hautes Etudes. A l'Université de Paris VII (Vincennes), il a donné la conférence *Les assises médiévales de la conscience nationale du point de vue de l'histoire universelle* et à l'Université de Toulouse, il a parlé des *Recherches roumaines relatives au Bas-Danube à l'époque byzantine*. A Munster, il a parlé des *Etudes byzantines en Roumanie au cours de la dernière vingtaine d'années* et à Mayence, des *Recherches du Moyen-Age roumain. Le bilan des résultats dans le cadre des problèmes fondamentaux*.

Tout récemment, l'Université de Clermont-Ferrand a accordé le titre de docteur honoris causa au professeur Val. Al. Georgescu, qui a présenté plusieurs exposés au congrès de la Société de l'histoire du droit, tenu dans cette ville, et à celui de la Société Jean Bodin de Strasbourg. Dans l'intervalle juillet-septembre, le professeur Val. Al. Georgescu a travaillé en qualité de membre associé de l'Institut Max Plank pour l'Histoire du droit européen, étant choisi comme coordonnateur, pour le Sud-Est de l'Europe, des travaux du VII<sup>e</sup> tome du Manuel d'histoire du droit européen élaboré par ledit institut allemand. Cette année, le professeur Val. Al. Georgescu a donné un cours à la Faculté de droit et des sciences économiques de Nice, portant sur *La pensée et la technique juridique dans l'Antiquité*.

Un autre chercheur de notre Institut, Vlad Georgescu, a donné durant un semestre un cours d'*Introduction à l'histoire de la civilisation moderne roumaine et sud-est européenne*,

à la chaire « Nicolas Iorga » de l'Université Columbia (New York). Il a poursuivi en outre une tournée de conférences aux universités de Colorado, Berkeley, Harvard et Washington, traitant entre autres de *l'Absolutisme éclairé dans le Sud-Est de l'Europe, L'idée d'Europe et le sentiment du modernisme*.

Grâce à une subvention du British Council, M. Alexandru Dușu a participé au XII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération Internationale pour les Langues et les Littératures Modernes, tenu à Cambridge les 20-26 août 1972. Notons aussi la présence de M. Virgil Căndea au colloque international « Byzance après Byzance et l'Occident » organisé à Senant (France) les 6-8 septembre 1972, ainsi que la participation de M. Adrian Fochi au colloque de la Commission de Folklore sud-est européen de l'AIÉSEE organisé en septembre 1972 à Cépelare (Bulgarie) sur le thème *La chanson épique dans le Sud-Est de l'Europe*; à l'occasion d'un voyage d'étude en Bulgarie effectué vers la même époque, A. Fochi a procédé à des recherches sur les sujets et les motifs communs du folklore roumain et bulgare; enfin, il a envoyé une communication sur le *Caractère paysan de la chanson épique roumaine* à la rencontre de Harvard organisée en mai 1973 sur le thème: *Qu'est-ce que c'est que le village et la communauté villageoise dans le Sud-Est de l'Europe?*

Pour finir, signalons aussi que trois de nos collègues ont bénéficié de bourses d'études à l'étranger. C'est le cas de M<sup>me</sup> Olga Cicanci, qui pendant trois mois passés en Grèce a exploré les bibliothèques et les archives d'Athènes, Salonique et Kozani à la recherche de documents concernant l'histoire du néohellénisme et de ses liens économiques, politiques et culturels avec les pays roumains aux XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles. De leur côté, M<sup>mes</sup> Eugenia Ioan et Emanuela Popescu ont suivi des cours d'été, la première à Ohrid-Skoplié, sur la langue, la littérature et la culture macédoniennes, la seconde à Poitiers, organisés par le Centre d'études supérieures de civilisation médiévale (3—28 juillet 1972).

Outre les trois spécialistes étrangers qui ont donné des communications à nos séances mensuelles, notre Institut a reçu de nombreux visiteurs dans tout ce laps de temps. Afin d'éviter le risque des omissions (involontaires sans doute mais toujours regrettables), nous avons choisi d'énumérer les pays auxquels appartenaient ces hôtes de marque: République Fédérale d'Allemagne, Angleterre, Bulgarie, Canada, Etats-Unis d'Amérique, France, Finlande, Grèce, Hongrie, Mexique, Suisse, Tchécoslovaquie, Tunisie, Yougoslavie.

Anca Iancu

Bonn de difuzare  
C. Damelak

PAUL CERNOVODEANU, *Préoccupations en matière d'histoire universelle dans l'historiographie roumaine aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles (I—V)*, «Revue roumaine d'histoire», 4, 1970, p. 677—697; 2, 1971, p. 293—312; 4, 1971, p. 705—728; 1, 1972, p. 53—77; 1, 1974 (sous presse).

Cette ample monographie sur un sujet que l'historiographie roumaine n'avait étudié qu'en partie, traite uniquement de la littérature en langue roumaine qui fit son apparition au XVII<sup>e</sup> siècle. L'auteur ne manque pas de préciser que l'intérêt manifesté dans l'historiographie slavo-roumaine dès le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle envers l'histoire universelle, a déjà formé l'objet de recherches très poussées dues à Emil Turdeanu, Damian P. Bogdan, Anton Balotă, P. P. Panaitescu, A. V. Boldur, Ion Radu Mircea, Gh. Mihăilă, N. Stoicescu, etc.

L'époque choisie (XVII<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècles) est celle d'une crise de structure de la société féodale roumaine qui, sous la domination turco-phanariote connaît les débuts d'un régime nouveau, par les progrès de certains éléments précapitalistes qui font leur apparition en Moldavie, en Valachie et en Transylvanie. L'enquête poursuit, à travers les différentes étapes historiques, l'évolution de l'intérêt pour l'histoire universelle manifesté par les érudits roumains, depuis les formes primitives des récits relatifs à d'importants événements extérieurs qu'on trouve dans les chroniques internes, jusqu'aux traductions des grands ouvrages d'histoire universelle et même à des écrits originaux rédigés par ces érudits.

Si au XVII<sup>e</sup> siècle, les chronographies traduites du néogrec, du slavon et du russe sont encore empreintes de l'atmosphère superstitieuse et du déterminisme religieux qui étaient propres à la culture féodale, ces écrits ne manquent pourtant pas d'intérêt. Par leurs accents protestataires à l'adresse des Turcs ils annoncent la littérature antiottomane du siècle suivant. Citons parmi les plus intéressants, la *Chronographie du moine Mihail Moxa* (composée vers 1620), ayant à l'origine une version médio-bulgare de la chronique byzantine de Constantin Manassès, celle attribuée à l'érudite serbe Pâcome, traduite du russe, ou bien — à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle — les traductions roumaines des œuvres grecques connues dans les versions de Dorothee de Monembasie (1684) et de Mathieu Cigalas de Chypre (avant 1687). A la même époque, une seconde catégorie d'ouvrages reflétant l'intérêt pour l'histoire universelle est représentée par la transposition en langue roumaine des «Histoires» d'Hérodote et des «Vies parallèles» de Plutarque en néogrec, l'emploi fait par Miron Costin d'un texte de Lorenz Toppelein, ainsi que la *Chronique* de Georges Brancovici et la *Chronique* de Kiev. Ces deux dernières ont été écrites à des moments très différents, la première se rattachant à la politique de Șerban Cantacuzino de rapprochement des Habsbourg, en vue de secouer le joug ottoman, tandis que la seconde marque une réaction contre le prosélytisme catholique de l'Empire, qui poussait nos pays à se tourner vers la Russie de Pierre le Grand, de laquelle les reliait une même communion de confession religieuse.

Voilà tracées — dès le XVII<sup>e</sup> siècle — les coordonnées sur lesquelles allaient se situer au siècle suivant les préoccupations des Roumains en matière d'histoire universelle. Si dans

cette première étape l'auteur n'a pu signaler que certains progrès de l'érudition et de l'esprit critique des auteurs, sur la toile de fond d'une mentalité féodale, toute autre sera la situation à l'étape suivante.

Sous l'influence des Lumières, à partir de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, un processus de laïcisation de la culture roumaine allait se faire sentir dans ce domaine aussi. L'épanouissement des sciences a fait de l'histoire une discipline autonome qui acquiert un contenu distinct et une méthode propre d'investigation. Le déterminisme religieux fait place aux explications rationnelles. Les thèmes d'histoire universelle sont abordés dans un esprit scientifique nouveau, que renforce le contact toujours plus fréquent des intellectuels roumains avec la culture occidentale. L'intérêt pour l'histoire universelle s'élargit. Le Schisme, la chute de Byzance, l'ascension et le déclin de l'Empire ottoman, la guerre nordique, la guerre de succession aux trônes de la Pologne et de l'Autriche, les événements de la grande Révolution française, aussi bien que les découvertes géographiques, l'Extrême-Orient et le continent américain, tout devient objet de curiosité historique pour nos anciens érudits. Si elle se manifeste moins par des études originales, mais surtout par des traductions et des adaptations, ses conséquences n'en sont pas moindres sur l'évolution des idées. Avec une méthode rigoureuse, l'auteur définit des courants idéologiques, classe les différents types d'ouvrages, identifie des auteurs et des traducteurs, compare les versions, tout en tenant constamment compte des circonstances historiques qui en ont facilité l'apparition. Et pour compléter ce sondage de mentalité, il ne se contente pas d'expliquer les causes et d'analyser le contenu des écrits et leur circulation, mais en soupèse aussi la portée, en s'arrêtant aux différentes catégories de lecteurs qui marquent cet essor culturel. Si seuls les représentants de la grande noblesse et du haut clergé bénéficiaient des valeurs spirituelles, au XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux premières décennies du XIX<sup>e</sup>, tout un monde de copistes, scribes, petits nobles, habitants des bourgades, maîtres d'école, chantes ou commerçants allaient constituer un cercle de lecteurs de plus en plus large auxquels s'adressaient ces ouvrages. Précisons aussi, qu'à part le cadre historique des « préoccupations pour l'histoire universelle », le cadre général de la culture roumaine y est également présent, ce qui contribue à une meilleure compréhension du phénomène étudié.

En s'occupant en premier lieu de la Valachie et de la Moldavie, l'auteur s'arrête longuement sur l'influence positive des Lumières de facture française de nuance radicale, qui avaient pénétré dans ces pays d'abord par les filières néogrecque et russe. Il note la richesse des contacts établis avec la France dans les milieux phanariotes, par les cours de français introduits dans les écoles grecques de ces pays, par l'élaboration de manuels et dictionnaires, par les bibliothèques personnelles et l'afflux des journaux étrangers. Dans ce sens, les princes phanariotes nous apparaissent en tant que « promoteurs de l'influence française ». D'autres voies par lesquelles l'influence française s'est fait sentir dans la culture roumaine sont également signalées par l'auteur, comme par exemple, le rôle des officiers des armées d'occupation russes, qui facilitèrent aussi la circulation des publications françaises en Moldavie, la création des consulats russes à Bucarest et à Jassy, le prosélytisme des émissaires de la révolution française, des émigrants polonais et des représentants de la bourgeoisie grecque, particulièrement efficaces dans la diffusion des idées révolutionnaires. La contribution de ces derniers à la création d'une mentalité laïque progressiste dans les cultures grecque et roumaine est dûment soulignée par l'auteur.

Parmi les exemples les plus représentatifs choisis pour illustrer la littérature antiottomane, notons les traductions roumaines de l'œuvre d'Antoine Katiphoros sur la vie de Pierre le Grand, de l'opuscule « Catherine II ou l'Histoire abrégée de l'Empire des Russes » d'après une version grecque éditée à Vienne, de la « Supplique » de Giovanni del Turco, des célèbres pamphlets antiottomans de Voltaire et de son *Histoire de Charles XII*. Toute une série de traductions roumaines de l'époque se rattachent au courant initié par les milieux russes sur les thèmes de

la destruction de Jérusalem par les Romains et de la Conquête de Constantinople par les Turcs, qui devaient agir comme « stimulants idéologiques » de la lutte menée contre l'Empire ottoman. A ce propos, P. Cernovodeanu dresse un véritable inventaire raisonné des copies et des variantes du recueil russe qui réunissait les textes de Flavius Josèphe et de Nestor-Iskander. Commanditaires, copistes et lieux de diffusion y sont amplement énumérés ; mention est faite aussi des manuscrits de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine qui les renferment. Si certains textes — comme la traduction de Jérémie Cacavela du Siège de Vienne ou le récit des glorieux faits d'armes de Georges Castriote — sont consacrés aux défaites turques, d'autres, au contraire, tendent à souligner la puissance militaire des Ottomans, afin d'avertir les lecteurs d'un danger encore redoutable. C'est le cas de la Chronique de l'expédition des Turcs en Morée, attribuée à Const. Dioikites. Un ouvrage tel que l'*Histoire des tout-puissants sultans ottomans* du grand trésorier Ienache Văcărescu, qui emploie les chroniques turques, en les confrontant avec les sources byzantines et européennes et en mettant aussi à profit des documents de ses propres archives, offre une vue plus ample des événements. Pourtant, l'auteur remarque à juste titre que sa valeur est diminuée par l'esprit d'obédience envers la Porte ottomane qui s'en dégage. Un abrégé d'histoire générale de J. A. Remer est la première synthèse en langue roumaine exposant l'histoire de l'humanité dans un esprit rationaliste, suivie par les traductions des *Eléments d'histoire générale* de l'abbé Millot et de l'*Histoire ancienne* de Charles Rollin — d'après la version grecque d'Al. Kanghellarios — de l'*Histoire de l'Amérique* de W. Robertson — d'après une version française et d'une autre, grecque — l'*Histoire du royaume de Bulgarie* de Ludwig Albrecht Gebhardi, pour n'en citer que quelques-unes. Un texte particulièrement intéressant et étroitement rattaché aux événements de la Révolution française est ce pamphlet que l'auteur — se ralliant à l'opinion d'Al. Duțu — attribue à Ionică Tăutu (connu pour son activité politique et sa traduction des *Ruines* de Volney). D'autres traductions roumaines font circuler des extraits d'un discours de Carnot, des œuvres de Voltaire, Dumarsais, Holbach, Dumouriez, Sabatier de Castres, Collin de Plancy, etc. On ne peut qu'être de l'avis de l'auteur en ce qui concerne la contribution de pareils écrits diffusés parmi les membres de la petite noblesse et de la bourgeoisie en devenir, pour la préparation idéologique du mouvement révolutionnaire de 1821 et, plus tard, pour les revendications des nouvelles classes sociales contre les privilèges des boyards.

Dans les deux derniers fascicules de cette importante contribution, de très belles pages sont dédiées à la production littéraire de la Transylvanie. Là où les Roumains étaient privés de tous les droits qu'on accordait aux trois « nations réceptes » (Les Saxons, les Sicules et les Hongrois), un puissant mouvement idéologique et culturel fit son apparition. Il s'agit de l'« Ecole transylvaine », en lutte contre les privilèges nobiliaires et l'inégalité politique et dont les efforts tendaient à réaliser une culture nationale, par le développement de l'enseignement et la diffusion de la culture dans toutes les classes sociales.

Quoique les érudits transylvains aient poursuivi surtout des recherches d'histoire nationale, leurs préoccupations d'histoire universelle sont très nombreuses. C'est en examinant l'activité des centres culturels de Brașov, Sibiu, Blaj et en Hongrie, à Buda, que l'auteur constate l'existence de plusieurs tendances. A part la circulation des chronographies néogrecques, de l'histoire des Slaves orientaux et des Russes, ou des récits sur la fondation et la prise de Constantinople et des calendriers — catégorie d'écrits que nous avons suivie en Valachie et en Moldavie, « un courant de facture supérieure » est signalé par l'auteur à l'église Saint-Nicolas des Șchei de Brașov. Radu Duma, Ștefan Ioanovici Inașu, Dimitrie Eustatievici (Grid) ou Gheorghe Lebu sont des auteurs instruits, connaissant le latin, le grec, le slavon et le russe et dont les efforts historiographiques aboutissent même à l'élaboration d'une chronique originale, consacrée à la guerre russo-turque de 1768—1774. L'importance de ce centre culturel — dont les traditions remontent aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles — est mise en lumière en termes éloquentes par Paul Cernovodeanu, le premier à signaler d'une manière tellement documentée



le filon russe dans les traductions de Transylvanie. Il reconstitue dans ce but toute une série de livres que l'archiprêtre Eustatie Grid y avait apportés de son voyage à Saint-Petersburg (1743—1744) et qui contribuent à nous expliquer les choix littéraires de l'actif Radu Duma. C'est ainsi que la *Vie de Pierre le Grand*, qu'on avait connue en Valachie et en Moldavie dans la version de Katiphoros, a été traduite par Radu Duma du russe, celui-ci y ajoutant aussi des extraits des chroniqueurs moldaves.

En ce qui concerne l'œuvre historique de l'Ecole transylvaine, notons surtout la présence de l'*Encyclopédie* dans une traduction des *Eléments d'histoire générale* de l'abbé Millot, deux autres ayant pour thème le Concile de Florence et l'histoire ecclésiastique de l'abbé Fleury, dues à Samuel Micu.

De nombreuses brochures destinées à dénigrer le prestige de Napoléon, afin d'enflammer le patriotisme allemand contre les occupants français, trouvent un écho en Transylvanie, sans pour autant empêcher, ainsi que le remarque l'auteur, « la création d'une véritable légende napoléonienne dans nos pays » quelques décennies plus tard. Ces brochures étant généralement anonymes, c'est le mérite de P. Cernovodeanu d'avoir identifié la plupart des prototypes.

Les conclusions de cette étude sont tout aussi convaincantes. Si la production historique roumaine de cette période ne brille pas par l'originalité, elle remplit par contre un rôle particulièrement utile. C'est par ces textes qu'un large cercle de lecteurs appartenant à la bourgeoisie a pris conscience des dimensions du passé de l'humanité. Le contact avec la culture occidentale s'est réalisé « surtout par l'intermédiaire de la langue grecque ». A ce propos, l'auteur distingue avec justesse les aspects positifs des relations de la culture roumaine avec la culture hellénique, des autres aspects, de la politique phanariote dans les Principautés issus de la tendance à « gréciser » la société roumaine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Sont évoqués aussi les liens étroits qui relie l'historiographie roumaine à celle des pays voisins, ceux des Balkans surtout, de la Russie, la Pologne et la Hongrie.

L'importance des résultats atteints par les recherches de Paul Cernovodeanu\* serait mieux mise en valeur si l'auteur voulait grouper les études dans un volume qui pourrait récapituler dans les index les riches données qu'il a découvertes.

C. Papacostea-Danielopolu

*Elementa ad fontium editiones, XXVII—XXVIII, Res Polonicae ex Archivo Mediceo Florentiae*, ed. V. Meysztowicz et W. Wyhowska de Andreis, Rome, 1972.

Depuis 1960, l'Institut Historique Polonais de Rome a fait paraître, outre la revue inaugurée en 1954 « Antemurale », dont le titre guerrier rappelle le rôle de la Pologne médiévale dans la résistance contre les Turcs, une collection de documents des XV<sup>e</sup>—XVII<sup>e</sup> siècles, concernant l'histoire politique, militaire et religieuse de ce pays. Recueillir ces sources inédites, éparées comme elles le sont à travers l'Europe, c'est le but des recherches laborieuses que la poignée d'érudits rassemblés Via degli Scipioni mènent d'un bon train, malgré les difficultés de l'entreprise. En effet, les circonstances historiques ont fait qu'il n'est pas rare de retrouver des anciens documents polonais en Australie ou en Afrique. Après celles de Rome, de Londres, de Simancas, de Copenhague ou de Parme, le tour des archives de Florence est venu, en augmentant ainsi la série de trois beaux volumes (XXVI—XXVIII). Comme le premier manque encore de nos bibliothèques, force nous a été de nous contenter ici de signaler les deux autres.

\* Cette étude a été présentée par Federico Curato, dans la revue, « Il Risorgimento », Milan, XXV, 1973, no. 1, p. 43—44.

Il ne saurait être question d'en résumer fidèlement la substance, trop riche pour un bref compte-rendu.

La plupart des renseignements qui nous retiendront ont trait aux pays roumains, théâtre presque permanent des combats entre les Polonais et les Turcs. Aussi, dès la première page, nous lisons la nouvelle, transmise à Florence en novembre 1589, que le beglerbey de Roumélie venait d'entrer en Moldavie, en tête d'une armée s'acheminant vers Kamieniec, tandis que, de leur côté, les Polonais « sono molto inanimati di rompere la pace et farsi patroni della Moldavia e Valacchia ». Parmi les documents suivants, ceux du 27 mars et du 28 juin 1590 fournissent des détails intéressants sur l'expédition de Hizir-pacha en Podolie, en portant le chiffre des troupes qui occupaient la Moldavie à « nove mila Turchi et quatro mila Janizeri » et en dévoilant le secret de la mission de Bartolomeo Bruti en Pologne, où, venu pour proposer la paix avec la Porte, qui sera conclue le 19 mai, il séjourna jusqu'en septembre. L'émissaire du voïvode moldave Pierre le Boiteux était chargé par celui-ci et par son neveu Mihnea, prince de Valachie, de demander la protection de Zamoyski (« li Principi di Valacchia e Moldavia tengono molto sollicitato il Generale a non perder l'occasione di occupare quelle due provincie, promettendo di mantenere loro la guerra, se il Turco infestassi, quando saranno sotto la corona »). Faute de recevoir l'aide attendue, le parti polonais allait éprouver en 1591, avec l'exil de Pierre, la déposition de Mihnea et l'exécution de Bruti, de très graves pertes, aussi bien dans une principauté que dans l'autre<sup>1</sup>.

Dans le recueil viennent ensuite (pp. 18—21) un texte sur l'origine latine des Roumains, daté entre 1590 et 1595, mais qu'on reconnaît aisément pour être un passage des *Annales polonici ab excessu Sigismundi*, œuvre de Stanislas Orzechowski (1554), et deux lettres de Michel le Brave de 1595, déjà publiées par A. Veress, *Documente privitoare la istoria Ardealului, Moldovei și Țării Românești*, IV, Bucarest, 1932, pp. 241—244. La datation du document no. 175 (p. 40) « post 14 XII 1590 » est évidemment trop vague — la date exacte serait décembre 1594, car il est question des premiers coups portés par Michel aux Turcs de Nicopolis, Brâila, Giurgiu, « Orozcik » (Rusciuc) et « Zurnok », localité déjà identifiée avec Cernavoda par N. Iorga, *Istoria lui Mihai Viteazul*, Bucarest, 1968, p. 138, n. 13, quoiqu'il nous semble qu'il faut y voir Turnu.

Pour l'action de Michel le Brave, plusieurs pièces nouvelles enrichissent la masse, incessamment augmentée, des témoignages contemporains. Tel document nous apprend qu'une ambassade moldave fut reçue par Sigismond III le 22 mars 1595, lorsque déjà le prince Aaron commençait à se détacher de la Pologne pour rechercher une alliance avec l'Empire. Par dessus un fragment de mémoires d'Etienne Bathory, écrits à la troisième personne, étrangement intercalé ici puisque le roi était mort dès 1586, on rejoint une lettre adressée en août 1595 au grand-duc Ferdinand de Toscane qui avait envoyé une centaine de chevaliers au secours du prince de Transylvanie Sigismond Bathory. Ce rapport dépeint, du point de vue polonais, le conflit entre Aaron et Sigismond, qui avait entraîné le remplacement du premier par « Rozwan quidam Ungarus dux », et l'intervention de Zamoyski en Moldavie. Cependant, le discours du chancelier lors du sacre de Jérémie Movilă n'est pas inédit, Iorga l'ayant inclus dans le tome XII de la collection Hurmuzaki, p. 99.

En offrant le trône à Jérémie, qui vainquit et mit à mort son rival, les Polonais déterminaient le retour de la Moldavie sous la domination ottomane. Le mécontentement du pape, de l'empereur et du prince de Transylvanie éclate sans retard comme sans ambiguïté. C'est en réponse aux vertes semonces de l'évêque de Crémone, Cesare Speziano, que le nonce apostolique Germanico Malaspina rédige sa défense pleine d'arguties : « Quando Vostra Signoria Reverendissima mi scriveva : Voi non avete altro da far dal canto vostro che far rompere col

<sup>1</sup> On trouvera des indications à ce sujet dans notre article *Quelques drogmans de Constantinople au XVII<sup>e</sup> siècle*, Revue des études sud-est européennes, X, 1972, pp. 231—240.

Turco, era ben concetto, santo e facile da esprimere, ma impossibile da porre in esecuzione ». On le voit, c'est une véritable apologie de la politique polonaise en Moldavie. En contraste avec le style fuyant et filandreux du prélat italien, on remarque l'éloquence sobre, toute militaire, de Zamoyski. Son mémorandum de 1602 sur la campagne qu'il avait dirigée en Moldavie et en Valachie était déjà connu, grâce à l'édition de Veress, *Documente*, VI, p. 239 (les noms « Udram » et « Murza Delemarck » sont ceux de trois capitaines de Michel le Brave : Udrea, Mîrzea et Déli Marko !). Qu'il nous soit permis de compléter nos glanures par deux identifications encore.

Le 8 septembre 1606, Henry Burnel, catholique anglais établi à Sanok, en Pologne, écrivait une lettre à un certain « cavalier Guglielmo », nom qui, selon l'éditeur, dissimulerait Belisario Vinta, secrétaire d'Etat du grand-duc de Toscane, auquel est destinée seulement la traduction italienne de la dépêche. Or, ce « Tommaso Scielli » à peine rentré de la captivité ottomane, dont Burnel annonce l'arrivée à Naples, n'est autre que le fameux sir Thomas Sherley (1564—1630 ?), l'auteur du *Discours of the Turkes* (ed. E. Denison Ross, *Camden Miscellany*, XVI, London, 1936). L'aîné des trois frères Sherley, qui furent si curieusement mêlés aux affaires diplomatiques de leur temps, après avoir passé en prison à Constantinople l'intervalle entre août 1603 et décembre 1605, s'était embarqué le 15 février sur un bateau ragusain à destination de Naples, comptant revenir en Angleterre par l'Italie et l'Allemagne. Don Belisario Vinta avait déjà fait la connaissance de son frère, Anthony, lorsque celui-ci s'était arrêté à Florence en 1601, en compagnie d'un ambassadeur du chah de Perse<sup>2</sup>.

Dans un rapport du 27 mars 1610 sur le siège de Smolensk, on trouve la nouvelle qu'un cornette écossais de l'armée polonaise a été mortellement blessé : il était « fratello del Dottor Brusci che fu l'anno passato in Cracovia » (p. 323). Peut-être, n'eût-il pas été inutile de signaler qu'il s'agit de l'agent de Jacques I<sup>er</sup> en Pologne, William Bruce (ou Brussius), personnage à mille ressources, voyageur intrépide, réputé aussi habile au métier des armes que dans la politique et les lettres, qui, de 1595 à 1614, essaya de gagner à son grand projet antiottoman aussi bien les Habsbourg que les protestants de Prague et de Saumur.

Les références aux relations de la Pologne avec les Roumains ne sont pas moins nombreuses au cours du second volume que nous présentons. Elles abondent surtout dans la correspondance d'Alessandro Cilli, informateur attitré des principales cours italiennes, devenu plus tard historien des pays où il était venu chercher fortune. Ses ouvrages, *Historia delle sollevationi di Polonia* et *Historia di Moscovia*, cités jadis par Ranke lui-même, ont fait, ces dernières années, l'objet de plusieurs études. L'une d'elles<sup>3</sup> recoupe et confirme les renseignements fournis par les lettres conservées à Florence. Selon un rapport adressé par Cilli au duc d'Urbino, un ambassadeur « valaque », c'est-à-dire moldave, aurait fait son entrée à Varsovie le 24 juillet 1613. Une autre de ses lettres, éditée cette fois dans le présent recueil, fait savoir, le 18 septembre 1614, que le roi Sigismond avait accepté de rendre au prince de Moldavie la citadelle de Hotin — « il castello di Choccino, tenuto sempre dalli suoi antecessori et che a Sua Maestà non era che di spesa ». Moins d'un mois après, le 11 octobre, arrivaient des envoyés moldaves, porteurs de riches présents, et le 15 ils furent reçus en audience par le chancelier. En même temps, l'autre voïvode roumain, Radu Mihnea, reprenait envers la Pologne l'attitude soumise de son père et de son grand-oncle, qui était aussi celle des Movilă : « comparse un ambasciatore del Vallacho che offerisce la medesima obbedientia et tributo a Sua Maestà che hanno dato i suoi antecessori con mille altri complimenti ». Ces documents attestent, pour une période brève, de meilleurs relations qu'on ne l'aurait supposé entre la Pologne et Etienne Tomşa, prince qu'on a con-

<sup>2</sup> Voir A. Lytton Sells, *The Paradise of Travellers. The Italian Influence on Englishmen in the Seventeenth Century*, London, 1964, p. 58.

<sup>3</sup> J. W. Wos, *Per la storia dei rapporti culturali tra Italia e Polonia tra la fine del secolo XVI ed il principio del XVII — la corrispondenza del pistoiese don Alessandro Cilli, "notarius italicus" del re Sigismondo III Vasa, con il duca di Urbino*, *Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa, classe di lettere e filosofia, serie III, vol. I, 1, Pisa, 1971, p. 181—201.*

sidéré souvent comme un ennemi irréductible des Polonais, auxquels il s'est victorieusement opposé en 1612 et 1615. La rétrocession de Hotin était sans doute la conséquence des négociations amorcées une année plus tôt.

La Porte ne voyait pas sans une inquiétude croissante les manœuvres de ses vassaux roumains. Le 21 juillet 1618, des « avvisi » de Moldavie témoignent « che il Tartaro e'l Turco, al numero di 40 mila, si trovavano vicino a Jasi ». L'expédition de Skender-pacha, provoquée par les incursions des Cosaques, avait aussi le rôle de renforcer l'emprise turque sur les deux pays. On remplaça le prince de Valachie, jugé peu sûr, tandis qu'en Moldavie il était question d'importants travaux de fortification entreprises par les Turcs — « et a questo effetto dicono che habbia condotto seco 20 mila barili di calcina ». Jusqu'en novembre, la menace ne s'était pas encore éloignée des frontières de la Pologne.

En 1620 se retrouveront en présence les troupes ottomanes et polonaises, situation qui s'éclaire par les documents publiés ici. L'exactitude de telles indications sommaires s'est avérée à l'aide des sources déjà connues<sup>4</sup>. Nous avons choisi trois de ces « avvisi » qui, avec un certain retard, exposent l'histoire de la crise éclatée en Moldavie avec la révolte de Gaspard Gratiani contre les Turcs. Au moment où le bruit du massacre de Jassy n'était pas encore parvenu en Pologne, on soupçonnait le prince de vouloir se retirer à Hotin, sous la garde de la garnison commandée par Annibale Amati : « Il principe Gratiani ha mandato il meglio che habbia a Nottim (sic !) con quattro pezzi d'arteglieria, del quale n'è capitano un figlio degl'Amati, suo segretario, e si crede che habbi pensiero di ritirarsi ancor questo quivi e farsi forte in servizio di questo regno. Gabriel Lastrò (sic !), Principe della Vallachia, con tutta la sua famiglia, è stato levato e mandato alla Porta, et in luogo suo è stato messo il già principe di Moldavia Radulo ». Il s'agit évidemment de Gavrilashko Movila, à deux reprises prince de Valachie (août 1616 ; juillet 1618—mai 1620), qui, après sa déposition se réfugia en Transylvanie, y mourant en 1635. Cette nouvelle, envoyée de Cracovie le 3 septembre, sera copiée telle quelle à Venise le 17 octobre, pour l'information du Saint-Père<sup>5</sup>. Sans vouloir établir à tout prix un parallèle avec les autres sources contemporaines, il nous faut relever l'importance des chroniques qui, comme celle des Arméniens de Kamieniec, récemment éditée par E. Schütz, font place dans leur récit au soulèvement de 1620.

Dans des termes assez proches de cette dernière narration, un rapport du 19 septembre s'empresse de consigner l'insurrection de Jassy, qu'une lettre du hetman Stanislas Zolkiewski avait déjà fait connaître : « con lettere del Generale di questo regno de 7 stante, si ha la rotta data il principe Gratiani di Vallachia sotto la città di Jas a 2300 Turchi, mandati tutti a fil di spada senza perdonarle ad uno, per esser detti venuti per farlo prigione d'ordine del Gran Signore o condurlo alla Porta, ma detto Principe che stava sull'avviso et haveva buone spie, li fece la suddetta burla e si è ritirato dal sopra nominato nostro Generale con 12 mila Vallachi e Moldavi ». En dehors de ce document, les mêmes archives ont conservé une autre narration de ces événements, inédite, sauf erreur (voir p. 115 du volume XXVIII) : « Da confini della Moldavia habbiamo buone nuove, sendosi li nostri impadroniti quasi di tutta quella provincia, come si puo vedere del seguente capitolo d'una lettera scrittaci di Jasse da un amico. Questo Principe nostro di notte tempo scappò della guardia che l'osservava et ando una lega lontano di qui con 200 soldati, suoi fedeli, per riscontrare 40 capigi che venivano di Constantinopoli per farlo prigione et condurlo alla Porta. Et giunti dove esso Gratiani haveva piantato il padiglione, il capo di essi gli messe le mani al petto, dicendogli „Traditore, tu sei prigione del Gran Signore. Il Principe, senza dir altro, gli dette con la mazza ferrata nella testa e se lo messe a' piedi, al qual motivo da suoi soldati furono tagliati a pezzi gli altri 39,

<sup>4</sup> Anton Mesrobeanu, *Nuovi contributi sul vaivoda Gaspare Graziani e la guerra turce-polacca del 1621*, *Diplomatarium italicum*, III, 1934, pp. 126—239.

<sup>5</sup> *Ibid.*, 197, doc. no, XCVII.

et subito furono anco tagliati e pezzi nell'istesso tempo circa 1500 Turchi tra mercantie, soldati, con bottino di 200 mila talleri. Et nell'istesso tempo, l'esercito pollacco entrò in questa provincia, il dominio della quale, con giuramento de popoli, è stato renunziato dal detto Principe alla corona di Pollonia, et ha domandato passaporto per lui et per la sua famiglia. Et hora detto Gratiani si trova nell'esercito pollacco con 2000 soldati a suo soldo, et si dice che Sua Maesta gli dara il detto Principato, et che intanto l'esercito pollacco vi si tratterra per svernarvi. Et forse passera avanti all'assedio d'Andri[anop]oli . . . Est-ce que «l'ami» cité était Giovanni Battista Montalbani, dont nous possédons déjà deux relations avec le même sujet ? On a expliqué les différences visibles entre ces récits par l'absence de Montalbani du camp de Țuțora<sup>6</sup>. La seconde narration, plus circonstanciée, concorde mieux avec le rapport du 24 septembre reproduit ci-dessus. Peut-être a-t-il eu recours à ce texte plus tard, lorsqu'il rassemblait ses souvenirs et ceux de ses camarades italiens au service de Gratiani, suffisants pour lui permettre de retracer à peu près la biographie de leur ancien maître.

A propos de la guerre polono-turque de 1621, on retiendra avec intérêt la mention des pourparlers engagés par le Crétois italianisé Vevelli, par l'intermédiaire duquel Radu Mihnea obtint un armistice qui devait aboutir à la conclusion de la paix devant Hotin. Les Turcs auraient soupçonné le prince de Valachie, riche d'un million et demi, de vouloir passer dans le camp polonais. Ils projetaient donc de mettre à sa place «il Tomza, molto nemico di questo regno». Etienne Tomşa reparait, en effet, en septembre 1621, dans l'exercice de ses fonctions princières, mais c'est le gouvernement de Moldavie que la Porte lui accorde, ce qui semble prouver une confusion entre Radu Mihnea et le moldave Alexandre Iliaş. Le second règne de Tomşa ne dura que deux ans. Radu lui ayant succédé en 1623, nous croyons que la notice suivante le concerne. Elle est détachée d'une lettre de Giovanni Battista Titi à Curzio Picchena, datée de Cracovie, le 6 août 1624. «A Varsavia si trovava un Ambasciatore del Principe di Vallachia con presenti, offerendo e desiderando bona vicinanza» . . .

Andrei Pippidi

ȘTEFAN GIOSU, *Dimitrie Cantemir. Studiu lingvistic*, București, Ed. Științifică 1973, 350 p.

L'histoire de la langue roumaine littéraire a formé récemment l'objet de nombreuses recherches. A la belle synthèse des professeurs A. Rosetti, B. Cazacu et L. Onu, *Istoria limbii române literare* (L'histoire de la langue roumaine littéraire), dont la II<sup>e</sup> édition revue et augmentée est parue en 1971, se sont ajoutées une série de monographies consacrées à la contribution des différentes personnalités au développement de la langue roumaine littéraire : I. Gheție, *Opera lingvistică a lui Ion Budai-Deleanu* (L'œuvre linguistique de Ion Budai-Deleanu), Bucarest, 1966 ; C. Poghiric, *B. P. Hasdeu — lingvist și filolog* (B. P. Hasdeu — linguiste et philologue), Bucarest, 1968 ; A. Nicolescu, *Școala ardeleană și limba română* (L'École transylvaine et la langue roumaine), Bucarest, 1971.

<sup>6</sup> Mlle Maria Holban l'a essayé dans son érudit commentaire aux mémoires de Montalbani (*Căldători străini despre țările române*, IV, Bucarest, 1972, pp. 435—435). Voir le texte *ibid.*, pp. 441, 448, 543—545.



Plusieurs études intéressantes ont été consacrées aux particularités stylistiques de l'œuvre de Démètre Cantemir (1673—1723), mais les aspects linguistiques de ses écrits n'ont cependant formé jusqu'à présent l'objet d'aucune recherche exhaustive.

Ștefan Giosu, de l'Université de Iași, s'est proposé d'étudier les particularités linguistiques de trois œuvres importantes de D. Cantemir écrites en roumain : *Divanul sau glceava înțeleptului cu lumea sau giudețul suftelului cu trupul* (Le débat ou la querelle du sage et du monde ou la dispute de l'âme et du corps), imprimé à Iași en 1698, *Istoria ieroglifică* (L'histoire hiéroglyphique), écrite en 1705 et *Hronicul vechimei a romano-moldo-vlahilor* (La chronique des temps anciens des Romano-Moldo-Valaques) écrite au cours des dernières années de sa vie. Quant aux opinions linguistiques de D. Cantemir, elles se reflètent non seulement dans ses écrits rédigés en roumain, mais également dans ses œuvres écrites en latin.

Le volume de Șt. Giosu contient, après une ample introduction, un premier chapitre portant sur les *Préoccupations linguistiques de Cantemir* (p. 35—75). Par la diversité des problèmes abordés et des solutions avancées, Cantemir fait preuve d'un savoir encyclopédique, d'une connaissance approfondie de nombreuses langues, de même que d'un intérêt très poussé pour les problèmes de la philologie, dans l'esprit des humanistes. Quelques problèmes des plus importants sont débattus dans son œuvre :

1° L'origine des langues ou plus exactement du langage, problème qui est demeuré insoluble. Tout en adoptant le point de vue théologique dans l'explication de l'origine du langage, Cantemir admet l'hypothèse selon laquelle certaines langues (par exemple le roumain) se seraient développées à partir d'autres langues.

2° La nature du langage, à propos de laquelle l'opinion de Cantemir reste valable. Selon sa propre expression, « la parole sans réflexion est vaine », car la parole ne consiste pas uniquement en l'acte d'articuler ; l'articulation est pourvue d'un sens.

3° L'étymologie de certains mots et l'explication de différents termes étrangers, qui attestent l'horizon vaste de Cantemir ; même si les étymologies avancées ne sont pas toujours acceptables, elles contiennent, néanmoins, des suggestions précieuses. Șt. Giosu est le premier à relever que les étymologies doubles proposées par D. Cantemir représentent en fait une sorte « d'étymologie multiple ». Ses remarques concernant certains toponymes roumains peuvent, de nos jours encore, être prises en considération, bien que ses solutions soient amendables, — telle la localisation de la cité Lycostomon (cf. Octavian Iliescu, *La localisation de l'ancien Lycostomon*, « Studii », tome 25, 1972, n° 3, p. 435—462). Dans sa *Descriptio Moldaviae*, Cantemir relève qu'au cours de l'Antiquité les marins appelaient l'actuelle Chilia, située sur le bras nord du Danube, *Lycostomon* « parce qu'elle semble verser les flots à travers une gorge de loup ». Dans sa *Chronique*, il mentionne que l'ancien nom de Chilia était *Lycostomon*, ce qui signifie « gueule de loup » (cf. Giosu, p. 41). De même, les noms des villes daces terminés en *-dava* sont correctement expliqués.

En parlant des Roumains du sud du Danube (Aroumains), Cantemir utilise exclusivement le terme de *cușovlah* (Coutzovalaque), dont l'étymologie n'est pas encore généralement acceptée. T. Capidan affirme que le terme de *cușovlah* < gr. κουρξόβλαχος, signifiant « Valaque boiteux », aurait été appliqué aux Roumains du sud par les Grecs, sans préciser dans quelles circonstances. L'explication de Cantemir est fondée sur une affirmation du chroniqueur byzantin Nicolas Choniates, selon lequel le terme en question remonterait au surnom donné au chef des Roumains du sud, Hris, appelé « le petit Valaque » à cause de sa taille ; par la suite tous ses sujets auraient reçu le même surnom.

L'histoire de la langue roumaine a préoccupé tout spécialement l'érudit moldave ; la preuve en est fournie par le nombre de ses écrits traitant de cette question. Des arguments scientifiques à l'appui Cantemir, démontre d'une manière convaincante l'origine latine du peuple roumain et de sa langue. Pour ce qui est du territoire où se sont formés le peuple roumain et la langue roumaine, Cantemir le situe au nord du Danube. Cantemir soutient également la

continuité des Roumains en Dacie et l'unité du roumain parlé tant au nord qu'au sud du Danube. Il démontre cette unité par la structure grammaticale commune, idée très avancée pour son époque.

Les écrits en langue roumaine du savant moldave s'inscrivent dans la tendance générale du XVIII<sup>e</sup> siècle à l'unification de la langue roumaine littéraire. L'on sait que même dans les œuvres de certains écrivains du XVII<sup>e</sup> siècle se retrouvent des éléments linguistiques étrangers au parler de leur province natale, qui ont été relevés dans des études spéciales, mais seulement une étude exhaustive portant sur la langue roumaine de ce siècle permettra de préciser s'il s'agit de tendances isolées ou bien d'une tendance générale à l'unification de la langue roumaine littéraire ; il faudra établir à quel moment exact elles ont commencé à se manifester et quels ont été leurs résultats immédiats. En ce qui concerne l'œuvre de Cantemir, son analyse prouve d'une manière irréfutable qu'il s'agit d'une action consciente, fondée sur la conviction de l'auteur que les Roumains de toutes les provinces appartiennent à la même nationalité. Il renonce à certaines particularités phonétiques et morphologiques moldaves, qu'il considère comme n'étant pas conformes à l'usage « littéraire » et adopte des éléments du parler roumain de toutes les provinces. Son connaissance exceptionnelle de la langue roumaine est mise en évidence par Șt. Giosu dans les chapitres portant sur les *particularités phonétiques et morphologiques*, de même que dans ceux consacrés aux *éléments arohaïques* (p.147—155) et *populaires* (p. 241—274).

Mais ce qui caractérise le mieux l'activité linguistique de Cantemir c'est son dessein de réformer la langue roumaine, afin qu'elle puisse acquérir les possibilités d'expression des langues les plus évolués ; comme tout polyglote, il se rendait compte que l'adoption des mots d'usage international était strictement nécessaire. « Cantemir a compris ce que signifie une langue moderne avant même l'existence des conditions nécessaires pour sa réalisation », affirme Șt. Giosu (p. 156) ; l'évolution ultérieure de la langue roumaine a confirmé ses intentions.

Cantemir a indiqué le grec comme source du lexique scientifique. Il s'est rendu compte que le slavon n'était plus capable de fournir à d'autres langues des termes scientifiques parce que lui-même ne les possédait pas. D'ailleurs, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, la pénétration des écrits grecs avait contribué à accélérer le déclin de l'ancienne culture slave dans les pays roumains. Evidemment, l'introduction du roumain dans l'église a constitué l'élément primordial et décisif du remplacement du slavon en tant que langue du culte religieux ; mais dans le procès complexe qui s'est déroulé pendant plus de 100 ans le roumain a eu comme alié la langue grecque.

Cantemir s'est proposé de créer une terminologie scientifique en roumain en se fondant sur l'expérience des autres langues européennes (telles le latin, le polonais, l'italien) qui avaient eu recours en premier lieu au grec. Cependant, dans ses écrits, il a utilisé de nombreux néologismes latins et autres, au fur et à mesure que sa culture, surtout grecque au début, est devenue par la suite, comme l'affirme P. Vaida<sup>1</sup>, en premier lieu latine. Șt. Giosu constate que le nombre de mots grecs est plus grand dans l'œuvre de Cantemir que dans celle d'autres lettrés de son temps, et que ces termes sont exclusivement techniques ; une bonne partie des néologismes grecs qu'il utilise a été intégrée dans la langue roumaine moderne. Selon l'inventaire dressé par Șt. Giosu (p. 172—173), 15 termes seulement paraissant dans l'œuvre de Cantemir sont des *hapax legomena*.

En étudiant l'élément savant de l'œuvre de Cantemir, Șt. Giosu a non seulement identifiées les langues dont l'érudit a emprunté les néologismes en question (néogrec et latin, slavon, russe, polonais, italien, allemand et turc), mais a également établi les domaines auxquels appartiennent ces termes : philologie, littérature et esthétique, rhétorique, musique, géographie, mathématiques et technique, terminologie médicale et juridique, lexique politique,

<sup>1</sup> P. Vaida, *Dimitrie Cantemir și umanismul*, Bucarest, 1972, p. 153.

social et administratif. Il a également étudié les procédés de création lexicale : dérivation, composition et calque linguistique. On regrettera l'absence d'un index des mots d'autant plus indispensable que le travail de Șt. Giosu s'adresse aussi bien aux étudiants de la langue littéraire roumaine qu'aux spécialistes en linguistique comparée.

Zamfira Mihail

Bun de difuzat  
H.M.

ARETHAE, *Scripta minora* recensuit L. G. Westerink, I—II, Teubner, Leipzig, 1968—1972, XXVII, 362 + XX, 287 pp. (Academia Scientiarum Germaniae Berolinensis, Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana).

Arethas, né en 850, fit de brillantes études à Constantinople sous la direction du patriarche Photios (827—893) ; les lectures des classiques de l'Antiquité ont nourri l'esprit de ce remarquable homme de lettres qui fut, pendant une trentaine d'années, de 900 à 932, métropolite de la Césarée de Cappadoce — l'actuelle Kayseri, au sud-est du coude fait par la rivière Halys, sur le versant septentrional des monts Argée, près du centre de l'Asie Mineure. Avec les villes de Nazianze, Tyane, Tarse et Ancyre, l'ancienne Césarée de Cappadoce faisait partie de ce collier de cités illustres qui avaient donné à la culture hellénique et byzantine des personnalités de tout premier rang.

L'Empire byzantin se rétablissait lentement à la suite des défaites qui lui avaient été infligées en Europe, par les Slaves, et en Asie Mineure, par les Arabes et les populations d'origine turque. Pendant presque un siècle (727—820), la crise de l'iconoclasme avait divisé profondément les esprits et laissé maintes séquelles. Les dirigeants de l'Empire ont essayé de contrecarrer cette dissolution de la doctrine officielle, par une offensive idéologique du côté du monde slave et par la révision des relations avec l'Eglise romaine. L'activité des apôtres slaves Constantin (Cyrille) et Méthode, qui avait débuté en 861, ainsi que l'opposition ferme du patriarche Photios (877—886) contre l'union avec Rome avaient conféré aux problèmes religieux un poids tout particulier dans la politique byzantine. C'est dans ce climat que s'est développé et a travaillé Arethas, le plus fougueux, après Photios, des promoteurs de la renaissance des études classiques à Byzance dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle et au commencement du X<sup>e</sup>.

La présente édition publie 82 de ses écrits mineurs, rédigés dans l'intervalle des années 900—925, c'est-à-dire à une époque où l'auteur, âgé de 50 à 75 ans, se trouvait à la tête de l'archevêché de la Césarée de Cappadoce. Trois thèmes majeurs le préoccupent : combattre l'iconoclasme, défendre les décrets des conciles et empêcher l'union avec l'Eglise romaine. Quoique résolue en 820 en faveur des iconodules, la dispute continuait dans certaines régions micro-asiatiques et enregistrait maints subressauts. Les discussions autour de l'interdiction des troisième et quatrième noces étaient entretenues par les milieux ecclésiastiques qui s'étaient prononcés contre le quatrième mariage de l'empereur Léon VI (886—992). Enfin, l'union avec Rome était considérée par bien de personnalités comme un attentat à la liberté d'action et l'indépendance de l'Eglise byzantine. Toutes ces questions revêtaient une importance vitale pour l'autorité étatique et ne cessaient de troubler les esprits d'un bout à l'autre de l'Empire. Aussi, notre auteur acquérit-il une grande notoriété grâce à sa décision et à sa persévérance, notoriété à laquelle contribuèrent sensiblement son talent et sa culture plurilatérale. Le con-

tenu de son œuvre se nourrissait de lectures variées : poètes antiques tels Homère, Pindare, Eschyle, Euripide, Aristophane ; historiens — Hérodote, Xénophone, Plutarque ; philosophes — Démocrite, Platon, Aristote, Marc-Aurèle ; érudits — Pythagore, Hippocrate, Théophraste, Elien, tous étaient mis à contribution. A ceci s'ajoutait une profonde connaissance de la Bible et de la patristique. De là une richesse d'idées et une variété d'expression dans son argumentation qui faisaient l'enchantement de son public de lecteurs et d'auditeurs. Il ne négligeait pas, non plus, la gnomique dite des « sept sages » ou la sagesse populaire concentrée dans des proverbes et locutions célèbres, dans le genre de : θύραν κωφοῦ κόπτειν « frapper à la porte d'un sourd » (I 147, 15 ; II 81, 22), παλαιούς νεκρούς ἀναμοχλεύειν « faire sortir les morts de leurs tombes » (II 107, 1), μία χελιδὼν ἔαρ οὐ ποιεῖ « une hirondelle ne fait pas le printemps » (I 175, 16), γινώθι σαυτὸν « connais-toi toi-même » (II 24, 5), ἰσότης ... ἡ φιλία « l'amitié ça veut dire égalité » (II 171, 23), ἐπὶ γλώσσαν ἔχει ... τὴν ἐμήν « je l'ai sur la langue » (I 326, 8), etc. Son style classicisant comporte peu d'éléments latins, mais en revanche il met en valeur un lexique récolté dans la lecture des auteurs antiques. La technique de son expression s'inspire des procédés de la rhétorique : les effets sont recherchés et les situations dramatiques habilement exploitées, alors que son langage est sobre, sans recherche, solennel. Bon nombre de ces pièces ont été destinées d'abord à être lues ; elles attestent chez le pontife qui dirigeait l'une des plus vaste éparchies de l'Empire la conscience de sa responsabilité.

Les écrits imprimés dans le premier volume ne se sont conservés que dans le *codex Mosquensis gr. 305* (XVI<sup>e</sup> siècle) du Musée d'Histoire (l'ancienne bibliothèque du Saint Synode). Ceux réunis dans le deuxième volume figurent dans cinq manuscrits anciens (*Marcianus gr. 5247* ; *Cosinistae cod. 1* ; *Parisinus suppl. gr. 384* ; *Baroccianus p. 131* et *Vindobonensis phil. gr. 342*), mais, comme ils n'offrent pas de lectures nombreuses ou disparates, la tradition manuscrite demeure convergente. Une tâche très difficile de l'éditeur a été, par contre, le dépistage des sources mises à profit par Arethas, car les lectures de celui-ci étaient d'une extrême abondance. Ce n'est que très rarement que l'éditeur intervient avec des émendations de son propre chef ou suggérées par d'autres savants modernes. Il ne s'agit dans certains cas que d'aspects graphiques : ταῦτα pour ταῦτα (II 82, 17), ἄν ἀξιος pour ἀνάξιος (II 87, 27), ἀ πᾶσιν pour ἀπασιν (II 92, 12), Σαβῶν pour Σαυῶν (II 101, 22), ἡ pour ἣ (II 109, 1), δέ με τὰ pour δὲ μετὰ (II 111, 15), ὑπὸ κριταῖς pour ὑποκρι ταῖς (II 126, 20). Un index des sources, des proverbes et locutions, des noms propres et des mots difficiles facilite sensiblement la consultation de l'ouvrage.

Arethas mentionne les Bulgares et les Scythes (Σκόθαι II 32, 12), sous-entendant par cette désignation les habitants de la région du Bas-Danube.

Au point de vue du lexique, il convient de constater que quelques éléments orientaux dans le genre de ἀμηρᾶς « émir » (I 233, 1 ; 240, 29), κουράν « coran » et φορκάν « livre religieux » (I 234, 9) l'enrichissaient déjà au X<sup>e</sup> siècle. Leur présence n'a rien d'étonnant dans l'œuvre d'un écrivain vivant au centre de l'Asie Mineure. Par συνωμοσία « l'union sous serment, conjuration », φρατρία « petit groupe social lié par des liens de sang » et φρατριάειν « être étroitement lié par des liens de sang » — termes empruntés aux auteurs antiques — Arethas désignait la société qui lui était contemporaine et s'organisait autour de l'Eglise.

Cette édition s'achève sur un *Index grammaticus* concentré ; il remplace une étude plus ample de la langue de l'auteur.

La parution de ce recueil des écrits mineurs d'Arethas est destinée à faciliter la lecture de l'œuvre de cet humaniste byzantin du commencement du X<sup>e</sup> siècle.

H. Mihăescu

ADRIAN FOCHI, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*. Bucarest, 1972, 340 p.  
+ 1 carte

Le sixième tome de la série « Etudes et documents concernant le Sud-Est européen », publiée par les soins de l'Association internationale d'études du Sud-Est européen a été consacré à l'ouvrage d'Adrian Fochi, *Recherches comparées de folklore sud-est européen*, paru en 1972, à la fin de l'année. L'activité de l'auteur dans le domaine de l'investigation des rapports du folklore roumain avec celui des autres peuples balkaniques est bien connue depuis une dizaine d'années ; c'est à son infatigable travail que nous sommes redevables des monographies consacrées à diverses ballades populaires (*Uncheșeii* = « les Vieux » ; *Nevasta vindută* = « l'Épouse vendue » ; *Doicîn bolnavul* = « Doișin le malade » ; *Cîntecul Plevnei* = « la Chanson de Plevna », etc). comme nous lui sommes également redevables de plusieurs études portant sur l'histoire des recherches roumaines relatives au folklore des Balkans. Il serait, par conséquent, à souhaiter qu'Adrian Fochi réunisse dans un volume quelques-uns de ses principaux ouvrages dans ce domaine.

Pour revenir au présent ouvrage, il se compose de deux parties distinctes : les *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie* (p. 11—199) et *Le motif poétique du « retour du mari » dans le folklore sud-est européen (La ballade populaire roumaine « Uncheșeii » et ses parallèles balkaniques)* (p. 201—333). D'emblée on constate les deux intentions de l'auteur : d'une part relever l'activité de ses prédécesseurs roumains dans le domaine du folklore balkanique, d'autre part, de nous offrir un modèle d'étude monographique sur un thème de ballade

Dès le début, l'auteur note que le caractère balkanique du folklore roumain constitue « l'un de ses chapitres les plus spectaculaires et suggestifs ». Néanmoins, les études folkloriques roumaines n'ont démarré en ce sens qu'avec un grand retard et ceci tout d'abord en raison d'une accumulation sans précédent de données non systématisées. En outre, les contributions roumaines sont entrées bien tard dans le circuit international.

Les premières manifestations d'intérêt pour le folklore roumain se placent — comme on le sait — au XVII<sup>e</sup> siècle, chez les auteurs des chroniques moldaves. La source de cet intérêt ne devait point tarir et dès la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle un nombre important d'écrivains roumains connaissent le folklore balkanique et relèvent les parallèles qu'il comporte avec le folklore de leur propre pays (c'est le cas d'un Gh. Asachi, M. Kogălniceanu, Gh. Bariț, G. Sion, T. Cipariu, P. Vasici, etc.). Toutefois, la recherche folklorique balkanique commence à proprement parler en 1861, avec Al. Odobescu qui s'intéresse à « l'écho du Pinde dans les Carpates ». Après lui, l'éminent savant B. P. Hasdeu définira la communauté de folklore balkanique, à la base de laquelle il pose : la langue des Thraces, des circonstances historiques analogues, voire parfois identiques, une série d'institutions communes et ainsi de suite. C'est Hasdeu qui fera la découverte du contenu international et de la forme nationale des thèmes propres au folklore balkanique, en réalisant plusieurs recherches avec l'application de ses principes théoriques. Il procédera aussi à l'étude de certains motifs poétiques et de l'écho éveillé par quelques hauts faits des grandes personnalités historiques roumaines dans le folklore sud-danubien. Les théories de Hasdeu ont été adoptées par d'autres chercheurs du XIX<sup>e</sup> siècle, parmi lesquels, L. Șăineanu se remarque tout particulièrement.

La deuxième étape de l'étude folklorique comparée en Roumanie débute après 1900 et elle se prolonge jusqu'en 1948. Durant la première phase de cette étape, l'attention est retenue par l'activité de P. Papahagi, G. F. Ciușanu, D. Marmeliuc, etc. Des parallélismes du folklore balkanique ont été mis au jour, des figures historiques, également présentes dans le folklore roumain et serbe, ont été identifiées par eux.



Mais les résultats les plus importants obtenus par l'étude du folklore balkanique datent sans doute de l'entre-deux-guerres. Le grand historien roumain Nicolas Iorga (personnalité tout particulièrement affectonnée d'Adrian Fochi) accordait une signification spéciale à la communauté sud-est européenne, découverte dans le substratum thraco-illyrien ou dans les analogies révélées par la structure organique des villages dans les divers pays des Balkans. De son côté, D. Caracostea (p. 86—102), auteur des valeureuses monographies des ballades « Lénoré » et « Maître Manolé », note le caractère sud-est européen du folklore roumain, tout en remarquant que « l'originalité d'un peuple se reconnaît à la forme particulière qu'il a donnée à un sujet international ». Les emprunts mutuels entre pays balkaniques dans le domaine du folklore sont constatés aussi par un autre grand folkloriste roumain, O. Densusianu, dont le nom brilla dans l'interlude des deux guerres.

La génération suivante est illustrée par T. Papahagi, Th. Capidan, I. A. Candrea, P. Caraman et Ion Muşlea. Grands linguistes et dialectologues, T. Papahagi (p. 116—125) et Th. Capidan (p. 125—132) explorent l'ethnographie et le folklore macédo-roumains en saisissant quantité de phénomènes communs au fonds balkanique (coutumes et croyances, prose populaire, jeux d'enfants, parémiologie, etc.). Par les contributions de I. A. Candrea, (p. 132—139), le nombre des parallélismes balkaniques dans le domaine des croyances et pratiques médicales augmente sensiblement. Les « colinde », chansons populaires en usage à Noël, ont fait elles aussi l'objet d'une importante monographie rédigée par P. Caraman (p. 139—148), auteur d'une autre monographie de la ballade balkanique du « Maître Manolé » et de deux études : l'une sur « le substratum mythologique des fêtes d'hiver chez les Roumains et les Slaves », l'autre sur « les traditions nuptiales chez les Roumains, Bulgares et Ukrainiens ». Enfin, Ion Muşlea (p. 148—154) s'occupe, entre autres, de la coutume « la mort-noces » dans le folklore balkanique.

Cet historique des préoccupations roumaines concernant l'étude du folklore balkanique s'achève avec la revue des réalisations dues à la génération de folkloristes du dernier quart de siècle, c'est-à-dire de ceux qui travaillèrent après 1948. Les études du folklore balkanique en Roumanie dépassent en envergure durant ledit quart de siècle tout ce qui leur a précédé, d'abord en raison du sensible enrichissement des possibilités de documentation dans ce domaine et ensuite grâce à la fondation (depuis une dizaine d'années) d'un Institut d'études sud-est européennes à Bucarest au programme duquel figure un plan thématique de recherche en ce sens. A l'heure actuelle les recherches ne visent plus seulement le domaine du folklore littéraire : elles se sont élargies de manière à y englober la musique et la chorégraphie de caractère folklorique.

En dehors des thèmes déjà abordés par leurs prédécesseurs, les chercheurs actuels traitent aussi des thèmes inédits ; du fait de cet élargissement de leur horizon, outre les études portant sur des thèmes comme « Lénoré » (T. Trîpcea, Gh. Vrabie, A. Balotă) ou « Maître Manolé » (O. Papadima, M. Pop, I. C. Chiţimia, Gh. Vrabie, Lucia Djamo, A. Fochi, etc.), d'autres ballades tout aussi intéressantes seront étudiées par Gh. Vrabie (« Novăceştii »), A. Fochi (« Doîcin le malade », « Retour du mari au mariage de sa femme », « l'Épouse vendue »), etc. A ceci s'ajoutent les travaux de quelques folkloristes contemporains dans le domaine de la musique populaire, qui avant la deuxième guerre mondiale n'a jamais été considérée sous un angle comparatiste. Notons quelques noms : Gh. Ciobanu, qui porta son intérêt sur quelques mélodies rituelles (« Sorcova », « Vergel », « Lăzărel », « Colind ») ou de danse (« Hora », « Strba », « Geamparaua »), ainsi que sur plusieurs mélodies communes des Roumains et des Bulgares ; Emilia Comişel avec son étude du rituel nuptial ; George Marcu, attiré par la polyphonie populaire ou T. Alexandru, par les instruments populaires. Dans le domaine de la choré-

graphie populaire, il convient de retenir les études de Boris Chr. Marcu, Anca Giurchescu, Em. Balaci, A. Bucşan.

La deuxième partie du volume est consacrée à l'étude du motif poétique du « *Retour du mari* » dans le folklore sud-est européen (p. 200–333). Un aperçu des résultats obtenus par l'auteur dans sa recherche sur ce thème avait été publié dans la présente revue (t. IV/1966, nos. 3–4, p. 535–574). Mais en reprenant le thème dans ce volume, A. Fochi nous offre une véritable monographie d'un motif dont l'ancienneté remonte à l'époque homérique.

Un nombre de 218 documents roumains sont examinés par l'auteur en rapport avec le thème qu'il se propose d'étudier<sup>1</sup>. Deux types fondamentaux se détachent de l'ensemble constitué par ce matériel : le *type méridional* et le *type septentrional*. Après l'étude morphologique de la version roumaine, A. Fochi procède à l'examen minutieux de chacun de ses moments : A) *La naissance miraculeuse de l'enfant* ; B) *Sa croissance miraculeuse* ; C) *L'ordre du départ pour l'armée à long terme reçu pendant la célébration des noces* ; D) *L'accord des deux époux au sujet de l'attente du retour du mari* ; E) *L'attente du retour du mari et le remariage de l'épouse* ; F) *Le chagrin du vieux père, son départ des noces de sa bru — il essaie de calmer sa douleur en travaillant un jour férié* ; G) *Le retour du mari juste à ce moment-là* ; H) *La rencontre du fils avec le père* ; I) *Le jeune homme se rend à la noce* ; J) *La reconnaissance des deux époux* ; K) *Un final*.

L'auteur étend ses investigations sur les modes d'expression littéraire, les structures poétiques de base, la technique de l'oralité, ainsi que les problèmes de la versification. Ce paragraphe s'achève sur un bref exposé des caractères esthétiques propres à la version roumaine.

Ensuite, on passe à la revue des autres versions, revue qui débute avec le matériel bulgare illustré par environ 100 variantes. Très unitaires au point de vue thématique, ces versions offrent une grande variété de formules artistiques. En Yougoslavie, le thème connaît deux types : le type du *départ du héros pour l'armée*, connu par l'auteur en quatre variantes, et le type du *héros réduit à l'esclavage*, dont les variantes sont très nombreuses. La version albanaise comporte elle aussi deux types : le *type italien* et le *type islamique*, ce dernier passant pour la plus connue des chansons populaires albanaises. Moins connue s'avère en échange la version macédo-roumaine (avec trois variantes seulement). Une situation à part semble avoir été celle de cette chanson dans la version néo-grecque, où le thème « ne peut être séparé de la totalité du cycle compliqué des chansons de la séparation et de la reconnaissance des époux après une longue absence » ; l'ensemble se divise en *cycle acritique*, *cycle de contamination* et *cycle de synthèse*.

A. Fochi constate que « le sujet est le seul élément commun à toutes les six versions nationales ... le motif général du „retour du mari aux secondes noces de sa femme”. La manière dont ce sujet est interprété du point de vue thématique, aussi bien que le style littéraire, diffèrent substantiellement d'une version à l'autre » (p. 318). L'étude des similitudes et des différences marquées par les versions balkaniques de cette chanson révèle trois phases d'évolution du sujet. La première, montrant le départ du héros pour la cour impériale ou pour

<sup>1</sup> Sans considérer que l'apport de plusieurs autres variantes serait susceptible de modifier les conclusions de l'auteur, nous nous permettons de signaler quelques documents inédits conservés par le Secteur d'ethnographie et de folklore de Cluj : AF—C ms 82, p. 35 : Şerbăneşti—Suceava ; ms 168, p. 61 : Băditeşti—Mehedinţi ; ms 291, p. 526, p. 75 : Bistriţa—Mehedinţi ; ms 532, p. 10 : Valea lui Cline—Gorj ; ms 1205, p. 38 : Zlătărei—Vilcea ; ms 1243, p. 1073—1076 ; Pecineaga—Tulcea ; FA 04284 : Băseşti—Maramureş ; 04885—04886 : Feleac—Cluj ; 06777 : Orşova—Mureş ; Mg 365 a : Hovrila—Maramureş ; Mg 392 c : Telciu—Bistriţa—Năsăud ; Mg 802 II d : Vingard—Alba ; Mg 1040 c : Păuca—Sibiu ; Mg 1236 c : Mîncei—Ungureni—Prahova ; Mg 1550 b : Urisiul de sus—Mureş.

l'armée, est fréquente chez les Roumains, les Bulgares, les Yougoslaves et les Albanais ; la deuxième phase, représentée par la formule du héros réduit à l'esclavage, n'est connue que chez les Yougoslaves, les Albanais et les Grecs ; quant à la troisième phase, axée sur le départ du héros à l'étranger pour y gagner sa vie (par le travail, le commerce, etc.), elle appartient presque en exclusivité aux Macédo-Roumains.

Il convient de souligner la compétence dont témoigne l'auteur dans le choix de ses sujets de recherche. Sa conception réaliste et la force analytique de sa pensée, doublées par une exceptionnelle capacité de travail, lui confèrent une place de marque parmi les spécialistes contemporains du folklore roumain.

*Ion Taloş*

*L'index bibliographique* du XI<sup>e</sup> volume (1973) sera publié dans le N<sup>o</sup> 1 du XII<sup>e</sup> volume (1974) de cette Revue.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA  
RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII – REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE – CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE – IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
  - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
  - SERIA TEATRU – MUZICĂ – CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
  - SÉRIE BEAUX-ARTS
  - SÉRIE THÉÂTRE – MUSIQUE – CINÉMA
- STUDII CLASICE

IMPRIMÉ EN ROUMANIE

TRAVAUX D'HISTOIRE PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE  
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE.

- VLAD MIR DICULESCU, SAVA IANCOVICI, CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, MIRCEA V. POPA, *Relațiile comerciale ale Țării Românești cu Peninsula Balcanică 1829—1858* (Les relations commerciales de la Valachie avec la Péninsule Balkanique, 1829—1858), collection «Biblioteca istorică. XXII», 1970, 309 p.
- Logofătul RADU GRECEANU, *Istoria domniei lui Constantin Basarab Brincoveanu Voievod 1688—1714* (Histoire du règne du voievode Constantin Basarab Brancovan 1688—1714). Etude introductive et édition par Aurora Ilieș, 1970, 308 p.
- VALENTIN AL. GEORGESCU, EMANUELA POPESCU, *Legislația agrară a Țării Românești* (La législation agraire de Valachie 1775—1782), «Collection des sources de l'ancien droit roumain écrit, VIII», 1970, 244 p.
- Nicolae Iorga — istoric al Bizanțului* (Nicolae Iorga — historien de Byzance). Recueil d'études édité par Eugen Stănescu, 1971, 252 p.
- VLAD GEORGESCU, *Ideile politice și iluminismul în Principatele române* (Les idées politiques et les Lumières dans les Principautés roumaines), collection «Biblioteca istorică. XXXII», 1972, 226 p.
- ALEXANDRU DUȚU, *Cărțile de înțelepciune în cultura română* (Les livres de sagesse dans la culture roumaine), collection «Biblioteca istorică», 1972, 168 p.
- Nicolas Iorga — l'homme et l'œuvre*, ouvrage collectif édité, par D. M. Pippidi, collection «Bibliotheca Historica Romaniae, monographies. X», 1972, 416 p.
- M. M. ALEXANDRESCU-DERSCA BULGARU, *Nicolae Iorga — a Romanian historian of the Ottoman Empire*, collection «Bibliotheca Historica Romaniae. Etudes. 40», 1972.
- PAUL CERNOVODEANU, *Societatea românească văzută de călători străini* (secolele XV—XVIII) (La société féodale roumaine vue par les voyageurs — XV<sup>e</sup> — XVIII<sup>e</sup> siècles), collection «Istorie și civilizație. VI», 1973, 273 p.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XI, 4 P. 607—760, BUCAREST, 1973

